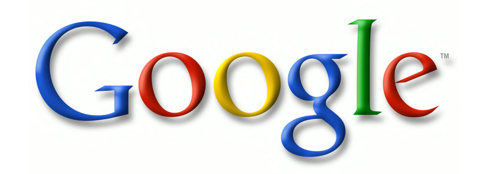


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

~~S 52 (Finch)~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

VI. 1785/1 (10)



Digitized by Google

552

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUV

COMPLET

DE

VOLTAI

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

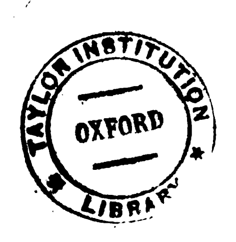
TOME DIXIEME.

10

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Digitized by Google



Digitized by Google

LA
HENRIADE.
POEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE

DE LA HENRIADE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

LE poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de *Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes ; et depuis la première édition où la Henriade parut ſous le titre de *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé, d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée, qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition que l'on donne à préſent au public eſt conſidérablement augmentée par l'auteur: c'eſt une marque évidente que la

Digitized by Google

fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, et qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles et à quelque choſe de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. de *Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poëſie françaiſe a trouvées à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de ſa propre nation, qui était du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais en français ; il avait devant lui le triſte exemple de ſes perſécuteurs qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* et pour *Homère*, et plus que tout cela, une ſanté faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt néanmoins malgré ces obſtacles que M. de *Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune, et ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt M. de *Voltaire*, ſe ſerait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait

Digitized by Google

voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de ſolides occupations : mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts et pour ces ſciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font : on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond, et ſage hiſtorien en même temps.

Les ſciences et les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies : et comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques il s'eſt

Digitized by Google

ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, M. de *Voltaire* l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité; et depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poëſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. de *Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la Henriade. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère :* ſes chants et l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix

Digitized by Google

actions principales. Le dénouement de la Henriade eſt naturel; c'eſt la converſion de HENRI IV et ſon entrée à Paris, qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France: et en cela le poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Enéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme: on dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, et qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, et le feu de l'eſprit à moitié éteint, ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* et *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français eſt infiniment ſupérieur à celui du poëte grec. Comparez la deſcente d'*Ulyſſe* aux enfers avec le ſeptième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. de *Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le ciel, dans

Digitized by Google

les enfers, et ce qui lui eſt pronoſtiqué au temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'Iliade; car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épiſodes de la Henriade ſont placés dans leur lieu; l'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, et qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur: tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune d'*Ailli*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*, et la mort du brave d'*Aumale;* on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, et il paſſe légèrement ſur ceux

Digitized by Google

qui ne feraient que groſſir ſon poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtème de la religion ; tant la poëſie et l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles ; il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices, tout eſt animé par le pinceau de M. de *Voltaire* ; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* et du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, et il ne s'abaiſſe qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les deſcriptions, et quelle nobleſſe

Digitized by Google

dans les détails! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. de *Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, et il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité et à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui ſe piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis à leur puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Digitized by Google

Le caractère de *Philippe de Mornai* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvres de la Henriade ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornai*, ce fidele et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser par-tout la mort, et ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle; et il est à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage, ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. de *Voltaire;* il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la Saint-Barthelemi, et la cruauté inouie avec laquelle

Digitized by Google

Charles IX hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices et les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, et les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV, ſont eſtimées à leur juſte valeur. M. de *Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe, et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et pour leurs ſouverains. Il a immortaliſé le nom du préſident de *Harlai*, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe; il en fait autant pour les conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'auteur:

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue; il s'oppoſe courageuſement au deſſein

Digitized by Google

des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux; il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire; il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en feſaient uſage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la Henriade. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées: et comme le fanatiſme et la ſuperſtition ont été de tout temps les reſſorts de la politique déteſtable des grands et des eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poëſie, pour mettre devant les yeux

Digitized by Google

de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps et les ſoldats* des argumens pointilleux et ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcolaſtiques ; il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien et le repos de la ſociété font le principal but de ce poëme ; et c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, et ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend, depuis quelques années, beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe, et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Catherine de Médicis* et les princes factieux

Digitized by Google

pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles et ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille et ſans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaiſirs et l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis le grand*, qui peut-être égale ſans flatterie celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcendant que le père *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV* qui commençait à baiſſer; mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands-hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Digitized by Google

Les ſciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes, et moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la ſociété et au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable et douce, ſe communique inſenſiblement de ceux qui cultivent les arts et les ſciences au public et au vulgaire; elle paſſe de la cour à la ville, et de la ville à la province. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins; que le malheur, les infirmités et la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, et que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos misères, et de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation et de quelque opinion que nous ſoyons; que l'amitié et la compaſſion ſont des devoirs univerſels: en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, et voilà par conſéquent la règle de l'obligation

que

Digitized by Google

que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'ufage parmi nous. M. de *Voltaire*, qui embraffe toutes ces fciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer au public cette édition, que j'ai rendue auffi digne qu'il me l'a été poffible de M. de *Voltaire* et de fes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eftime à cet admirable auteur, était en quelque façon honorer notre fiècle, et que du moins la poftérité fe redirait d'âge en âge que fi notre fiècle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens diftinguaient du vulgaire et même des grands-hommes.

Digitized by Google

PREFACE

POUR LA HENRIADE,

PAR M. MARMONTEL.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire ; et le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. de *Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition ; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, et de lacunes considérables.

L'abbé *Desfontaines* en donna, peu de temps après, une édition à Evreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les *Perraults*, et malgré les *Houdarts*,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de son édition.

Digitized by Google

En 1726, on en fit une édition à Londres, sous le titre de *la Henriade*, in-4°, avec des figures; elle est dédiée à la reine d'Angleterre: et, pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que, dans ce genre d'écrire, M. de *Voltaire* a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu se dispenser de prodiguer à leurs *Mécènes*, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci est dans le même goût; on y reconnaît un philosophe judicieux et poli, qui sait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the fate of HENRY the fourth to be protected by an english quen. He was assisted by that great *Elisabeth*, who was in her age the glory of her sex. By whom can his memory

Digitized by Google

be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much *Eliſabeth* in her perſonal virtues?

YOUR MAJESTY will find in this book bold impartial truths; morality unſtained with ſuperſtition; a ſpirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny; the rights of kings always aſſerted, and thoſe of mankind never laid aſide. The ſame ſpirit in which it is written gave me the confidence to offer it to the virtuous conſort of a king who, among ſo many crowned heads, enjoys, almoſt alone, the ineſtimable honour of ruling a free nation; a king who makes his power conſiſt in being beloved, and his glory in being juſt.

Our *Deſcartes*, who was the greateſt philoſopher in Europe, before ſir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated princeſs Palatine *Eliſabeth*, not, ſaid he, becauſe, ſhe was a princeſs; for true philoſophers reſpect princes, and never flatter them; but becauſe of all his readers ſhe underſtood him the beſt, and loved truth the moſt.

I beg leave, MADAM, (without comparing myſelf to *Deſcartes*) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon the like account, not only as the protectreſs of all arts and ſciences, but as the beſt judge of them.

Digitized by Google

I am, with that profound reſpect which is due to the greateſt virtue, as well as to the higheſt rank,

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S,

moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged ſervant,
VOLTAIRE.

M. l'abbé *Langlet du Freſnoi* nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de HENRI IV d'être protégé par une reine d'Angleterre. Il a été appuyé par *Eliſabeth*, cette grande princeſſe qui était dans ſon temps la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi bien confiée qu'à une princeſſe dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Eliſabeth*?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes; la morale à l'abri de la ſuperſtition; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte et de l'oppreſſion; les droits des rois toujours aſſurés, et ceux du peuple toujours défendus. Le même eſprit dans lequel il eſt écrit me fait

Digitized by Google

prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une nation libre; d'un roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, et ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand philoſophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ſes Principes à la célèbre princeſſe Palatine *Eliſabeth;* non pas, dit-il, parce qu'elle était princeſſe; car les vrais philoſophes reſpectent les princes et ne les flattent point; mais parce que de tous ſes lecteurs il la regardait comme la plus capable de ſentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la Henriade à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les ſciences et les arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, ſi VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux, et très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Digitized by Google

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'est-à-dire, sous les yeux du public et de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736, le roi de Prusse, alors prince royal, avait chargé M. *Algarotti* qui était à Londres, d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres, et particulièrement pour la Henriade, daigna en composer la préface; et se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, et les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable

dans le roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du roi ſon père, les guerres ſurvenues, et le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu.

La Henriade a été traduite en pluſieurs langues; en vers anglais par M. *Lokman*; une partie l'a été en vers italiens par M. *Querini*, noble vénitien; et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célébres qui ont traduit le poëme de Fontenoi. MM. *Ortolani* et *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. *Caux de Cappeval*.

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; et puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cocchi*, lecteur de Piſe, dans

une

Digitized by Google

une lettre (*a*) imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux, et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumières ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un et de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante et le crime adoré;* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction, au lieu que M. de *Voltaire* a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits, et employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec de grands traits, il eſt vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* et dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que

(*a*) Voyez cette lettre à la ſuite de cette préface.

perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères ; un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoin les ſuivans:

Médicis la (*b*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls et ne redoutant rien ;
Heureux (*c*) guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Il (*d*) ſe préſente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*e*) marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, et le ſuit.

Mais ſi M. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; et je ne crois pas que, dans le cours de ſon poëme, on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain*, au contraire, eſt plein d'inégalités; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre ou décrire;

(*b*) La tête de *Coligni*, chant II.
(*c*) *Guiſe*, chant III.
(*d*) *Harlai*, chant IV.
(*e*) *Mornai*, chant VI.

Digitized by Google

et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la Henriad avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes ; les personnages, comme HENRI IV et ENÉE, *Achates* et *Mornai*, *Sinon* et *Clément*, *Turnus* et d'*Aumale*, &c. ; les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, et celui de HENRI chez le solitaire de Jersey ; le massacre de la Saint-Barthelemi, et l'incendie de Troie ; le quatrième chant de l'Enéide, et le neuvième de la Henriade ; la descente d'ENÉE aux enfers, et le songe de HENRI IV ; l'antre de la Sibylle, et le sacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à soutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre ; la mort d'*Euriale*, et celle du jeune d'*Ailli ;* les combats singuliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, et d'*Enée* contre *Turnus ;* enfin le style des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épisodes, leurs comparaisons, leurs descriptions. Et après un tel examen, on pourrait decider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface, ne me permettent

Digitized by Google

pas d'appuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et ſans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention : que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c. ? Dans l'Enéide ſont réunis le plan de l'Odyſſée et celui de l'Iliade : dans la Jéruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, et orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéide.

Avant *Homère*, *Virgile* et le *Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes; on avait peint toutes les paſſions; on connaiſſait les enfers et les champs Elyſées; on diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles ; ils les ont modifiés et embellis ſuivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur temps ; ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie; et on ne ſaurait diſputer à M. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de

Digitized by Google

production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On feſait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. de *Voltaire* exprime le myſtère de l'euchariſtie :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau; mais, je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de *Fénélon*, (*f*) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(*g*) *Fortunate ſenex, hic, inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathème au critique dont je viens de parler? J'oſe prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'eſt-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient : il les a puiſées dans les poëtes, dans l'Ecriture ſainte. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve : *Sadi* s'en était ſervi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui

(*f*) Lettre à l'académie françaiſe.
(*g*) *Virgile*, églogue I.

Digitized by Google

a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance, surtout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poësie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon sens. M. de *Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son Télémaque que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais sous celui de poëme. C'est sans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes. Je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, serait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poësie, art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Digitized by Google

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur; il l'a juſtifiée lui-même; et puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter : je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(h) Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi *fiers* ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.
Ma colère revient, et je me *reconnois* ;
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

(i) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

Il eſt sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que deux poëtes, ſi exacts et ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci que parce qu'elles ſatisfeſaient les yeux : ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

(h) Mithridate. (i) Le Flatteur.

Digitized by Google

Dans ces deux vers de *Boileau* :

(*k*) La diſcorde en ces lieux menace de *s'accroître* ;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce s'*accraître* pour la rime, et cela eſt aſſez uſité. Mme *Deshoulières* dit :

(*l*) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce s'*accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(*m*) L'honneur et la vertu n'osèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts et le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de *Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille et non pour les yeux : en conſéquence, il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c.

(*k*) Lutrin, chant II.
(*l*) Célimène, églogue.
(*m*) *Boileau*, Epître IV.

Digitized by Google

Et pour ſatisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *Françaís*, ſubſtituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*é*, comme dans *bienſaits*, *ſouhaits*, &c. M. de *Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une ſignification différentes : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

Digitized by Google

TRADUCTION

D'une Lettre de M. ANTOINE COCCHI, *lecteur de Pise, à M.* RINUCCINI, *secrétaire d'Etat de Florence, sur la Henriade.*

SELON moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition et de différent génie, et adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous ; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particulièrement que nous ; mais comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice et entre-mêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui est celui qui ne se plairait point à voir une rébellion étouffée, et l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en assiégeant sa capitale

Digitized by Google

rébelle, en donnant une ſanglante bataille, et en prenant toutes les meſures dans leſquelles la force, la valeur, la prudence et la générofité brillent à l'envi ?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le poëme ; mais outre que les véritables ſont notoires et récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un poëme comme l'imitation du poſſible et de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un poëme, pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que, par une ſuite naturelle, il a été néceſſaire de raconter le maſſacre de la Saint-Barthelemi, le meurtre de *Henri III*, la bataille d'Ivry et la famine de Paris : événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, et tous repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le ſpectateur et de l'horreur et de la compaſſion : effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand ; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, et extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Digitized by Google

Le caractère du héros *Henri IV* eſt d'autant plus incomparable que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité et l'amour, s'entre-diſputer le pas, et ſe le céder tour-à-tour, et toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de *Mornai*, ſon ami intime, eſt certainement rare; il eſt repréſenté comme un philoſophe ſavant, courageux, prudent et bon.

Les êtres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les poëtes n'oſeraient entreprendre un poëme, ſont bien ménagés dans celui-ci, et aiſés à ſuppoſer: tels ſont l'ame de *St Louis* et quelques paſſions humaines perſonnifiées; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement et d'économie que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que, ſi l'on retranchait de la poëſie épique ces perſonnages imaginaires, inviſibles et tout-puiſſans, et qu'on les remplaçât, comme dans les tragédies, par des perſonnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans *Homère*, *Virgile*, le *Dante*, l'*Arioſte*, le *Taſſe*, *Milton*, et en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux

Digitized by Google

endroits de leurs poëmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le deſtin et les eſprits; au contraire, tout cela fait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens touchans qui naiſſent de la repréſentation de quelque action inſigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne paſſe point la ſphère ordinaire des paſſions de notre ame.

C'eſt pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte qui, pour enfermer ſa fiction dans les bornes de la vraiſemblance et des facultés humaines, a placé le tranſport de ſon héros au ciel et aux enfers dans un ſonge, dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paraître naturelles et croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de l'univers, ſur les lois de la nature, ſur la morale, et ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal et du bien, des vertus et du vice, le poëte ſur tout cela a parlé avec tant de force et de juſteſſe, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un génie ſupérieur, et une connaiſſance parfaite de tout ce que les philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtème.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpèce d'amitié univerſelle, et une horreur générale pour la cruauté et pour le fanatiſme.

Digitized by Google

Egalement ennemi de l'irréligion, le poëte, dans les diſputes que notre raiſon ne ſaurait décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie et ſolidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtyle, il ſerait néceſſaire de connaître toute l'étendue et la force de la langue; habileté à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un étranger puiſſe atteindre, et ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſent aiſés et harmonieux, et que dans tout le poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens poëtes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans *Homère* et *Virgile* on en voit quelques-uns, mais rares: on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les poëtes de langues modernes, ſurtout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'antiquité.

A l'égard du ſtyle, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur. Ayant traduit ce poëme couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis aperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace et la majeſté: indice

Digitized by Google

infaillible que le ſtyle en eſt très-excellent. Auſſi l'auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité et briéveté pour exprimer des choſes difficiles et vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à déſirer pour leur entière intelligence; talent bien rare, et qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connaître en général le prix et le mérite de ce poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnaître les originaux dans *Homère*, et ſurtout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les poëtes poſtérieurs; mais on trouve auſſi dans ce poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves et appartenir en propre à la Henriade.

Telles ſont, par exemple, la nobleſſe et l'allégorie de tout le chant V^e^, l'endroit où le poëte repréſente l'infame meurtre de *Henri III*, et ſa juſte réflexion ſur ce miſérable aſſaſſin.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la poëſie, que le diſcours ingénieux qu'on lit ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractère de *Mornai: qu'il combat ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'*Ailly*, maſſacré par ſon père ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une aventure un

Digitized by Google

peu ſemblable dans le *Taſſe ;* mais celle de M. de *Voltaire*, étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle et plus ſublime.

Les vers ſur l'amitié ſont d'une beauté inimitable, et rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'*Eſtrées.*

Enfin, dans ce poëme, ſont répandues mille graces, qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de ſciences, afin de devoir ſa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie d'avoir, dans un diſcours à la ſuite de ſon poëme, préféré notre *Virgile* et notre *Taſſe* à tout autre poëte, quoique nous n'oſions nous-mêmes les égaler à *Homère*, qui a été le premier fondateur de la belle poëſie.

IDÉE

Digitized by Google

IDÉE

DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la Henriade eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* et *Henri le grand*; achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plùs loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la France et de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; et on a pour garant ces vers de M. *Deſpréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'ermite *Pierre* ni les proceſſions.

Digitized by Google

Virgile n'a conſtruit la fable de ſon Enéide que des fables reçues de ſon temps, et qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, et qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troie, pouvait aiſément avoir vu, dans ſa jeuneſſe, des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaiſes qualités, et que ſon livre eſt un monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de HENRI IV, la protection que lui donne *St Louis*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques : de ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'Amour, enfin, les paſſions et les vices

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Digitized by Google

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poësie ne signifie que la *mer*, et non l'*épouse* de *Neptune*. Les *champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. *Despréaux*, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ;
C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les

Digitized by Google

mauvaises actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le saint-siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* et de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par HENRI IV, parce que dans cette circonstance

Digitized by Google

la mort de ce jeune homme ſemblait rendre HENRI IV un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornai* en Angleterre auprès de la reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornai* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chans ſuivans; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter: il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, et qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure. Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ:

La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion et des lois. On y déteste également la rébellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.

Digitized by Google

HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens sur lesquels est fondée la fable du poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX*. La religion en était le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine-mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les *Guises* contre les *Bourbons*, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissans, par conséquent factieux ; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle, des rois enfans aux noms desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient signalé le malheureux régne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les partis opposés. On fesait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par

les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnemens et les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de Saint-Barthelemi. *Henri le Grand*, alors roi de Navarre, et dans une extrême jeunesse, chef du parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puissans seigneurs du parti. On le maria à la princesse *Marguerite*, sœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les sermens les plus solemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuse et toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une cour qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, et un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés

par

Digitized by Google

par leurs compatriotes ; et ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeannin*, le marquis de *Saint-Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la Saint-Barthelemi. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, et ayant à ſa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les princes de *Guiſe*, encouragée par les papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des moines, conſacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de *Guiſe*, ſurnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Digitized by Google

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guiſe*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre ſon beau-frère, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III*, à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi ſon beau-frère fut battue à Coutras; ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guiſe* et la Ligue. *Guiſe* dans ce temps-là même venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encore davantage le roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs et par les réformés.

Le duc de *Guiſe*, enflé de ſa gloire, et fort de la faibleſſe de ſon ſouverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des barricades, où le peuple chaſſa les gardes du roi, et où ce monarque fut obligé

Digitized by Google

de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus : il obligea le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois ; et il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, et ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère le cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de *Guiſe*.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant après la Saint-Barthelemi arriva alors à la Ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le maſque ; Paris ferma ſes portes : on ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, et non comme un roi qui avait puni ſes ſujets coupables. Il fallut que *Henri III*, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris, et c'eſt là que commence la Henriade.

Le duc de *Guiſe* laiſſait encore un frère ; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant, qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, et animée par la vengeance et par le fanatiſme.

Digitized by Google

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elisabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; et ce fut *Duplessis-Mornai* qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes et d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à DIEU, et qu'il courait au martyre ; et ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui

Digitized by Google

dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un ſiècle également barbare, et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (*Henri le grand*) reconnu roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, et ſon royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands-hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque uſage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* et de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornai* fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de religion de ce prince; il le ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des papes, et de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les princes proteſtans.

Le principal chef de la Ligue était le duc de *Mayenne*: celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui diſtinguaient particulièrement la maiſon de *Guiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup

Digitized by Google

de combats, dont le plus fameux, le plus décifif et le plus glorieux pour *Henri IV* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, et le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eftrées*; mais fon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à fa maîtreffe : „ Si je fuis vaincu, vous me „ connaiffez affez pour croire que je ne fuirai „ pas; mais ma dernière penfée fera à DIEU, „ et l'avant-dernière à vous. „

Au refte on omet plufieurs faits confidérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne fervit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de roi, fous le nom de *Charles* X. Il fuffit de dire qu'après tant de malheurs et de défolation, *Henri IV* fe fit catholique, et que les Parifiens, qui haïffaient fa religion et révéraient fa perfonne, le reconnurent alors pour leur roi.

N. B. Il y a trois fortes de notes dans l'édition de 1775; on les a réunies dans celle-ci, avec les notes des Editeurs de cette nouvelle édition.

On a défigné dans le texte l'endroit où il faut chercher ces notes par des lettres italiques pour les *Variantes*, et par des chiffres pour les *Notes des Editeurs*, et les *Remarques hiftoriques*.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Eliſabeth, reine d'Angleterre. Le héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit ſon changement de religion et ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre et de ſon gouvernement.*

JE chante ce héros qui régna ſur la France, (*a*)
Et par droit de conquête, et par droit de naiſſance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, ſut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur et le père.

DESCENDS du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;

Digitized by Google

C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;
Viens, parle; et s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

(1) VALOIS régnait encore, et ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rènes:
Les lois étaient ſans force, et les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(2) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes. (3)
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier;
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
(4) Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuſe et d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.

Digitized by Google

Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du louvre épouvanté ses peuples le chassèrent ;
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon (5) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent ;
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats et la Ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Eglise ; et du haut de ces tours, (b)
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Digitized by Google

Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, et n'avait qu'une égliſe.

(6) Le père des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis, fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui:
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les haſards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déjà juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,

Digitized by Google

Quand Valois à Bourbon tint ce trifte difcours,
Dont fouvent fes foupirs interrompaient le cours :
„ Vous voyez à quel point le deftin m'humilie ;
Mon injure eft la vôtre ; et la Ligue ennemie,
Levant contre fon prince un front féditieux,
Nous confond dans fa rage, et nous pourfuit tous deux.
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître
Ni moi qui fuis fon roi, ni vous qui devez l'être ;
(c) Ils favent que les lois, le mérite et le fang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils penfent vous exclure.
De la religion, (7) terrible en fon courroux,
Le fatal anathème eft lancé contre vous.
Rome, qui fans foldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Efpagnols a remis fon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi fa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Efpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes défertes.
„ Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais, en fecret, gagnez l'illuftre reine.
Je fais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eft de tout temps l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire eft flétrie,
Je n'ai plus de fujets, je n'ai plus de patrie.

Digitized by Google

Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel miniſtère,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion: que votre renommée (*d*)
Y parle en ma défenſe, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis. »

Il dit, et le héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juſte douleur.
Il regrettait ces temps ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (8) ſeul avec Condé feſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit des coups qui partaient de ſes mains;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche: cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Deja des Neuſtriens il franchit la campagne: (*e*)
De tous ſes favoris, Mornai ſeul l'accompagne,

Digitized by Google

Mornai (9) ſon confident, mais jamais ſon flatteur;
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui, ſignalant toujours ſon zèle et ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe et la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, et de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyre abandonnait les mers.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre; (ƒ)
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'aſſiégeait une mer en furie
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, et dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,

Digitized by Google

Confiant fur les flots aux Aquilons mutins
Le deftin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Céfar (10) à la tempête oppofait fa fortune.
Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole fur les vents, qui foulève les mers,
Ce Dieu dont la fageffe ineffable et profonde
Forme, élève et détruit les Empires du monde,
De fon trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baiffer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiffeau vers ces prochains rivages,
Où Jerfey femble aux yeux fortir du fein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois fombre et tranquille
Sous des ombrages frais préfente un doux afile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eft auprès, dont la fimple ftructure
Doit tous fes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obfcur féjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eft là que de lui-même il fefait fon étude;
C'eft là qu'il regrettait fes inutiles jours,
Plongés dans les plaifirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à fes pieds les paffions humaines;

Digitized by Google

Tranquille, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe;
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard au héros que DIEU lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornai, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au calviniſme un appui redoutable;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
» De tout temps, diſait-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de DIEU ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui?
Hélas! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avait voulu l'être. »

» De DIEU, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calviniſme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance,

Digitized by Google

Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

» LOIN de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours:
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux:
DIEU dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable; (g) et tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La Vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel:
Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce DIEU vous a choisi: sa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire:
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;

Craignez

Craignez vos paſſions ; et ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, et ſurtout de vous-même ;
Lorſqu'en un ſiége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos Etats finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le DIEU de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui.
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui. »

CHAQUE mot qu'il diſait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces temps bienheureux,
Où le DIEU des humains converſait avec eux,
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

(h) IL quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs, en l'embraſſant, coulèrent de ſes yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornai parut ſurpris, et ne fut point touché :
DIEU, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.

TANDIS que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince et parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'apaisèrent ;
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.

Digitized by Google

Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le héros part et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur Flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux (11) murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Digitized by Google

Heureux lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux lorſqu'un roi, doux, juſte et politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
En renvoyant chez vous la diſcorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

CEPENDANT il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur (12) des Anglais il aperçoit la tour.
Plus loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornai ſeul, il va trouver la reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.

» QUOI! vous ſervez Valois! dit la reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe!
Quoi! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur!
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différens l'univers parle encore;

Digitized by Google

Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ! »

» Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes :
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi !
Mais il employa trop l'artifice et la feinte ; (*i*)
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois. »

Elisabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
» Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche, indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui :
Daignez développer ce changement extrême ;
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.

Digitized by Google

Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits ;
Songez que votre vie eſt la leçon des rois. »

« HELAS ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs et la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur. (13) »

Fin du premier Chant.

Digitized by Google

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthelemi.*

„REINE, l'excès des maux où la France est livrée (1)
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(2) Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir ;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,

Digitized by Google

Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un DIEU de paix que par des homicides!
„ PLUT à ce DIEU puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guiſe (3) ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
„ VOUS connaiſſez le peuple, et ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez; Londre (4) eſt libre, et vos lois floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis;
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,

Digitized by Google

Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
„ Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle, (5)
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semaient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises (6) aux Condés, et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;
Esclave (7) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse ;
Infidele (8) à sa secte, et superstitieuse ; (9)
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
„ Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :
Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands-hommes.
„ Deja François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.

Charles

Digitized by Google

Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance :
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Signala par le ſang ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux, (10) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci (11) près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guiſe (12) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.
Mon père (13) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui ſervant toujours la reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit et mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, (14) qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit et de maître et de père ;
Son camp fut mon berceau ; là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue, à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

„ O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant, tomba ſous ta furie !
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie :

Digitized by Google

Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
„Le ciel qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligni, (15) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur:
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros.
Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
„Après dix ans entiers de ſuccès et de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre et de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.

Digitized by Google

La cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste DIEU! DIEU vengeur que j'atteste!
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!
»COLIGNI, dans son cœur à son prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
Assura Coligni d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus long-temps.
»QUELQUES-UNS soupçonnaient ces perfides présens:
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre:
Dans l'ombre du secret depuis peu (16) Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile;
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,

Digitized by Google

Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.

» Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur, (17) il m'appela ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen (18) qui de nos maux fus le premier ſignal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (19) ne ſuis point injuſte, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas:
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut: pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réſervée.

» Le ſignal eſt donné ſans tumulte et ſans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
(20) De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière:
Coligni languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable:
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités;
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,

Digitized by Google

Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : ,, Qu'on n'épargne personne ;
,, C'est DIEU, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne. ,,
Il entend retentir le nom de Coligni ;
Il aperçoit de loin le jeune Teligni, (21)
Teligni dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.

,, LE héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

,, DÉJA des assassins la nombreuse cohorte
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte.
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

,, A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect :
Une force inconnue a suspendu leur rage.
,, Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
,, Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
,, Que le sort des combats respecta quarante ans :
,, Frappez, ne craignez rien, Coligni vous pardonne ;
,, Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne......

Digitized by Google

,,J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous..."
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux :
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand-homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

,,(22) Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligni l'attendait, d'un visage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, ne glaçât son courage.

,,Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, (23) on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,

Digitized by Google

Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
„ Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe (24) était à leur tête, et bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les manes de ſon père.
Nevers, (25) Gondi, (26) Tavanne, (27) un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, et marquaient les victimes.
„ Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères !

Digitized by Google

Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à DIEU cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Renel (28) et Pardaillan chez les morts descendirent;
Et (29) vous, brave Guerchi, vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, (30) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirans à peine,
Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi qui les trahit tous deux.
„ Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
„ QUE dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, (31) le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées;
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui, (32)
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.

Digitized by Google

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main ;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

» QUELQUES-UNS, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, (33) jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans ;
Un lit ſeul enfermait et les fils et le père :
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.

» L'ETERNEL en ſes mains tient ſeul nos deſtinées ;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années,
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance :
Son père à ſes côtés, ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

» CEPENDANT, que feſais-je en ces affreux momens ?
Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

Digitized by Google

O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent;
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.
,,Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maît
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour otage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers. (34)
,,Coligni, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son louvre fatal
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris: (35) la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.

Digitized by Google

Quand un roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées. »

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III : son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue : d'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

» QUAND l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes ;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats.

Digitized by Google

Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie :
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſque ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
DIEU, déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (1) expirant : cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang, à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſes ordres verſé :
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi ſi jeune et ſitôt moiſſonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.

» SOUDAIN du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,

Digitized by Google

Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.
» La Pologne (2) en ce temps avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui :
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.
» Sa gloire avait passé comme une ombre légère :
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut du Ciel des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, et moins roi que soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, et payait leurs plaisirs.

Digitized by Google

„ Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides
Valois preſſait l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (3) et le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
„ Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des déhors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux.
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence;
Il ſe feſait aimer des grands qu'il haïſſait;
Terrible et ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices;
Brillant par ſes vertus, et même par ſes vices;
Connaiſſant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
„ Quand il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de ſon roi briſer le fondement.

Digitized by Google

Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraissé de carnage, et fertile en tyrans.

»La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.

»Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis ;
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encore, et tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense ;
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

»Mais Guise trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.

Digitized by Google

De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe et de DIEU :
„Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
„Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
„Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. „(4)
„TOUT le peuple à ces mots trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au palais du roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi trop faible obéit ſans murmure ;
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait pour me perdre avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, et ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.

Guiſe,

Digitized by Google

Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.
" Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (5)
Vous savez sa défaite et sa fin malheureuse:
Je dois vous épargner des récits superflus. " (*a*)
" Non, je ne reçois point vos modestes refus;
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas:
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre. "
Elle dit: le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.
" De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne: (6)
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,

Digitized by Google

Il n'eut à m'oppofer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
» Les courtifans en foule attachés à fon fort,
Du fein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreffes,
Traçaient fur leurs habits les noms de leurs maîtreffes;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur fuperbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
» D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée, en filence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches foldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au fang, et couverts de bleffures:
Leur fer et leurs moufquets compofaient leurs parures.
Comme eux vêtu fans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduifais aux coups leurs efcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diftingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renverfés,
Sous nos coups expirans, devant nous difperfés:
A regret dans leur fein j'enfonçais cette épée,
Qui du fang efpagnol eût été mieux trempée.
» Il le faut avouer, parmi ces courtifans
Que moiffonna le fer en la fleur de leurs ans,

Digitized by Google

Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

„ Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyre, et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.

„ Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès ! (*b*)
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français :
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

„ Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.

Digitized by Google

Guise (7) dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui, toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
»La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité:
Il n'en était plus temps; la tendresse et la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes;
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
»Guise (8) tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage;
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et fesait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie;
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;

Digitized by Google

Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
» ENFIN Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance et de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce *ſujet* (9) orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches deſcendans,
Déchus preſqu'en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
» VALOIS, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On propoſa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

Digitized by Google

„ Au milieu des états, Guiſe avec arrogance
De ſon prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône ; et sûr de ſes projets,
Crut dans ces députés voir autant de ſujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue ;
Lorſque las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger et régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère ;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue :
Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé, (10)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout ſanglant ſemblait braver ſon maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, et s'en vengea de même.

„ Bientot ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, et ſon père à venger.

Digitized by Google

De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère;
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.
»MAYENNE (11) dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes; (*c*)
Il ſuccède à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins:
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes déſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère; (12)
Il ſervait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe et ſage politique,
Réunir ſous ſes lois mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage. (*d*)
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, et quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, (13) au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible;
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, et l'autre en eſt le bras.

Digitized by Google

„ CEPENDANT des Flamands l'oppreſſeur politique, (e)
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce roi votre ennemi, et plus encor le mien,
Philippe, (14) de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, (15) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux:
Celui qui des chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
„ DES deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance:
Il m'a cru généreux, et ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage: (16)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flamme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu:
Il gémit du repos qui l'avait abattu.

Valois

alois avait besoin d'un destin si contraire;
t souvent l'infortune aux rois est nécessaire. »

Tels étaient de Henri les sincères discours.
es Anglais cependant il presse le secours:
éjà du haut des murs de la ville rebelle,
a voix de la victoire en son camp le rappelle;
ille jeunes anglais vont bientôt sur ses pas
endre le sein des mers, et chercher les combats.

Essex (17) est à leur tête, Essex dont la vaillance
des fiers Castillans confondu la prudence;
t qui ne croyait pas qu'un indigne destin
ût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
mpatient de vaincre, à son départ s'apprête:
» Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous;
Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

Digitized by Google

„ PHILIPPE de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'univers.
„ SIXTE, (18) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte eſt le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londre, dans ma cour, il a formé des brigues;
Et l'univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
„ VOILA les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'Océan (19) ſa fuite et ſes naufrages;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, et m'eſtime et me craint.
„ SUIVEZ donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt dompté, Rome ſera ſoumiſe:
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre. „

Fin du troiſième Chant.

Digitized by Google

Digitized by Google



Dessiné d'après Houdon par J. M. Moreau le J.ne et Gravé par E.me Boisson 1786

Digitized by Google

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
VALOIS, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.

Digitized by Google

A ſes deſtins flottans il fallait un appui ;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent :
Le ſuperbe d'Aumale, et Nemours, et Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir. (*a*)

Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (1) de Joyeuſe oſa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe et la haire.
Du pied des ſaints autels, arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſein de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier, et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
Vous né du ſang lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des lois et du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout temps l'accompagne :
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne :

Digitized by Google

Tantôt dans le ſilence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris, portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans les bois, ſur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Deja plein d'eſpérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la ſurpriſe augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornai, qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il aperçoit dans un déſordre extrême
Les ſoldats de Valois et ceux de Bourbon même:
›› Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez?
›› Henri va vous défendre, il vient, et vous fuyez!
›› Vous fuyez, compagnons! ›› Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole

Digitized by Google

Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient;
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux.
HENRI dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit, il change les destins;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains:
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons, et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
MAIS que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-temps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux il se dégage:
Honteux de vivre encore il revole au carnage;

Digitized by Google

Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
LA Discorde le vit et trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours ;
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable !
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire ;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son coeur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
HENRI fait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.

Digitized by Google

Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.

Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre : (*b*)
Tant le faible vulgaire, avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue :
Cent desseins partageaient son ame irrésolue ;
Quand soudain la Discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, et lui parle en ces mots :

„ Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,

I

Toi nourri ſous mes yeux, et formé ſous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie. »

LA Diſcorde auſſitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naiſſant, dans ſon germe infecté;
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

UN tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

ROME enfin ſe découvre à ſes regards cruels;
Rome jadis ſon temple, et l'effroi des mortels;
Rome dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois:
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible:

Digitized by Google

On la voit fous fon joug affervir fes vainqueurs,
Gouverner les efprits, et commander aux cœurs:
Ses avis font fes lois, fes décrets font fes armes.
PRÈS de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife eft affis au trône des Céfars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône eft fur l'autel, et l'abfolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le fceptre et l'encenfoir.
LA, DIEU même a fondé fon Eglife naiffante, (c)
Tantôt perfécutée, et tantôt triomphante;
Là, fon premier apôtre avec la vérité
Conduifit la candeur et la fimplicité.
Ses fucceffeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus refpectés que plus ils s'abaifsèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté foutint leur auftère vertu;
Et jaloux des feuls biens qu'un vrai chrétien défire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs;
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
ROME, depuis ce temps puiffante et profanée,
Aux confeils des méchans fe vit abandonnée;
La trahifon, le meurtre et l'empoifonnement
De fon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les fucceffeurs du Chrift au fond du fanctuaire
Placèrent fans rougir l'incefte et l'adultère;

Digitized by Google

Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ſes tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes;
On ſut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes; (d)
(2) De l'Egliſe et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois:
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême,
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſurtout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'Egliſe et de Rome. (3)
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices:
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus et ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens, à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:

Digitized by Google

Le Menfonge fubtil qui conduit fes difcours, (e)
De la Vérité même empruntant le fecours,
Du fceau du Dieu vivant empreint fes impoftures,
Et fait fervir le Ciel à venger fes injures.

A peine la Difcorde avait frappé fes yeux,
Elle court dans fes bras d'un air myftérieux;
Avec un ris malin, la flatte, la careffe;
Puis, prenant tout-à-coup un ton plein de trifteffe:
» Je ne fuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples féduits me préfentaient leurs vœux;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir foumife,
Confondait dans mes lois les lois de fon Eglife.
Je parlais, et foudain les rois humiliés
Du trône, en frémiffant, defcendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix foufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux temps n'eft plus. Le fénat (4) de la France
Eteint prefque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglife, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur: (5)
C'eft lui qui le premier, démafquant mon vifage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Difcorde, ardente à te fervir,
Le féduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;

Digitized by Google

Que le prince et l'Etat retombent dans nos fers.»
Elle dit, et ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome et des pompes mondaines, (*f*)
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec DIEU dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage:
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, et ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour ſes déſirs.
Soudain la Politique et la diſcorde impie (*g*)
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie;
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,

Digitized by Google

Prennent ses vêtemens respectés des humains ;
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'UN air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la sorbonne antique ;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres et modèles ;
A leur culte attachés, à leur prince fideles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par sa voix le faible s'intimide.
ON s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit. (k)
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :
„ L'Eglise fait les rois, les absout, les châtie ;
„ En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi ;
„ Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
„ Sermens (6) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne! „
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine

Digitized by Google

Trace, en lettres de ſang, ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et ſigne ſous ſes yeux. (7)

Soudain elle s'envole, et d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.

"De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de DIEU même en la mienne eſt remis.
Il eſt *temps* de ſortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur DIEU que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée, (8)
Du miniſtère ſaint par DIEU-même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces temps, où ſont ces jours proſpères
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras;
Coligni par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore:
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore."

Digitized by Google

Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard (9) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix, qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, et tout haut l'autoriſe ;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme et la religion ;
Il connaît ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit ;
Le ſage s'en indigne, et le ſoldat en rit ;
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance et de joie ;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

Digitized by Google

La Discorde (10) a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour leur roi leur tient lieu de noblesse;
Et jusque sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés:
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (11)
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève, en bouillonnant, sur la face des ondes:
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son temple était sans tache, et la simple équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait sa sureté.
Il était dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,

Digitized by Google

Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui:
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France:
Le seul bien de l'Etat fait son ambition;
Il hait la tyrannie et la rebellion;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la fait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte:
Bussi les conduisait; ce vil gladiateur, (*i*)
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée:

» Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales;
Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
Ces mots de *plein-pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute.

Digitized by Google

Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat
Non la place du roi, mais celle de l'Etat.
Imitez la sorbonne, ou craignez ma vengeance. »
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Bussi, plein de fureur et non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi.....
Alors Harlai se lève, Harlai, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers. (12)
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains. (13)
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, (14) Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années;
Tout le sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple, en triomphe est mené
Dans cet affreux (15) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Digitized by Google

Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ;
La sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, (16) Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Manes trop généreux, vous n'en rougissez pas !
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.
CEPENDANT la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur prince, et divisés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines ;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout les débris, les carnage, et les morts.

Fin du quatrième Chant.

Digitized by Google

CHANT V.

ARGUMENT.

Les affiégés font vivement preffés. La Difcorde excite Jacques Clément à fortir de Paris pour affaffiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatifme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux efprits infernaux. Henri III eft affaffiné. Sentimens de Henri IV. Il eft reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur fein la perte des rebelles;
Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
LES Seize et leur courroux, Mayenne et fa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche infolence,
Des docteurs de la loi les fcandaleux difcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain fecours;
La victoire à grands pas s'approchait fur fes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuiffans fe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caftillan la lenteur ordinaire
Privait les affiégés d'un fecours néceffaire.

Digitized by Google

Ses ſoldats dans la France, errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée;
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Semble pour quelque temps changer la deſtinée.

VOUS, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'EGLISE a de tout temps produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entre eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à DIEU par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues;

Digitized by Google

Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-temps leur ſecte en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, et bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France;
Protégé par les rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.

Clement (1) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible et crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre et de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière:

»Dieu qui venges l'Egliſe et punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort et la miſère;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.

Digitized by Google

Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur;
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
Viens, descends, arme-toi; que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée;
Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
Et que sauvés par toi, nos Ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques. »

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux et les porte aux enfers. (a)
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire;
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon, (2)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain;
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps:
A l'affreux Teutatès (3) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.

Du

Digitized by Google

Du haut du Capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de DIEU Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte (4) turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux, (*b*)
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

TOUJOURS il revêtait dans ſes déguiſemens
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle :
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe et la taille et les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, et le roi de ſon maître ;
Et qui, toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête ;
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, et demander vengeance.

Digitized by Google

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le Sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La Superstition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre; et d'une voix majestueuse et fière:
„ Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.

„ Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;
Si craignant pour les siens elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter;
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée......
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.

Digitized by Google

Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés
Te pouvaient ! . . . mais les temps ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le DIEU qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chute.
Toi, de ce DIEU jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains. »

LE fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit et ſe replonge au ſéjour infernal.

TROP aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-puiſſant ;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

COMBIEN le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paiſible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des ſaints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses (5) ſacriléges vœux au ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère ;
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.

Digitized by Google

Il marche ; ses amis, instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien sincère (*c*)
Ont porté trop souvent le même caractère :
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs :
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs :
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes !
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.

MAYENNE, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse au plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

TANDIS que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,

Digitized by Google

Des Seize en même temps le facrilége effort
Sur cet événement interrogeait le fort.
Jadis de Médicis (6) l'audace curieufe
Chercha de fes fecrets la fcience odieufe,
Approfondit long-temps cet art furnaturel,
Si fouvent chimérique, et toujours criminel.
Tout fuivit fon exemple, et le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur fervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, fous une voûte obfcure,
Le filence a conduit leur affemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreffé fur un tombeau:
C'eft là que des deux rois on plaça les images, (*d*)
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs facriléges mains ont mêlé fur l'autel
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances font rangées;
Dans des vafes de fang leurs pointes font plongées;
Appareil menaçant de leur myftère affreux.
Le prêtre de ce temple eft un de ces Hébreux
Qui, profcrits fur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de fuperftitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce facrifice impie.

Digitized by Google

Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang ;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image ;
Et penſent (7) que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'HEBREU (8) joint cependant la prière au blaſphême :
Il invoque l'abyme, et les cieux, et DIEU même,
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.

TEL fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel :
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (9)
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel attendre la réponſe ;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer :
Il interrompt pour eux les lois de la nature ;
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
Pouſſent un jour affreux, qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire ;

Digitized by Google

Des lauriers couronnaient ſon front noble et ſerein,
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux tombe et fuit ſous la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

CES tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
DIEU du haut de ſon trône avait compté ſes jours ;
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendait ſa victime ;
Et pour perdre Valois DIEU permettait un crime.

CLEMENT au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par DIEU même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-temps ;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère :
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère ;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité ;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.

LA garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du ſouverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux :
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups ;
Et le Menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Digitized by Google

„ Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois ;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, (10) le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlai, (11) le grand Harlai, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidele,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les Ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissans et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre
Qu'à mes fideles mains Harlai vient de remettre. „

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement :
„ Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice
Récompenser ton zèle, et payer ton service ? „
En lui disant ces mots il lui tendait les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras sont levés pour punir l'assassin.
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :

Digitized by Google

De la France et de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à DIEU la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

AVEUGLEMENT terrible ! affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur et de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon !

DEJA Valois touchait à ſon heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune paſſée.

PARMI ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs !
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.

HENRI ne ſe ſouvint que de ſon amitié :
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié ;
Ce héros vertueux ſe cachait à lui-même
Que la mort de ſon roi lui donne un diadême.

Digitized by Google

VALOIS tourna fur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appéfantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de fa main fes mains victorieufes ;
„ Retenez, lui dit-il, vos larmes généreufes ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi ;
Je meurs, et je vous laiffe, au milieu des orages,
Affis fur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous eft dû ;
Jouiffez de ce bien par vos mains défendu :
Mais fongez que la foudre en tout temps l'environne ;
Craignez en y montant ce DIEU qui vous le donne.
Puiffiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains fon culte et fon autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puiffant génie
Du fer des affaffins défende votre vie.
Vous connaiffez la Ligue, et vous voyez fes coups ;
Ils ont paffé par moi pour aller jufqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Jufte Ciel ! épargnez une vertu fi rare.
Permettez ! .... „ A ces mots l'impitoyable mort
Vient (12) fondre fur fa tête, et termine fon fort.

AU bruit de fon trépas Paris fe livre en proie
Aux tranfports odieux de fa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliffent les airs :
Les travaux font ceffés, les temples font ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils confacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (e)

Digitized by Google

Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire, et ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie;
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puiſſant qu'eux?

DEJA quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte, enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-temps la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer que formés pour la guerre,
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs lois,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

» MES amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage;
Les pairs et l'huile ſainte, et le ſacre des rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.

Digitized by Google

Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains. »
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; et bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.

CHANT VI. (1)

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville : l'aſſemblée des états ſe ſépare : ceux qui la compoſaient vont combattre ſur les remparts : deſcription de ce combat. Apparition de St Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique et ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits ;
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes lois :
Les états aſſemblés, organes de la France,
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance :

Digitized by Google

Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

LA ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ses états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis, par un assassinat,
Le droit d'élire un maître, et de changer l'Etat.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

BIENTOT à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux manes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos parlemens les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire;
Le louvre est étonné de sa pompe étrangère.

Digitized by Google

Là le légat de Rome est d'un siége honoré ;
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
„ Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
„ Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous aprenne à régner. „
On s'assemble, et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare ;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument (2) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, et qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré ;
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.
MAIS un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance ;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance

Digitized by Google

Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

SOUDAIN Potier (3) ſe lève, et demande audience;
La rigide vertu feſait ſon éloquence.
Dans ces temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, et pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, (a)
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte ceſſe:
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes lois,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.

» VOUS deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême:
Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choiſirais ſi je pouvais choiſir.
Mais nous avons nos lois; et ce héros inſigne,
S'il prétend à l'empire, en eſt dès-lors indigne. »

COMME il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un ſouverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage:
» Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,

Digitized by Google

Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous
Vous adreſſer ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ;
La France a des Bourbons, et DIEU vous a fait naître
Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
Pour ſoutenir leur trône, et non pour l'uſurper.
Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre ;
Le ſang d'un ſouverain doit ſuffire à ſa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé ;
Changez avec l'Etat que le ciel a changé :
Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
Le ciel, ce juſte ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, et la clameur publique ;
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui le fer à la main. . . . . Malheureux, arrêtez !
Quelle loi, quel exemple, où plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de ſaint Louis, parjure à ſes ſermens,
Vient-il de nos autels briſer les fondemens ?
Aux pieds de ces autels il demande à s'inſtruire ;
Il aime, il ſuit les lois dont vous bravez l'empire.
Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
Reſpecter votre culte, et même vos abus.
Il laiſſe au DIEU vivant, qui voit ce que nous ſommes,
Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.

Comme

Digitized by Google

Comme un roi, comme un père il vient vous gouverner;
Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner !
Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
Infideles paſteurs, indignes citoyens !
Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
Expiraient ſans ſe plaindre, et ſur les échafauds,
Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux !
Eux ſeuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les vôtres :
Et DIEU, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous. »

A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre ;
Ils repouſſaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs penſées ;
Quand ſoudain mille voix, juſqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

LES nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels, des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, et ſuivis du tonnerre,

Digitized by Google

D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'ETAIT du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos, et de ſang affamée,
Feſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, et marchait vers Paris.
BOURBON n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point les rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure, et des temps, et du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, et tout pour la défenſe.
PARIS n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.

Digitized by Google

Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

JADIS avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (4) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé (b)
Vole avec la prison qui le tient renfermé:
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

AVEC plus d'art encore, et plus de barbarie,

Digitized by Google

Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes:
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent ſans effroi.

Mornai, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme et ſtoïque, il regarde la guerre (c)
Comme un fléau du ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, et le ſuit.

Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts;
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.

Digitized by Google

ARMÉ d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime :
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

ALORS on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, et cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, et qui fuit ſes rivages.

Digitized by Google

Jamais le roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang et du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

CEPENDANT des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Eſſex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enſemble.

ANGE qui conduiſiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prites-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Eſſex, et ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage;

Digitized by Google

Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus ;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées ;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux ;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :

Digitized by Google

Compagnons, apportez et le fer et le feu,
Venez, volez, montez fur ces murs orgueilleux.

COMME il parlait ainfi, du profond d'une nue,
Un fantôme éclatant fe préfente à fa vue.
Son corps majeftueux, maître des élémens,
Defcendait vers Bourbon fur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient fur fon front des beautés immortelles;
Ses yeux femblaient remplis de tendreffe et d'horreur:
„ Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréfors,
Egorger tes fujets, et régner fur des morts.
Arrête.....„ A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le foldat s'épouvante, il embraffe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans fon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaife et qui gronde:
„ O fatal habitant de l'invifible monde! (*d*)
Que viens-tu m'annoncer dans ce féjour d'horreur? „

ALORS il entendit ces mots pleins de douceur:
„ Je fuis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
DIEU fur ton trône un jour te conduira lui-même:

Dans

Digitized by Google

Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'est DIEU qui t'en instruit, et c'est DIEU qui m'envoie.»
Le héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille:
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?

Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.

Digitized by Google

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Fin du sixième Chant.

Digitized by Google

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie, (*a*)
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfesans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidele joie;
Elle apporte de DIEU la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

LOUIS près de Henri tous les deux les appelle:
Approchez vers mon fils, venez, couple fidele.

Digitized by Google

Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

LOUIS en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
„ Règne, dit-il, triomphe, et ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile ;
Un dangereux éclat qui paſſe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de DIEU même, et remplis tes deſtins. „

L'UN et l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traverſent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviſer les airs ;
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,

Digitized by Google

Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

DANS le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par DIEU même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé :
De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons, et les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, (1) et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.

PAR-DELA tous ces cieux le DIEU des cieux réside.
C'est-là que le héros suit son céleste guide ;
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers :
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

UN juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :

Digitized by Google

Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre (2) encore aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées ;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de DIEU cherche en vain son prophète.
Le Bonze, avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens. (*b*)

ECLAIRÉS à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent, en tremblant, l'éternelle sentence.
DIEU qui voit à la fois, entend, et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où DIEU prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

QUELLE est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de DIEU sur eux la justice suprême ?

Digitized by Google

Ce DIEU les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
Non, DIEU nous a créés, DIEU nous veut sauver tous :
Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous ;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens ;
Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

TANDIS que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï DIEU parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter,
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
À ta faible raison garde-toi de te rendre ;
DIEU t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.

HENRI dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,

Digitized by Google

Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfesans.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
DIEU n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuse Mort et la Confusion
Y semblent établir leur domination.
„ Quelles clameurs, ô DIEU! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas! „
„ O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la Justice, habité par le Crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts. „
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers. (3)

LA gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche, (c).
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche:
Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelans:
Triste amante des morts, elle hait les vivans:
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Digitized by Google

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame, à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : ›› Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide :
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la Ligue l'invoque et que Rome le loue, (4)
Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue. ››

›› Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus DIEU les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.

Digitized by Google

Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de DIEU tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans. »

HENRI voit près des rois leurs insolens ministres:
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs, (d)
Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfesans, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
« Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La race des humains soit en foule engloutie, (5)
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Où si ce DIEU du moins, ce grand DIEU si sévère,

Digitized by Google

A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir! »

» Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte DIEU, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains:
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans:
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfans;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe;
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. » (6)

Il dit, et dans l'inſtant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.

Amour, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint et ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils déſirent ſans ceſſe, et ſans ceſſe ils jouiſſent;

Digitized by Google

Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent de bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.

Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis (7) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la Justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise (8) est à ses pieds, ce ministre fidele
Qui seul aima la France et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire:
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Plus loin sont ces guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie;
La Trimouille, (9) Clisson, Montmorency, de Foix; (10)
Guesclin, (11) le destructeur et le vengeur des rois;
Le vertueux Bayard; (12) et vous, brave Amazone, (13)
La honte des Anglais et le soutien du trône. (e)

Digitized by Google

» Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux ;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité ;
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ? »
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.

» Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :

Digitized by Google

C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont DIEU ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où DIEU doit te compter au rang de ſes enfans!
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon DIEU, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi. »

MAIS dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe!
Elle entre à tout moment et s'écroule ſans ceſſe.
» Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des ſiècles à venir ces vivantes images
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.

» APPROCHONS-NOUS, le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils;
Il ſoutiendra long-temps la gloire de nos lis;
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère;
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père. »

Digitized by Google

HENRI dans ce moment voit ſur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux, auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des rois... » Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre;
Du prince et de l'Etat l'un et l'autre eſt l'arbitre.

» RICHELIEU, Mazarin, miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, et dangereux ami:
L'un (14) fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage;
Des princes de mon ſang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins, (15)
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (16)
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce héros, confident de DIEU même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.

Digitized by Google

„ Ciel! quel pompeux amas d'efclaves à genoux
Eft aux pieds de ce roi, (17) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels refpects! jamais roi dans la France
N'accoutuma fon peuple à tant d'obéiffance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverfes,
Trop fier dans fes fuccès, mais ferme en fes traverfes;
De vingt peuples ligués bravant feul tout l'effort,
Admirable en fa vie, et plus grand dans fa mort.

„ Siecle heureux de Louis, fiècle que la nature
De fes plus beaux préfens doit combler fans mefure,
C'eft toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter fes regards;
Les Mufes à jamais y fixent leur empire;
La toile eft animée, et le marbre refpire.
Quels fages (18) raffemblés dans ces auguftes lieux,
Mefurent l'univers et lifent dans les cieux;
Et dans la nuit obfcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'Erreur préfomptueufe à leur afpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiffante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes fons fouverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous favez vaincre et chanter vos conquêtes:
Il n'eft point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un

Digitized by Google

Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (19) paraître,
Tour-à-tour la terreur et l'appui de son maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat (20) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier, et les vertus du sage.
Vauban (21) sur un rempart, un compas à la main, (f)
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (22) fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
» REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars, (23)
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix, que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince (24) en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
» O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand DIEU ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse ;

Digitized by Google

Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils !

» Un faible rejeton (25) sort entre les ruines
De cet arbre fécond, coupé dans les racines.
Les enfans de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleuri, veille sur son enfance ; (g)
Conduis ses premiers pas ; cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître :
Qu'aimé de ses sujets ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première ;
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan se demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix sans chercher la victoire ;
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire ;

Digitized by Google

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

„ Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
Un héros, (26) que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée et tranquille.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître: (*h*)
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être. „

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
„ O mon père ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ? „
„ Tout change, dit Louis, et tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charle-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des rois :
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe.... „ A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
„ Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.

Digitized by Google

„ O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes fils
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (27)
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ? „

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du temple du deſtin les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du ſoleil :
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres :
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiraient le reſpect et la crainte ;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

Fin du ſeptième Chant.

Digitized by Google

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée (*a*)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce (1) lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, (2) les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, (3) et Saint-Paul, et Brissac:

Digitized by Google

Ils viennent; la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger;
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, au champs de Thessalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances espagnoles:
„ Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps, et différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France. „
Il dit: Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.

Digitized by Google

Tout le peuple au devant court en foule avec joie ;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmond, (4) ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie :
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs rois :
Le fils, courtiſan lâche, et guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, et ſecourut Paris.

PHILIPPE l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire au ſecours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Reporter à ſon tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace !
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat ! (*b*)

PRÈS des bords de (5) l'Iton et des rives de l'Eure
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature : (*c*)
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore et les Zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;

Digitized by Google

Et fous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La défolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois fe cachèrent ;
Et leurs triftes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiffans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eft pour donner la paix :
Peuples, fa main fur vous répandra fes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous même.
Les momens lui font chers, il court dans tous les rangs
Sur un courfier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de fon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et refpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de fa gloire, et ceints de fes lauriers.
D'Aumont, (6) qui fous cinq rois avait porté les armes ; (d)
Biron, (7) dont le feul nom répandait les alarmes ;
Et fon fils, (8) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux ; (9)
Sully, (10) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue détefte, et que la Ligue eftime ;
Turenne, (11) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiffance et le nom ;

Puiffance

Digitized by Google

Puiſſance malheureuſe, et trop mal conſervée,
Et par Armand (*e*) détruite auſſitôt qu'élevée. (12)
  ESSEX avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille, (13) et Clermont et Feuquières;
Le malheureux de Neſle, et l'heureux Leſdiguières; (14)
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir et le préſage.
  MAYENNE, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu :
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe :
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

Digitized by Google

D'EGMONT auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur:
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil!

VERS les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence:
„ Vous êtes nés Français, et je suis votre roi, (15)
„ Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi;
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

SUR les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.

Digitized by Google

Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (16) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On ſe mêle, on combat ; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère, en fuyant, meurt de la main d'un frère :
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance, et ſe fait un chemin.
Le grand Mornai (17) le ſuit, toujours calme et ſerein ;
Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie ; (f)
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels ;

Digitized by Google

Ou tel que du vrai DIEU les miniſtres terribles ,
Ces puiſſances des cieux , ces êtres impaſſibles ,
Environnés des vents , des foudres , des éclairs ,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides ,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides ,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin ;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain ;
L'officier les reçoit ; ſa troupe impatiente
Règle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.

On s'écarte , on s'unit, on marche en divers corps ;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornai revole au prince, il le ſuit, il l'eſcorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;
Et ſon rare courage , ennemi des combats ,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailli portait par-tout la crainte et le trépas ,
D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
Reprend, malgré ſon âge , une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans :
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans , (g)

Digitized by Google

Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas,
Favori des amours, il sortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la Ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant ; et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grace, et si cher à ses yeux.
IL marche vers d'Ailli dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts, et les mourans ;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.

Digitized by Google

Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut ; le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés :
Malheureux, suspendez vos coups précipités !
Mais un destin funeste enflamme leur courage :
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas !
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux,
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière !
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailli voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse, hélas, c'était son fils !
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.

Digitized by Google

LA, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix feſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux! elle tombe éperdue;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue:
Eſt-ce toi? cher amant!... Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus:
Elle rouvre les yeux; ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore.
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle et ſanglant,
Le regarde, ſoupire, et meurt en l'embraſſant.

PERE, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires;
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

MAIS qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel héros ou quel dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
„ Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous?

Digitized by Google

Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome, et l'Eglise!
Suivez-moi; rappelez votre antique vertu;
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.

AUSSITOT secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent:
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussière;
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir!
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (*h*)

LE généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!

Digitized by Google

Il court le fecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend fon bras plus puiffant, et fon vol plus rapide.

BIRON, (18) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'afpect de fon roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à fa voix les reftes de fa vie ;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces foldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis : fonge du moins à lui refter fidèle.

UN bruit affreux s'entend : la Difcorde cruelle,
Aux vertus du héros oppofant fes fureurs,
D'une rage nouvelle embrafe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, et fa bouche fatale
Fait retentir au loin fa trompette infernale.
Par ces fons trop connus d'Aumale eft excité ;
Auffi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros, fur lui feul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels qu'au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers efclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Preffent un fanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inftinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiffent :
Ainfi contre Bourbon mille ennemis s'uniffent :
Il eft feul contre tous, abandonné du fort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

Digitized by Google

Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
Il eſt comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents, et repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage?

O vous, Manes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon eſprit, et parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidele;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux. (a)

Long-temps cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil!
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
»Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.»
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air;
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, et combattent pour lui,
Que la nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.

Digitized by Google

Le roi qu'il a bleſſé voit ſon péril ſans trouble ; (19)
Ainſi que le danger ſon audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr eſt renverſé ſoudain ;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent ;
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent ;
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords. (*k*)

Espagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée :
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée ;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.

Les uns, ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, et demandent des fers ;
D'autres, d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Digitized by Google

Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
MAYENNE, en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune, et les cieux.
„ Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne! „
„ Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur:
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue, en marchant, ramassez les débris;
De Coligni vaincu surpassons le courage. „
D'Aumale en l'écoutant pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.
MAYENNE cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
HENRI victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés. (*l*)

Digitized by Google

Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent :
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups :
Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
„ Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être :
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. „ A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.

Digitized by Google

Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'est un Dieu bienfesant qui, laissant son tonnerre, (*m*)
Enchaîne la tempête, et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers ;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité ;
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire,
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté :
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse ;
Madrid frémit d'effroi, de honte, et de tristesse.

O malheureux Paris, infideles Ligueurs !
O Citoyens trompés ! et vous, Prêtres trompeurs !

Digitized by Google

De quels cris douloureux vos temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos eſprits ;
Vaincu, mais plein d'eſpoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer.
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer :
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle :
Mais, malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.

LA Diſcorde en frémit, et redoublant ſa rage :
» Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême :
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui. »
Elle dit ; et ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

Digitized by Google

CHANT IX.

ARGUMENT.

Description du temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de Mme d'Estrées, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornai l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (1) respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons. (a)
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfesante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,

Les

Digitized by Google

Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Plaiſirs amoureux et les tendres Déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les Plaiſirs.

De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée:
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!

Ce n'eſt plus des Plaiſirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.

La ſombre Jalouſie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un ſouris perfide
Applaudit, en paſſant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux mouillés de pleurs.
C'EST-LA, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre et ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre, (*b*)
Donne, avec un ſouris, ou la paix ou la guerre,
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes ;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
LA Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage ;
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, et les yeux enflammés :
„ Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles ?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon ;

Digitized by Google

Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écraſe mes ſerpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire, et mon trône eſt en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu!
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine, amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'univers,
Fuyant devant Auguſte et te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers:
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre ſa tête altière;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien:
Viens, ma cauſe eſt la tienne, et ton règne eſt le mien.»

Digitized by Google

Ainsi parlait ce monftre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de fa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi les fleurs,
D'un fouris fier et doux répond à fes fureurs.
Il s'arme cependant de fes flèches dorées;
Il fend des vaftes cieux les voûtes azurées;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaifirs,
Il vole aux champs français fur l'aile des Zéphyrs.
Dans fa courfe d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie. (c)
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par fes mains confumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis fur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venife, dont Neptune admire le deftin,
Et qui commande aux flots renfermés dans fon fein.
Il defcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même infpira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduifit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthufe, (d)
Dans les champs de Provence il vole vers Vauclufe, (2)
Afile encor plus doux, lieux où dans fes beaux jours
Pétrarque foupira fes vers et fes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure:
Lui-même en ordonna la fuperbe ftructure:
Par fes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (3) y font encor tracés.

Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naiſſent ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.
Déjà les Aquilons, à ſes ordres fidèles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour:
La Nature en gémit, et reconnaît l'Amour.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, ſans eſcorte et ſans guide:
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le roi, dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres:
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,

Digitized by Google

Ces feux dont la vapeur maligne et paſſagère
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune, en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille et ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon père,
Qui, fidèle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée (4) était ſon nom, la main de la nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure :
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (e)
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître, (5)
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.

Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable :
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux :
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre :
Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois ;
Il prend d'un ſimple enfant la figure et la voix.

Digitized by Google

» On a vu, lui dit-il, fur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. »
Il gliffait dans fon cœur, en lui difant ces mots,
Un défir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiffait en la voyant fi belle ;
Que n'efpérait-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du monarque il conduifit fes pas. (*f*)
L'art fimple dont lui-même a formé fa parure,
Paraît aux yeux féduits l'effet de la nature :
L'or de fes blonds cheveux, qui flotte aux gré des vents,
Tantôt couvre fa gorge et fes tréfors naiffans,
Tantôt expofe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeftie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et trifte auftérité,
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Infpire le refpect, enflamme les défirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaifirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle eft poffible ;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue fein
La terre obéiffante a fait naître foudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage :
A peine a-t-on paffé fous leur fatal ombrage ;
Par des liens fecrets on fe fent arrêter,
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

Digitized by Google

On voit fuir fous cette ombre une onde enchantereffe ;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreffe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait fentir fon pouvoir :
Tout y paraît changé ; tous les cœurs y foupirent ;
Tous font empoifonnés du charme qu'ils refpirent :
Tout y parle d'amour : les oifeaux dans les champs
Redoublent leurs baifers, leurs careffes, leurs chants.
LE moiffonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pouffe des foupirs ;
Son cœur eft étonné de fes nouveaux défirs ;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiffe, en foupirant, fes moiffons imparfaites.
Près de lui la bergère, oubliant fes troupeaux,
De fa tremblante main fent tomber fes fufeaux.
Contre un pouvoir fi grand, qu'eût pu faire d'Eftrée?
Par un charme indomptable elle était attirée ;
Elle avait à combattre, en ce funefte jour,
Sa jeuneffe, fon cœur, un héros, et l'Amour.
QUELQUE temps de Henri la valeur immortelle,
Vers fes drapeaux vainqueurs en fecret le rappelle :
Une invifible main le retient malgré lui.
Dans fa vertu première il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne, et fon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eftrée. (g)
LOIN de lui cependant tous les chefs étonnés
Se demandent leur prince, et reftent conflernés.

Ils

Ils tremblaient pour ses jours: aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire:
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
MAIS le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence;
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés;
Il alla dans Ivry: là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornai; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire;
Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.
NON moins prudent ami que philosophe austère,
Mornai sut l'art discret de reprendre et de plaire:
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours:
Les solides vertus furent ses seuls amours:
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.

Digitized by Google

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornai, conduit par la Sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la douce Mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour, à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens, et remplissaient ses jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A côté de Mornai la Sagesse sévère;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornai méprisait sa colère et ses charmes;
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asile du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans:
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissemens,

Digitized by Google

Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa faiblesse :
Elle exprime, en grondant, sa barbare alégresse ;
Sa fière activité ménage ces instans :
Elle court de la Ligue irriter les serpens :
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornai paraître : il le voit et rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, et ses regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin :
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin. (*h*)
» Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère :
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi :

Digitized by Google

Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons : bravons l'Amour dans les bras de la Gloire ;
Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur. »

A ces mots généreux Mornai connut son maître.
« C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entière auguste défenseur ;
Vous, vainqueur de vous-même et roi de votre cœur !
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre :
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre. »

Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel, attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versait encore.
Entraîné par Mornai, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment d'Estrée évanouie
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie :
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs ;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.

Digitized by Google

Il la prend dans ſes bras ; et bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain ;
Le cherche encor des yeux, et les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle :
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
MORNAI, toujours ſévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin ;
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère et ſa honte.

Fin du neuvième Chant.

Digitized by Google

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à ſon armée : il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, et la guerre eſt finie.

Ces momens dangereux, perdus dans la molleſſe, (a)
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait : Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards :
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts ;
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, apaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, et ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.

Digitized by Google

Les Ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
„ Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ;
C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles :
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts. „

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte et leur refus.
„ Hé bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir. „

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
Il s'avance : un héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : „ Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :

Digitized by Google

D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez. »
Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
» Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence ;
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi. »
Le héros à ces mots lui donne ſon épée.
» Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
(Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :)
J'en atteſte ce fer, et j'en jure par vous. »
Il dit ; le roi l'embraſſe ; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte et de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage
Qui ſemblait apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs noirs et brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,

Digitized by Google

Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un DIEU vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la Mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du DIEU des Dieux, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.
PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.

Digitized by Google

Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée; et ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un et l'autre s'avance.

,, O DIEU! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, et combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même et tout de ta juſtice.,,

D'AUMALE répondit: ,, J'attends tout de mon bras;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats:
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême;
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi-même:
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur;
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.,,
Il dit; et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.

MAIS la trompette ſonne: ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés, et parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas léger ſe détourne et l'évite;

Digitized by Google

Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir.
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver et ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante
Briſant ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit et moins impétueux :
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur :
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, aperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors : il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'AUMALE eſt renverſé dans les flots de ſon ſang ;
Il tombe ; et de l'enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,

Digitized by Google

Menace encor Turenne, et le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de ſa main :
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant ;
Il regarde Paris, et meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

CEPENDANT des ſoldats, dans les murs de Paris, (1)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots et retiennent leur plainte ;
Tout ſe tait et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.

LES cris des aſſiégeans juſqu'au ciel s'élevèrent ;
Les chefs et les ſoldats près du roi s'aſſemblèrent :
Ils demandent l'aſſaut ; mais l'auguſte Louis, (*b*)
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainſi des élémens le moteur inviſible

Digitized by Google

Contient les aquilons fuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers :
Il fonde les cités, les diſperſe en ruines ;
Et les cœurs des mortels ſont dans ſes mains divines.
 HENRI, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate patrie ;
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace !
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir ;
Il laiſſe à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (2) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette et la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence :
Mais le faux zèle, hélas ! qui ne ſaurait céder, (*c*)
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout haſarder.
 LES mutins qu'épargnait cette main vengereſſe
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe ;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive

Digitized by Google

Cefsèrent d'apporter dans ce vafte féjour
L'ordinaire tribut des moiffons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce fuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le foutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréfors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feftins, et ces fêtes,
Où de myrte et de rofe ils couronnaient leurs têtes ;
Où parmi des plaifirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Molleffe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareffe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périffant de misère au fein de l'opulence,
Détefter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit fon fils au berceau qui périt fans fecours.

Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés fur la pouffière,
Se difputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reftes odieux des plus vils alimens.
Ces fpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au fein des tombeaux chercher leur nourriture.

Digitized by Google

Des Morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets (3) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (4)
Du DIEU qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance;
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds!
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la Mort, et la Guerre et la Faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres des rochers et des monts helvétiques;

Digitized by Google

Barbares, (5) dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Affiégent les maiſons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts;
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice, et d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

UNE femme, (grand DIEU, faut-il à la mémoire(6)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire!)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliment arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa misère, et ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte; et d'une voix tremblante,

Déteſtant

Digitized by Google

Déteſtant ſon hymen et ſa fécondité :
„Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux et ta misère ;
Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. „

En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce, en frémiſſant, le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant, à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, et de ſang dégouttante.
„Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :
Que la mère et le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?

Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »

Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés:
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs:
« O DIEU! s'écria-t-il, DIEU, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains:
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père:
Je le suis: c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans:
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je en le sauvant perdre mon diadême;

Digitized by Google

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis ;
Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
„ Henri de ses sujets ennemi généreux,
„ Aima mieux les sauver que de régner sur eux. „

Il dit ; (7) et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides, et tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les Mages à leur gré fesaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers et les Manes errans.

Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.

Digitized by Google

» Sont-ce-là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels ?
Eſt-ce-là ce tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de DIEU qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du DIEU vivant c'eſt la brillante image ;
C'eſt un roi bienfeſant, le modèle des rois ;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours qu'il nous a conſervés. »

De leurs cœurs attendris tel était le langage :
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours ?

Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu :
» Combattans ſans courage, et chrétiens ſans vertu,
A quel indigne appât vous laiſſez-vous ſéduire ?
Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre ?
Soldats du DIEU vivant, voulez-vous aujourd'hui
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
Quand DIEU du haut des cieux nous montre la couronne,
Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne :
Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir :
De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique. »
C'eſt ainſi qu'ils parlaient ; et leur voix fanatique,

Digitized by Google

Maîtreſſe du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri feſait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie. (*d*)

A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes ;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes ;
Et la douce Eſpérance, et l'Amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
DIEU mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans Séraphins, (*e*)
A qui de l'univers il commet les deſtins.

Il parle ; et de la terre ils vont changer la face ;
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race ;

Digitized by Google

Tandis que les humains, vils jouets de l'Erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans:
Mais cette impénétrable et juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante:
„ Père de l'univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple français à ſon prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'Erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon DIEU, qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître;
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un maître.

Digitized by Google

Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets ;
Rends les ſujets au prince, et le prince aux ſujets ;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice. „

L'ETERNEL à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent ;
La Terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.

SOUDAIN la Vérité, ſi long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du roi deſcend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

HENRI, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue avec foi que la religion (ſ)
Eſt au-deſſus de l'homme et confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe, ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un chef adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon DIEU.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,

Digitized by Google

Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints, dont son esprit s'étonne.

LOUIS dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre (8) au nom de DIEU qui fait régner les rois.
Les Ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.

DÈS-LORS on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla: justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

Fin du dixième et dernier Chant.

NOTES

Digitized by Google

NOTES
ET VARIANTES
DE LA HENRIADE.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) *HENRI III*, roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(2) *Henri III* (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de *Charles IX* ſon frére contre les proteſtans, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(3) Le duc d'*Anjou* fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna *Jean de Montluc*, évéque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne; et *Henri* n'alla qu'à regret recevoir cette couronne; mais ayant appris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

(4) C'était eux qu'on appelait les mignons de *Henri III*. *Saint-Luc*, *Livarot*, *Villequier*, *Duguaſt*, et *Maugiron*, eurent part auſſi et à ſa faveur et à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour *Quélus* une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déjà reproché ſes goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de *Guiſe* qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur *Boucher*, dans ſon livre *De juſtâ Henrici tertii abdicatione*, oſe avancer que la haine de *Henri III* pour le cardinal de *Guiſe* n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe; mais ce conte reſſemble à toutes les autres colomnies dont le livre de *Boucher* eſt rempli.

Henri III mélait avec ſes mignons la religion à la débauche; il feſait avec eux des retraites, des pélerinages, et ſe donnait la diſcipline. Il inſtitua la *confrérie de la mort*, ſoit pour la mort d'un de ſes mignons, ſoit pour celle de la princeſſe de

Digitized by Google

Condé sa maîtresse. les capucins et les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des *pénitens blancs*, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains théologiens de son temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblèmes de ses amours, et que le poëte *Desportes*, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour; il mettait sur son visage une pâte préparée et une espèce de masque par dessus: c'est ainsi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever et sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure: il était si attaché à ces petitesses qu'il chassa un jour le duc d'*Espernon* de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs et avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des mignons pour qui *Henri III* eut le plus de faiblesse; c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande espérance. Il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du roi; on le comparait à la princesse d'*Eboli*, qui, étant borgne comme lui, était dans le même temps maîtresse de *Philippe II*, roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette princesse et pour *Maugiron*, qu'un italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis;

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;
Parve puer, lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué en servant *Quélus* dans sa querelle.

Paul Stuart de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de *Henri III* autant que

Digitized by Google

Quélus et *Maugiron*, et mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis; il y mourut le lendemain de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de *Guise le balafré* fut soupçonné de cet assassinat, parce que *Saint-Maigrin* s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de *Guise*. Les mémoires du temps rapportent que le duc de *Mayenne* fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large et à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de *Guise* ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de *Mayenne*, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa *Saint-Maigrin*, *Quélus* et *Maugiron*, après leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à *Quélus* des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'*Etoile* dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion; *Maugiron* en blasphémant, *Quélus* en disant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge*. Ils furent enterrés à Saint-Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose et en vers, en latin et en français: on y comparait *Maugiron* à *Horatius-Coclès* et à *Annibal*, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de *Henri III*. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de *Quélus*.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit;

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(Voyez sur *Joyeuse* les notes du troisième chant.)

(5) *Henri IV*, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(6) *Saint-Louis*, neuvième du nom, roi de France, est la tige de la branche des *Bourbons*.

Digitized by Google

(7) *Henri IV*, roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le pape *Sixte V* dès l'an 1585, trois ans avant l'evénement dont il est ici question. Le pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon;* le prive, lui et toute la maison de *Condé*, à jamais de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de *Condé* fussent en armes à la tête des protestans, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et *Henri IV* fit afficher dans Rome, à la porte du vatican, que *Sixte-Quint*, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

(8) C'était *Henri*, prince de Condé, fils de *Louis*, tué à Jarnac. *Henri de Condé* était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, *Charlotte de la Trimouille*, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de *Henri de Condé*, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son *Histoire de Louis XIV:* histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

(9) *Duplessis-Mornai*, le plus vertueux et le plus grand-homme du parti protestant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que *Henri IV*, étant roi de Navarre, envoya à *Elisabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque *Henri IV* eut changé de religion, *Duplessis-Mornai* lui fit de sanglans reproches et se retira de sa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de *Mornai*, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Digitized by Google

Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant sixième :

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

(10) *Jules-César* étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'*Anius*. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. (Voyez *Plutarque*.)

(11) C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre : il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le consentement du roi pour faire des lois.

(12) La tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par *Guillaume le conquérant*, duc de Normandie.

(13) Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait supposé ce voyage de *Henri IV* en Angleterre, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité dans une histoire si récente ; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués, et les ignorans peuvent être induits en erreur ; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la Politique et la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant *Henri IV*, &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit *Henri IV* passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté

Digitized by Google

de ces changemens ; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de *Lucain*, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme épique. A la vérité il serait ridicule de transporter des événemens principaux et dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, et la Saint-Barthelemi avant les barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement *Henri IV* en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si *Virgile* a fait venir en Italie *Enée*, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de *Didon*, qui vivait trois cents ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble *Henri IV* et la reine *Elisabeth*, qui s'estimaient l'un l'autre, et eurent toujours un grand désir de se voir. *Virgile*, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il est vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade et l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains que nous le sont les histoires les plus récentes : il est aussi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à *Virgile* de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non-seulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de *Henri* en Angleterre, de trouver un temps où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des *Guises*, *Henri* a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la reine *Elisabeth* envoya effectivement six mois après à *Henri le grand* quatre mille anglais. De plus, il faut remarquer que *Henri IV*, le héros du poëme, est le seul qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'*Elisabeth* qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent *Henri IV* et la reine *Elisabeth* sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Fin des Notes du Chant premier.

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

(a) LA première édition, donnée in-8° en 1723, commençait ainsi :

Je chante les combats et ce roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue et fit trembler l'Ibère ;
Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,
Dans Paris subjugué fit adorer ses lois,
Et fut l'amour du monde et l'exemple des rois.
Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juste des rois préféraient des tyrans.

Nous rapporterons, au sujet de cette variante, une anecdote singulière.

M. de *Voltaire* fesait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait alors à Londres un grec natif de Smyrne, nommé *Dadiky*, interprète du roi d'Angleterre; il vit par hasard la première feuille du poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, et lui dit : Monsieur, je suis du pays d'*Homère* ; il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, et corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reste, l'édition de 1723 fut faite par l'abbé *Desfontaines* sur un manuscrit informe dont il s'était

Digitized by Google

emparé ; et le même *Desfontaines* en fit une autre à Evreux, qui eſt extrêmement rare, et dans laquelle il inféra des vers de fa façon.

(*b*) Edition de 1723.

Troublant tout dans Paris, et du haut de ſes tours,
De Rome et de l'Eſpagne appelant les ſecours;
De l'autre paraiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance:
Henri de leurs deſſeins était l'ame et l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef et n'avait qu'une égliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand DIEU, dont les deſſeins,
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France:
Déjà les deux partis, &c.

Ce vers

De Rome et de l'Eſpagne appelant les ſecours,

a été d'abord remplacé par celui-ci:

De la ſuperbe Eſpagne appelant les ſecours.

Enfin dans l'édition de 1775 M. de *Voltaire* a mis:

Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.

(*c*) Editions de 1728, 1740, &c.

Ils ſavent que les lois, les droits ſacrés du ſang,
Que ſurtout la vertu vous appelle à mon rang.

(*d*) Edition de 1723.

Les momens nous ſont chers, et le vent nous ſeconde;
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups:
Qui veut vaincre et régner ne combat point ſans vous.
Il dit; et le héros, &c.

Digitized by Google

(*e*) Edition de 1723.

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne ;
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne ;
Sully, qui dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également et ſon maître et la France.
Heureux ſi, mieux inſtruit de la divine loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon roi !
A travers deux rochers, &c.

L'amitié de M. de *Voltaire* pour M. le duc de *Sully* l'avait engagé a donner *Sully* pour confident à *Henri IV* dans ſon poëme. Cependant le rôle que *Sully* pouvait jouer dans la Henriade, qui ſe termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'hiſtoire. M. de *Voltaire* ayant eu des raiſons très-juſtes et très-graves de ſe plaindre de M. le duc de *Sully*, a corrigé ce défaut, a ſubſtitué le ſage *Mornai* à *Sully* ; et ne pouvant le rendre intéreſſant en le feſant agir, il lui a donné ce caractère original et ſublime qu'il n'eût pu ſuppoſer à *Sully*, ou à quelqu'autre ami de *Henri IV*, ſans trop s'écarter de l'hiſtoire.

(*f*) On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, et d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux :
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquilles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La Paix au milieu d'eux, comblant leur eſpérance,
Amène les Plaiſirs, enfans de l'Abondance.
„ Peuple heureux ! dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes lois ?

Digitized by Google

Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur. »
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage:
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte est auprès, &c.

(*g*) Il y avait dans les éditions qui ont précédé celle de 1775:

Lui seul est toujours stable: en vain notre malice
De sa sainte cité veut saper l'édifice;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poësie, et peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la Henriade, poëme qui se termine par la conversion de *Henri IV*, le poete s'est toujours exprimé en catholique.

(*h*) Edition de 1723.

Il embrasse en pleurant ce vieillard vertueux;
Il s'éloigne à regret de ces paisibles lieux:
Il avance, il arrive à la cité fameuse
Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.
Là des rois d'Albion est l'antique séjour;
Elisabeth alors y rassemblait sa cour.
L'univers la respecte, et le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée;
Pour faire aimer son joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.

Digitized by Google

Le héros en ſecret eſt conduit chez la reine ;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène ;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois, &c.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions ſuivantes d'après ce que M. de *Voltaire* avait vu lui-même dans cette île ; et ce tableau reſſemble plus à l'Angleterre ſous *George I*, qu'à l'Angleterre ſous *Eliſabeth*.

Dans un poëme, on n'eſt obligé de ſe conformer rigoureuſement à la vérité hiſtorique, ni pour l'ordre et les détails des faits, ni même pour le caractère des perſonnages. Il ſuffit de ne point s'écarter de l'hiſtoire dans les grands événemens, et de ne pas choquer l'opinion publique ſur les caractères principaux. M. de *Voltaire* a donc pu, ſans ſe contredire, ne donner ici que des louanges à *Eliſabeth*, et rendre juſtice dans ſon hiſtoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocriſie de cette princeſſe.

(*i*) Edition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe et la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe et par crainte ;
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

Dans l'édition de 1740 il y avait :

Reine, je parle ici ſans détour et ſans feinte :
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur qui jamais n'a ſu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois, ne ſaurait l'excuſer.

Fin des Variantes du Chant premier.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT SECOND.

(1) Il n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé ; ſeulement il a corrigé deux vers dans les dernières éditions.

Au lieu de

Ce mot m'eſt échappé, je parle avec franchiſe,

il a mis :

Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe,

Au lieu de

Marqua par cent combats ſon empire nouveau,

il a mis :

Signala par le ſang ſon empire nouveau.

(2) Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, et de leur faire conſidérer que les mêmes paroles, qui feraient une impiété dans la bouche d'un catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un roi de Navarre; il était alors calviniſte. Beaucoup de nos hiſtoriens même nous le peignent flottant entre les deux religions ; et certainement, s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait ſe défier des deux cultes, qui n'étaient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perſécution, et déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

(3) *François* duc de Guiſe, appelé communément alors le grand duc de *Guiſe*, était père du *balafré*. Ce fut lui qui, avec le cardinal ſon frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préſident de *Thou*, ce grand hiſtorien, rapporte que *François de Guiſe* voulut faire aſſaſſiner *Antoine de Navarre*, père de *Henri IV*, dans la chambre de *François II*. Il avait engagé

Digitized by Google

ce jeune roi à permettre ce meurtre. *Antoine de Navarre* avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à *Reinsy*, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. *François II* n'osa pas, dit M. de *Thou*, se souiller de ce crime ; et le duc de *Guise*, en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

(4) M. de *Castelnau*, envoyé de France auprès de la reine *Elisabeth*, parle ainsi d'elle :

„ Cette princesse avait toutes les plus grandes qualités „ requises pour régner heureusement. On pourrait dire de „ son règne ce qui advint au temps d'*Auguste* lorsque le temple „ fut fermé, &c. „

(5) *Catherine de Médicis* se brouilla avec son fils *Charles IX* sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec *Henri III*. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de *François II*, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(6) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de *Catherine de Médicis* au prince de *Condé*, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(7) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme breton, nommé *Moscoüet*.

(8) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestans vainqueurs : Hé bien, dit-elle, nous prierons DIEU en français.

(9) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(19) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(11) *Anne de Montmorenci*, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par *Philippe II*, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un anglais nommé *Stuart*, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

Digitized by Google

(12) C'eft ce même *François de Guife* cité ci-deffus, fameux par la défenfe de Metz contre *Charles-Quint*. Il affiégeait les proteftans dans Orléans en 1563, lorfque *Poltrot de Meri*, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de piftolet chargé de trois balles empoifonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(13) *Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé; il était huguenot et fa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion prefque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais *Antoine* chancela toujours dans la catholicité, jufque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les proteftans qu'il aimait; et fervit *Catherine de Médicis* qu'il déteftait, et le parti des *Guifes* qui l'opprimait.

Il fongea à la régence après la mort de *François II*. La reine-mère l'envoya chercher : *Je fais*, lui dit-elle, *que vous prétendez au gouvernement; je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main, et que vous vous engagiez à me remettre la régence fi les états vous la déférent. Antoine de Bourbon* donna l'écrit que la reine lui demandait, et figna ainfi fon déshonneur. C'eft à cette occafion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manufcrits de M. le premier préfident de *Mefmes* :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand feigneur et le maître
De fon pays, s'oublia tant,
Qu'il fe contenta d'être Antoine
Servant lâchement une reine.
Le navarrois en fait autant.

Après la fameufe conjuration d'Amboife, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs fervices et leurs vies à *Antoine de Navarre;* il fe mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez feulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre eft au bout de nos épées.

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de *Guife*, d'un coup d'arquebufe, reçu dans l'épaule gauche au fiége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva

Digitized by Google

le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers momens; et quoiqu'il eût reçu les sacremens selon l'usage de l'Eglise romaine, on douta s'il ne mourut point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe:

Ami Français, le prince ici gissant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. *le Laboureur* qui ressemble à celle-là et finit par le même hémistiche. M. *Jurieu* assure que lorsque *Louis*, prince de Condé, était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nue tête: je ne sais où M. *Jurieu* a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

(14) *Louis de Condé*, frère d'*Antoine* roi de Navarre, le septième et dernier des enfans de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des réformés, et mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucauld*, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un instant après il leur dit, avec un bras en écharpe et une jambe cassée: Le prince de *Condé* ne craint point de donner la bataille puisque vous le suivez; et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé *Montesquiou*, qui ayant demandé qui c'était; comme on lui dit que c'était M. le prince de *Condé*: *Tuez*, *tuez*, *mordieu*, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. *Montesquiou* était capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*. Le comte de *Soissons*, fils cadet du prince de *Condé*, chercha par-tout *Montesquiou* et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Digitized by Google

Le prince de *Condé* était boſſu et petit, et cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cauſe et toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne ;
DIEU gard de mal ce petit homme.

La maréchale de *Saint-André* ſe ruina pour lui, et lui donna entre autres préſens la terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de *Condé*.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, et ſurtout pour les Reîtres qui étaient venus à ſon ſecours et qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion et ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous *François II*, à Orléans, à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du parlement. C'était *Chriſtophe de Thou*, depuis premier préſident et père de l'hiſtorien ; *Barthelemi Faye*, *Jacques Viole*, conſeillers ; *Bourdin*, procureur général ; et *du Tillet*, greffier ; qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs priviléges, et s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occaſion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame *Renée de France*, fille de *Louis XII* et ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on ſe ſervit pour perdre ce prince, qui ſe nommait *Louis*. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le repréſentait : il y avait pour légende, *Louis XIII, roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de *Montmorenci*, qui la montra tout en colère au roi, perſuadé que le prince de *Condé* l'avait fait frapper. Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme* et dans *Vigneul de Marville*.

(15) *Gaſpard*

Digitized by Google

(15) *Gaſpard de Coligni*, amiral de France, &c. après la mort du prince de *Condé*, fut déclaré chef du parti des réformés en France. *Catherine de Médicis* et *Charles IX* furent l'attirer à la cour pour le mariage de *Henri IV* et de *Marguerite* de *Valois*, ſœur de *Charles IX* et de *Henri III*. Il fut maſſacré le jour de la Saint-Barthelemi; c'était principalement à ce grand-homme qu'on en voulait.

Quelques perſonnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait ſon héros, dans ce ſecond chant, d'un huguenot révolté contre ſon roi, et accuſé, par la voix publique, de l'aſſaſſinat de *François de Guiſe*. Cette critique louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au ſouverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français : mais il faut conſidérer que c'eſt ici *Henri IV* qui parle. Il avait fait ſes premières campagnes ſous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père; il avait été accoutumé à le reſpecter, et ne devait ni ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, ſurtout après la juſtification publique de *Coligni*, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral ſon union avec la maiſon de *Bourbon* contre des lorrains et une italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans; et les huguenots, dont *Henri IV* était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

(16) On a prétendu que le projet du maſſacre des huguenots était formé depuis huit années; que le duc d'*Albe* en avait donné le conſeil à *Catherine de Médicis*, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots. M. de *Voltaire* était de cette opinion, autrement il n'aurait pas dit :

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé ſon fils.

Quelques écrivains ont même avancé que *Charles IX* ne ſavait rien encore du projet, lorſque l'amiral fut bleſſé; qu'il était de bonne foi lorſqu'il jura de punir les aſſaſſins de l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit conſentir en un inſtant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, et à faire égorger cent mille de ſes ſujets à qui il venait de pardonner.

Digitized by Google

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était de faire tuer l'amiral par les affaffins aux gages du duc de *Guife;* de faire enfuite attaquer, par les gardes, le duc et fes fatellites; qu'alors *Charles IX*, délivré à la fois des deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait, aux yeux de toute l'Europe, l'honneur d'avoir puni le crime du duc de *Guife.* L'habileté du *balafré* fit manquer ce projet.

Nous ne difcuterons pas ici toutes ces opinions, dont les trois premières font appuyées fur des probabilités affez fortes. Ce qu'il y a de fûr, c'eft qu'on mit dans l'exécution du projet autant d'irréfolution que d'atrocité; que les chefs n'étaient d'accord entre eux fur rien; que le duc de *Guife* voulait envelopper dans le maffacre toutes les grandes familles fidelles au roi; qu'il multiplia les victimes; que lorfque *Charles IX* vint au parlement accufer avec tant de lâcheté l'amiral d'une prétendue confpiration, il était prêt, et peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les provinces; que les ordres n'émanaient point tous de lui; qu'enfin le fanatifme populaire, la barbarie de *Charles IX*, du duc d'*Anjou*, et de fa mère, ne furent en cette occafion que les inftrumens de projets dont eux-mêmes devaient être la victime.

(17) *Marguerite de Valois*, fœur de *Charles IX*, fut mariée à *Henri IV* en 1572, peu de jours avant les maffacres.

(18) Le pape refufait à *Marguerite de Valois* la permiffion d'époufer *Henri IV*. *Si Monf. du pape fait trop la bête*, dit Charles IX avec fes juremens ordinaires, *je prendrai moi-même Margot par la main, et la mènerai époufer en plein prêche.* Enfin le pape fe rendit, et *Marguerite* fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris, par le cardinal de *Bourbon*, oncle de *Henri IV*. *Charles IX* parlait-il de bonne foi? ou la colère apparente contre le pape était-elle le fruit de la diffimulation? Ce pape, qui depuis approuva la Saint-Barthelemi, était-il inftruit du complot lorfqu'il accorda la difpenfe?

(19) *Jeanne d'Albret*, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne: le temps de fa mort, les maffacres qui la fuivirent, la crainte que fon courage aurait pu donner à la cour; enfin fa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des colets parfumés, chez un parfumeur nommé *René*, venu de Florence avec la reine, et qui paffait pour un empoifonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poifon. On dit même que ce *René* fe vanta de fon crime, et ofa dire qu'il

Digitized by Google

en préparait autant à deux grands seigneurs qui ne s'en doutaient pas. *Mézerai*, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de *Henri IV*, parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser *Catherine de Médicis* de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que *Jeanne d'Albret* dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend *Mézerai*) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, et avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novennaire* rapporte formellement que *Caillard* son médecin, et *Desnauds* son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plaint; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'apparemment ils auraient parlé de poison s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour: mais *Desnauds*, chirurgien de *Jeanne d'Albret*, huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la cour; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle; et dans ses libelles il ne dit point que *Jeanne d'Albret* ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que *Catherine de Médicis* eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, et de *Marguerite de Valois*, sœur de *François I*. A l'âge de douze ans *Jeanne* fut mariée à *Guillaume* duc de Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape *Paul III*, et elle épousa *Antoine*

Digitized by Google

de Bourbon. Ce fecond mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs fermons contre *Henri IV*, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les *Guifes*, et entre autres ce *François de Guife*, qu'on dit avoir été fi bon chrétien, abusèrent de la faibleffe d'*Antoine de Bourbon*, au point de lui perfuader de répudier fa femme, dont il avait des enfans, pour époufer leur nièce, et fe donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. *Jeanne d'Albret* mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. *Bayle*, dans fes *Réponfes aux queftions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de fon temps en Hollande le fils d'un miniftre, nommé *Goyon*, qui paffait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'*Antoine de Navarre*, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé *Goyon*, dont elle avait eu ce miniftre.

(20) Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de Saint-Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette fanglante tragédie. L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maifon qui eft à préfent une auberge, appelée l'*Hôtel Saint-Pierre*, où l'on voit encore fa chambre.

(21) Le comte de *Téligni* avait époufé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un vifage fi agréable et fi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laiffés attendrir à fa vue; mais d'autres plus barbares le maffacrèrent.

(22) *Befme* était un allemand, domeftique de la maifon de *Guife*. Ce miférable étant depuis pris par les proteftans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils propofèrent enfuite de l'échanger contre le brave *Montbrun*, chef des proteftans de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble fefait alors le procès. *Montbrun* fut exécuté, et *Befme* tué par un nommé *Bretanville*.

(23) Il eft impoffible de favoir s'il eft vrai que *Catherine de Médicis* ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'affurent les proteftans. Mais il eft fûr qu'on porta fa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lefquels était l'hiftoire du temps, écrite de la main de *Coligni*. On y trouva auffi plufieurs mémoires fur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager *Charles* à faire la guerre aux Anglais : *Charles IX* fit lire ce mémoire

Digitized by Google

à l'ambaſſadeur d'Angleterre, qui ſe plaignait à lui de la trahiſon faite aux proteſtans, et qui n'en mépriſa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il expoſerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à ſon frère le duc d'*Alençon;* on le montra a ce jeune prince qui regrettait l'amiral. Je ne ſais pas, répondit-il après l'avoir lu, ſi ce mémoire eſt d'un de mes amis, mais il eſt ſurement d'un ſujet fidèle.

La populace traîna le corps de l'amiral par les-rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa cour à Montfaucon jouir de cet horrible ſpectacle : quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral ſentait mauvais, il répondit comme *Vitellius : Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Il alla au parlement accuſer l'amiral d'une conſpiration, et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claie, ſerait pendu en Grève ; ſes enfans déclarés roturiers et incapables de poſſéder aucune charge ; ſa maiſon de Châtillon-ſur-Loin raſée ; les arbres coupés, &c. ; et que tous les ans on ferait une proceſſion, le jour de la Saint-Barthelemi, pour remercier DIEU de la découverte de la conſpiration à laquelle l'amiral n'avait pas ſongé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de *Teligni,* épouſa peu de temps après le prince d'*Orange.*

Le parlement avait mis, quelques années auparavant, ſa tête à cinquante mille écus ; il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal *Mazarin.* Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligni, ſecundum Bartholomeum.*

Mizerai rapporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très-permis de douter ; il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé *Michel Crellet,* condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jeté par les fenêtres, et enſuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux *Coligni,* y trouva dans le parc, à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu comme ne produiſant aucun revenu.

Digitized by Google

(24) C'était *Henri* duc de Guise, surnommé le *Balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois, il était fils du duc *François*, assassiné par *Poltrot*.

(25) *Fréderic de Gonzague*, de la maison de *Mantoue*, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthelemi.

(26) *Albret de Gondi*, maréchal de Retz, favori de *Catherine de Médicis*. C'était lui qui avait appris à *Charles IX* à jurer et à *renier Dieu*, comme on disait dans ces temps-là.

(27) *Gaspard de Tavanne*, élevé page de *François I*. Il courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthelemi, criant : *Saignez, saignez ; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne parlez point de la Saint-Barthelemi ? Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

(28) *Antoine de Clermont-Renel*, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des *Adrets* et par son propre cousin, *Bussy d'Amboise*.

Le marquis de *Pardaillan* fut tué à côté de lui.

(29) *Guerchy* se défendit long-temps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de *Lavardin* n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(30) *Marsillac*, comte de la Rochefoucauld, était favori de *Charles IX*, et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : *Je vois bien que* DIEU *veut qu'il périsse.*

Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de *Soubise*. Il s'appelait *Dupont-Quellenec*. Il se défendit très-long-temps, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Comme sa femme lui avait intenté un procès pour cause d'impuissance, les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

(31) Voici ce que *Brantôme* ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui se remuaient et se sauvaient, il prit une grande*

Digitized by Google

arquebuse de chasse qu'il avait, et en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin; incessamment criait: Tuez, tuez.

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de *Tessé*, que dans son enfance il avait vu un gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de *Charles IX*. Il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthelemi, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots. *C'était moi, Monsieur*, répondit le vieillard, *qui chargeais son arquebuse.*

Henri IV dit publiquement, plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le louvre, et que pendant sept nuits le roi, lui et toute la cour entendirent des gémissemens et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* et le duc de *Guise*, il vit des gouttes de sang sur la table; que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

(32) On trouve dans les mémoires de *Villeroi* un discours de *Henri III* à un de ses confidens sur la Saint-Barthelemi, où ce prince disculpe *Charles IX*, et accuse sa mère et lui-même. *Charles IX*, suivant ce récit, fut entraîné par les sollicitations de sa mère et de son frère, qui lui avouèrent que l'assassinat de *Coligni* s'était commis par leur ordre, et qu'il fallait ou les immoler à l'amiral, ou ordonner le massacre des protestans pour lequel ils avaient d'avance pris des mesures. M. de *Voltaire* ne pouvait admettre ce récit sans rendre *Valois* trop odieux; d'ailleurs cette pièce n'est rien moins qu'authentique.

(33) De *Caumont*, qui échappa à la Saint-Barthelemi, est le fameux maréchal de *la Force*, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de 84 ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de *la Force*.

Mézerai, dans sa grande histoire, dit que le jeune *Caumont*, son père, et son frère, couchaient dans un même lit; que son père et son frère furent massacrés, et qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont *Mézerai* appuie son récit, ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le

rapporte : mais depuis, M. le duc de *la Force* m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de *la Force*, écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthelemi.

Deux jours avant la Saint-Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la conciergerie ; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, et tirer de force le prisonnier ; le lendemain le parlement vint faire ses remontrances au roi : tous ces messieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à *Charles IX* qu'il avait estropié la justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; et au commencement du massacre, on persuada d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de *Guise* entrer avec des satellites chez l'amiral de *Coligni*, et qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ses deux fils logeaient au faubourg Saint-Germain, aussi-bien que plusieurs calvinistes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce faubourg à la ville. On s'était saisi de tous les bâteaux par ordre de la cour, pour faire passer les assassins dans le faubourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, et avertit M. de *la Force* de son danger. *La Force* était déjà sorti de sa maison ; il avait encore eu le temps de se sauver : mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : un nommé *Martin* à leur tête, entre dans sa chambre, le désarme lui et ses deux enfans, et lui dit, avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. *La Force* lui proposa une rançon de deux mille écus ; le capitaine l'accepte : *La Force* lui jure de la payer dans deux jours ; et aussitôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à *la Force* et à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, et leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la

marque

marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière, et les amènent dans la ville. Le maréchal de *la Force* assure qu'il vit la rivière couverte de morts : son père, son frère, et lui, abordèrent devant le louvre; là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, et entre autres le brave de *Piles*, père de celui qui tua en duel le fils de *Malherbe*. De là le capitaine *Martin* mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-champs; fit jurer à *la Force*, que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats suisses, et alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. *La Force* n'en voulut jamais rien faire; il répondit qu'il avait donné sa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus; et l'on allait les délivrer au capitaine *Martin*, lorsque le comte de *Coconas* (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à *la Force* que le duc d'*Anjou* demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le père et les enfans nue tête et sans manteau. *La Force* vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit *Coconas*, en le priant d'épagner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait *Jacques Nompar*, et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de DIEU. Cependant les deux enfans sont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah! mon père, ah! mon Dieu, je suis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis mort.* Il se laissa tomber entre son père et son frère, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers, les croyant tous morts, s'en allèrent en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps; il restait un bas de toile au jeune de *la Force* : un marqueur du jeu de paume, du *Verdelet*, voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit-il, *c'est bien dommage; celui-ci n'est qu'un enfant, que peut-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit *la Force* à lever doucement la tête, et lui dire tout bas : *Je ne suis pas encore mort;* ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez,*

mon enfant, ayez patience. Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus;* et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune *la Force* se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le maréchal de *Biron* son parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le fesait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page sous le nom de *Beaupuy*.

(34) Plusieurs gentilshommes, attachés à *Henri IV*, furent assassinés dans son appartement : on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de *Charles IX*, qui leur sauva la vie en se jetant entre eux et les meurtriers. *Henri IV* et le prince de *Condé*, son cousin, furent arrêtés; on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinisme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration pour le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que *Charles IX* et sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être témoins de l'exécution de *Briquemant* et de *Cavagne*, condamnés à mort, comme complices de la prétendue conspiration qu'on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de *Coligni;* et que l'on obligea *Henri IV* et le prince de *Condé* de suivre et d'accompagner le roi.

(35) On envoya d'abord des courriers aux commandans des provinces, et aux chefs des principales villes pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre : et le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entre autres, où le parti des *Guises* dominait; mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres : le comte de *Tende*, en Provence; *Gordes* de la maison de *Simiane*, en Dauphiné; *Saint-Hérem*, en Auvergne; *Charni* de la maison de *Chabot*, en Bourgogne; *la Guiche*, à Mâcon; le brave d'*Ortez*, à Baïonne; *Villars*, consul de Nîmes; les évêques d'Angers, de Lisieux, &c. &c. Beaucoup de protestans furent sauvés par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même par des prêtres; de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta plusieurs jours caché dans un tonneau, et s'étant retiré à Genève, y a été la tige de la famille de ce nom.

Fin des Notes du Chant second.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT TROISIEME.

(1) Il fut toujours malade depuis la Saint-Barthelemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans fon fang, qui lui fortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de *Charles IX*. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir : il lui recommanda fa femme et fa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaiffait la grandeur d'ame et la bonne foi. Il l'avertit enfuite de fe défier de..... (mais il prononça ce nom et quelques paroles qui fuivirent, de manière à n'être pas entendues de ceux qui étaient dans la chambre.) *Monfieur, il ne faut pas dire cela*, dit la reine-mère qui était préfente. *Pourquoi ne pas le dire ?* répondit Charles IX ; *cela eft vrai*. Il eft vraifemblable que c'eft de *Henri III* qu'il parlait. Il connaiffait tous fes vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder fon départ pour la Pologne, dans l'efpérance de fa mort prochaine.

(2) La réputation qu'il avait acquife à Jarnac et à Moncontour, foutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il fuccéda à *Sigifmond II*, dernier prince de la race des *Jagellons*.

(3) *Henri de Guife le balafré*, né en 1550, de *François de Guife* et d'*Anne d'Eft*. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine fon oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par *François* fon père.

(4) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminel* relève l'expreffion de *prêche*.

(5) *Anne* duc de Joyeufe donna la bataille de Coutras contre *Henri IV*, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait fon armée à celle de *Darius*, et l'armée de *Henri IV* à celle d'*Alexandre*. *Joyeufe* fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés *Bordeaux* et *Defcentiers*.

Digitized by Google

(6) Il avait épousé la sœur de la femme de *Henri III.* Dans son ambassade à Rome, il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'Etat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(7) Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de *Guise* fesait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de reîtres venus au secours de *Henri IV;* et après les avoir harcelés et fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(8) Le duc de *Guise*, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à *Henri III* ses gardes, après les avoir désarmés.

(9) Le cardinal de *Guise*, l'un des frères du duc de *Guise*, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de *Montpensier*, sœur des *Guises*, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de *Henri III;* c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cœlo;* auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci: *Manet ultima claustro.* On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du louvre:

Qui dedit antè duas, unam abstulit, altera nutat;
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu M. le président de *Mesmes:*

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda:
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux;
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Digitized by Google

(10) Le duc de *Guise* fut tué le vendredi 23 décembre 1588, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la cour; c'était madame de *Noirmoutier*, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'*Aubigné* rapporte qu'il rencontra d'abord, dans cette chambre, d'*Espinac*, archevéque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de *Larchant*, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: *Cet habit est bien léger au temps qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celles du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces gascons, qu'on nommait les *Quarante-cinq*, le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Les assassins étaient *la Bastide*, *Monsivry*, *Saint-Malin*, *Saint-Gaudin*, *Saint-Capautel*, *Halfrenas*, *Herbelade*, avec *Lognac* leur capitaine. *Monsivry* fut celui qui donna le premier coup; il fut suivi de *Lognac*, de *la Bastide*, de *Saint-Malin*, &c. qui se jetèrent en même temps sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la première teinte de son sang. Quelques lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, et la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de *Guise*, qui fut aussi tué à Blois: il est aisé d'en voir la raison; c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage.

(11) Le duc de *Mayenne*, frère puîné du *balafré*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(12) On lit dans la grande histoire de *Mézerai*, que le duc de *Mayenne* fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit

Digitized by Google

pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de *Mayenne*, caractère naturel à un ambitieux, et surtout à un chef de parti.

(13) Le chevalier d'*Aumale*, frère du duc d'*Aumale*, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitans sa valeur et sa confiance.

(14) *Philippe II*, roi d'Espagne, fils de *Charles-Quint*. On l'appelait le démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la *Ligue*, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante *Claire Eugénie*, ou à quelque prince de sa famille.

(15) La cour de Rome, gagnée par les *Guises*, et soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. *Grégoire XIII* secourut la Ligue d'hommes et d'argent, et *Sixte-Quint* commença son pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(16) *Henri IV*, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir *Henri III*, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthelemi.

(17) *Robert d'Evreux*, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'*Elisabeth* pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine *Elisabeth* l'envoya effectivement en France, en 1590, au secours de *Henri IV*, à la tête de cinq mille hommes.

(18) *Sixte-Quint*, né aux Grottes, dans la marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*; homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape *Pie V* contre la reine *Elisabeth*; cependant il estimait cette reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Digitized by Google

(19) Cet événement était tout récent; car *Henri IV* est supposé voir secrètement *Elisabeth* en 1589; et c'était l'année précédente que la grande flotte de *Philippe II*, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral *Dracke*, et dispersée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine *Elisabeth* de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre *Henri VIII*, que parce qu'il craignait davantage l'empereur *Charles-Quint*. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, désavoué et condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) Il y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice :
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave noblesse, à vaincre accoutumée,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.

(*b*) Dans les premières éditions :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

Mais l'auteur a senti qu'on ne devait pas faire rimer *fois* avec *François* qu'on prononce *Français*.

Digitized by Google

(*c*) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de *Mayenne* trop petit :

Mais Paris, occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succède, &c.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on lisait :

Mais souvent il se trompe à force de prudence;
Il est irrésolu par trop de prévoyance :
Moins agissant qu'habile, et souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on lisait :

Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, et le vôtre et le mien,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe, avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle;
Et Rome qui devait, &c.

Fin des Variantes du Chant troisième.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT QUATRIEME.

(1) *HENRI*, comte de Bouchage, frère puîné du duc de *Joyeuse*, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de frère *Ange*. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre *Henri IV*. Le duc de *Mayenne* le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *Mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat et un renégat*. Cette parole du roi fit rentrer *Joyeuse* dans son couvent, où il mourut.

(2) Voyez l'histoire des papes.

(3) *Sixte-Quint*, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*âne d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(4) En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ses remontrances célèbres sous *Louis XI*, au sujet de la pragmatique-sanction; celles qu'il fit à *Henri III* contre la bulle scandaleuse de *Sixte-Quint*, qui appelait la maison régnante *génération bâtarde*, &c. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(5) On a souvent appliqué ce vers à l'auteur de la Henriade; et M. *Wirchter* l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille est fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de M. *Wirchter* de supprimer sa légende.

Digitized by Google

(6) Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. *Le Fèvre*, doyen, et quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?

(7) Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la sorbonne, qui ne se trouve que dans les livres qu'on ne lit plus.

DECRET DE LA FACULTÉ DE PARIS CONTRE HENRI III.

Responsum facultatis theologicæ Parisiensis.

Anno Domini millesimo quingentesimo octogesimo nono, die septimi mensis januarii, sacratissima theologiæ facultas Parisiensis congregata fuit apud collegium sorbonæ, post publicam supplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, et missam de sancto Spiritu ibidem celebratam postulantibus clarissimis DD. Præfecto, fidelibus, consulibus, et catholicis civibus, oblato publice instrumento et tabellis per eorumdem actuarium obsignatis et publico urbis sigillo munitis, deliberatura super duobus sequentibus articulis qui deprompti sunt ex libello supplice prædictorum civium, cujus tenor est hujusmodi.

Réponse de la faculté de théologie de Paris.

L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquisition des gouverneurs, officiers de la ville, et des habitans catholiques, qui ont présenté un acte public, signé par leur greffier et scellé du sceau public de la ville, la très-sacrée faculté de théologie de Paris, après une procession solemnelle de tous les ordres de ladite faculté et la célébration de la messe du Saint-Esprit, s'est assemblée pour délibérer sur les deux articles suivans, qui sont extraits de la requête des susdits habitans, dont voici la teneur:

Digitized by Google

A monſeigneur le duc d'Aumale, gouverneur, et à meſſieurs les prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris.

Vous remontrent humblement les bons bourgeois, manans, et habitans, de la ville de Paris, que pluſieurs deſdits habitans et autres de ce royaume, ſont en peine et ſcrupule de conſcience, pour prendre réſolution ſur les préparatifs qui ſe font pour la conſervation de la religion catholique, apoſtolique, et romaine, de cette ville de Paris et de tout l'état de ce royaume, à l'encontre des deſſeins cruellement exécutés à Blois, et infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion, et de l'édit d'union et de la naturelle liberté de la convocation des états : ſur quoi leſdits ſupplians déſireraient avoir une ſainte et véritable réſolution. Ce conſidéré, il vous plaiſe promouvoir que meſſieurs de la faculté de théologie ſoient aſſemblés pour délibérer ſur ces points, circonſtances, et dépendances ; et s'il eſt permis de s'aſſembler, s'unir et contribuer, contre le roi ; ſi nous ſommes encore liés du ſerment que nous lui avons juré ; pour ſur ce donner leur avis et réſolution.

Soit la préſente requête renvoyée par devers meſſieurs de la faculté de théologie, leſquels feront ſuppliés s'aſſembler et donner ſur ce leur réſolution. Fait le ſeptième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf; ſigné *Everard*, et ſcellé du ſceau public de la ville.

Articuli de quibus deliberatum eſt à prædicta facultate.

An populus regni Galliæ ſit liberatus et ſolutus à ſacramento fidelitatis et obedientiæ Henrico tertio præſtito ?

An tutâ conſcientiâ poſſit idem populus armari, uniri, et pecunias colligere et contribuere ad defenſionem et conſervationem religionis catholicæ, apoſtolicæ, et romanæ, in hoc regno, adverſùs nefaria conſilia et conatus prædicti regis et quorumlibet adhærentium, et contra fidei publicæ violationem ad eo Bleſis factam in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edicti ſanctæ unionis et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni ?

Super quibus articulis, auditâ omnium et ſingulorum magiſtrorum, qui ad ſeptuaginta convenerant, maturâ, accuratâ, et liberâ deliberatione; et auditis multis et variis rationibus, quæ magnâ ex parte tam ex ſcripturis ſacris, tam canonicis ſanctionibus et decretis pontificum in medium diſſertiſſimis verbis productæ ſunt; concluſum eſt à domino decano ejuſdem facultatis, nemine refragante, et hoc per modum conſilii ad liberandas conſciencias prædicti populi.

Digitized by Google

Primùm, quod populus hujus regni solutus est et liberatus à sacramento fidelitatis et obedientiæ præfacto Henrico regi præstito.

Deindè quod idem populus licitè et tutâ conscientiâ potest armari, uniri, et pecunias colligere, et contribuere, ad defensionem et conservationem religionis catholicæ, apostolicæ, et romanæ, adversùs nefaria consilia et conatus prædicti regis, et quorumlibet illi adhærentium, ex quo fidem publicam violavit in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edictæ sanctæ unionis, et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

Quam conclusionem insuper visum est eidem Parisiensi facultati transmittendam esse ad sanctissimum D. nostrum papam, ut eam sanctæ sedis apostolicæ authoritate probare et confirmare, et eâdem operâ Ecclesiæ gallicanæ, gravissimè laboranti, opem et auxilium præstare dignetur.

Articles sur lesquels il a été délibéré par la susdite faculté.

Si le peuple du royaume de France est délié du serment de fidélité prêté à *Henri III ?*

Si le même peuple peut, en fureté de conscience, s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer, pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, dans ce royaume, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérens, et contre l'infraction de la foi publique par lui commise à Blois, au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union, et de la liberté naturelle de la convocation des états ?

Après avoir ouï sur ces articles la délibération mûre, exacte, et libre, de tous les docteurs assemblés au nombre de soixante et dix, et avoir entendu plusieurs raisons différentes, tirées en grande partie tant des saintes écritures que des saints canons et des décrets des pontifes ; il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, sans réclamation, et ce, par forme de conseil, pour lever les scrupules dudit peuple ;

D'abord, que le peuple de ce royaume est délié du serment de fidélité prêté au roi *Henri.*

Ensuite, que le même peuple peut, en fureté de conscience, s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer, pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique, et romaine, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérens, depuis qu'il a violé la foi publique, au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union, et de la liberté naturelle de la

convocation des états. De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette conclusion au pape, pour qu'il daigne l'approuver et confirmer par l'autorité du Saint-Siége apostolique, et par ce moyen secourir l'Eglise gallicane qui est dans le plus pressant danger.

(8) Ces vers sont une imitation de ceux d'Athalie.

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides;
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'etre seuls employés aux autels du Seigneur?

Mais dans Athalie c'est un prophète inspiré de DIEU qui parle, et ici c'est le démon de la discorde.

Platon, qui voulait chasser tous les poètes de sa république, eût fait peut-être une exception en faveur de l'auteur de la Henriade; mais celui d'Athalie n'eût pas été conservé.

(9) Dès que *Henri III* et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant *Guillaume Rose*, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de *Henri III.*

(10) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé *le Gendre* dans sa petite histoire de France; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient *Bussy-le-Clerc*, gouverneur de la bastille, ci-devant maître en fait d'armes; *la Bruyère*, lieutenant particulier; le commissaire *Louchard; Emmonot* et *Morin*, procureurs; *Oudinet*, *Passard*, et surtout *Senaut*, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que *Senaut* était père du P. *Senaut*, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

Digitized by Google

(11) Les Seize furent long-temps indépendans du duc de *Mayenne*. L'un d'eux, nommé *Normand*, dit un jour dans la chambre du duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

(12) *Achorée* dit dans *Corneille*, en parlant de *Pompée* :

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donne des Etats.

(13) Le 16 janvier 1589, *Buffy-le-Clerc*, l'un des Seize, qui, de tireur d'armes, était devenu gouverneur de la baftille et le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, fuivi de cinquante fatellites : il préfenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maifon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la baftille tous ceux qui étaient oppofés à fon parti ; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à fe racheter plutôt de fes mains ; voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(14) *Auguftin de Thou*, fecond du nom, oncle du célèbre hiftorien ; il eut la charge de préfident du fameux *Pibrac* en 1585.

Molé ne peut être qu'*Edouard Molé*, confeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bifaïeul du fameux *Scarron*, fi connu par fes poëfies et par l'enjouement de fon efprit.

Bayeul était oncle du furintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, préfident à mortier, fe nommait *Blancménil* à caufe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maifon de *Lamoignon*, par le mariage de fa petite-fille avec le préfident *Lamoignon*.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la baftille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand-chambre ; mais il fut depuis emprifonné au louvre, dans le temps de la mort de *Briffon*. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce préfident. On l'accufait d'avoir une correfpondance fecrète avec *Henri IV*. Les Seize lui firent fon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juftice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des affaffinats.

Digitized by Google

Enfin, comme *Blancménil* allait être condamné à être pendu, le duc de *Mayenne* revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-meme le tirer de prison; le prisonnier se jeta à ses pieds, et lui dit : Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès de *Henri IV* mon légitime roi : je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. Le duc de *Mayenne*, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, et le renvoya à *Henri IV*. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de *Blancménil*, sont encore dans les papiers de M. le président de *Novion* d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes et ensuite procureur; quand le hasard et le malheur des temps l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se fesait aussi nommer *Bussy Grande-Puissance*.

(15) La bastille.

(16) En 1591, un vendredi 15 novembre, *Barnabé Brisson*, homme très-savant, et qui fesait les fonctions de premier président en l'absence d'*Achille de Harlai*, *Claude Larcher*, conseiller aux enquêtes, et *Jean Tardif*, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que *Hamilton*, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même *Tardif* dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers. (Voyez sur ces événemens l'ouvrage intitulé : *Histoire du parlement*; l'auteur y parle comme historien, ici il parle comme poëte.)

Fin des Notes du Chant quatrième.

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) IL y avait dans la première édition :

Soudain, pareil au feu dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue,
La fureur dans les yeux et la mort dans les mains;
Il arrive, il combat, il change les deſtins;
Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Joyeuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux;
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déjà ſous cette main terrible;
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas:
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baiſers du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage et des vents,
Dont le ſouffle ennemi vient ravager nos champs.
C'eſt en vain que Mayenne arrête ſur ces rives
De ſes ſoldats tremblans les troupes fugitives;
C'eſt en vain que ſa voix les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De ſon front menaçant la Terreur les renverſe;
La Fureur les a joints; la Crainte les diſperſe:
Et Mayenne avec eux, dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

(*b*) *Nul ne veut ſe défendre*, &c.

Après ce vers l'édition de 1723 met les quatre ſuivans:

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des lois,
Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les rois?

Paris

Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

(*c*) Au lieu de ces vers, il y avait dans l'édition e 1723 :

C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand-prêtre :
Là son premier disciple, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur et la Simplicité ;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au vatican régnait la Politique, &c.

(*d*) Il y avait dans les éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes :
La décence y régna, le conclave eut ses lois ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Eglise a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache et beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape *des Ursins* fut ccompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché vec raison cet éloge, dans un poëme qui ne respire ue la vérité.

(*e*) Dans l'édition de 1740 et dans les précédentes n lisait :

Toujours l'autorité lui prête un prompt secours.
Le Mensonge subtil règne en tous ses discours ;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

(*f*) Dans les premières éditions on lisait :

Ces monstres à l'instant pénètrent un asile
Où la Religion solitaire, tranquille,

Digitized by Google

Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la prière et dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune,
Qui court à ses autels encenser la Fortune.

Les dernières éditions sont bien supérieures.

(*g*) Les premières éditions portent:

Soudain la Politique et la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacriléges mains,
Prennent ses vêtemens; et fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure:
C'en est fait, et déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaste sein de la sorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De la Vérité sainte éclairés défenseurs.

Et dans une édition de Londres, au lieu du dernier vers,

De leurs faux argumens obstinés défenseurs.

(*h*) Il y avait dans les premières éditions:

On brise les liens de cette obéissance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Discorde aussitôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain, &c.

(*i*) Il y avait dans l'édition de Londres:

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée;

Digitized by Google

Magiftrats, leur dit-il, qui tenez au fénat,
Non la place du roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple, affez long-temps opprimé par vous-mêmes,
Vous inftruit par ma voix de fes ordres fuprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannifé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abufé:
Je vous défends ici d'ofer les reconnaître;
Songez que déformais le peuple eft votre maître:
Obéiffez..... Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les efprits un jufte étonnement.
Le fénat indigné d'une telle infolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble filence.

Fin des Variantes du quatrième Chant.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT CINQUIEME.

(1) *JACQUES CLEMENT*, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

La fiction qui règne dans ce cinquième Chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des ligueurs, et le fanatisme des moines de ce temps, firent passer pour certain, dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poëte.

(2) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient sous le nom de *Moloch*.

(3) *Teutatès* était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que *Mercure ;* mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

(4) Les enthousiastes, qui étaient appelés *indépendans*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de *Charles I*, roi d'Angleterre.

(5) L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frère *Jacques Clément*, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de *Jacques Clément*, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne et par la superstition. Quoi qu'il en soit, *Clément* se prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications et par la prière. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime ; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Digitized by Google

Jacques Clément fortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut mené à Saint-Cloud par *la Guèle*, procureur-général. Celui-ci, qui foupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond fommeil; fon bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout gras, au chapitre du meurtre d'*Holopherne* par *Judith*. On a eu foin, dans le poëme, de préfenter l'exemple de *Judith à Jacques Clément*, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui fe fervaient de l'écriture fainte pour prêcher le parricide.

Nous citerons ici un paffage d'un livre fait par un jacobin, et imprimé à Troyes chez M. *Moreau*, peu de temps après la mort de *Henri III*.

„ De façon que DIEU, exauçant la prière de ceftui ferviteur, nommé frère *Jacques Clément*, une nuit, comme il était en fon lit, lui envoie fon ange en vifion, lequel avec grande lumière fe préfente à ce religieux, et lui montre un glaive nu, lui dit ces mots : *Frère Jacques, je fuis meffager de Dieu tout-puiffant, qui te viens acertener que par toi le tyran de France doit être mis à mort. Penfe donc à toi, et te prépare, comme la couronne de martyre s'eft auffi préparée.*

„ Cela dit, la vifion fe difparut et le laiffa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère *Jacques* fe remet devant les yeux l'apparition précédente; et douteux de ce qu'il devait faire, s'adreffe à un fien ami, auffi religieux, homme fort fcientifique et bien verfé en la fainte écriture, auquel il déclare franchement fa vifion, lui demandant d'abondant fi c'était chofe agréable à DIEU de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche que l'oppreffion de fes pauvres fujets; étant altéré du fang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il eft poffible. A quoi l'honnête homme fit réponfe, que véritablement il nous était défendu de DIEU eftroitement d'être homicides : mais d'autant que le roi qu'il entendait était un homme diftrait et féparé de l'Eglife, qui bouffait de tyrannies exécrables, et qui fe déterminait d'être le fléau perpétuel et fans retour de la France; il eftimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis *Judith* un *Holopherne*, ferait chofe très-fainte et très-recommandable. „

(6) *Catherine de Médicis* avait mis la magie fi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut brûlé en Grève, fous *Henri III*, pour *forcellerie*, accufa douze cents perfonnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la

Digitized by Google

ftupidité étaient pouffées fi loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcifmes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes affez fots pour fe croire magiciens, et des juges fuperftitieux qui les puniffaient de bonne foi comme tels.

(7) Plufieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréfentaient *Henri III* et le roi de Navarre : ils les mettaient fur l'autel, les perçaient pendant la meffe quarante jours confécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

(8) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on fe fervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne fuperftition vient des fecrets de la cabale dont les Juifs fe difaient feuls dépofitaires. *Catherine de Medicis*, la maréchale d'*Ancre*, et beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus fortiléges.

(9) *Ateius*, tribun du peuple, ne pouvant empêcher *Craffus* de partir pour aller contre les Parthes, porta un brafier ardent à la porte de la ville par où *Craffus* fortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de *Craffus* en invoquant les divinités infernales.

(10) *Potier*, préfident du parlement, dont il eft parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été fecrétaire d'Etat fous *Henri III*, et qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été infulté en préfence du roi par le duc d'*Epernon*.

(11) *Achille de Harlai*, qui était alors gardé à la baftille par *Buffy-le-Clerc*. *Jacques Clément* préfenta au roi une lettre de la part de ce magiftrat. On n'a point fu fi la lettre était contrefaite ou non ; c'eft ce qui eft étonnant dans un fait de cette importance ; et c'eft ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait furprife au P. P. de *Harlai* ; autrement on aurait fait fonner bien haut cette fauffeté contre la Ligue.

(12) *Henri III* mourut de fa bleffure le 3 août à deux heures du matin, à Saint-Cloud ; mais non point dans la même maifon où il avait pris avec fon frère la réfolution de la Saint-Barthelemi, comme l'ont écrit plufieurs hiftoriens ; car cette maifon n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthelemi.

Fin des Notes du Chant cinquième.

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) APRÈS ce vers, on lit dans l'édition de 1723 les dix vers ſuivans :

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre qui, de l'abyme et de ſes noirs démons,
Réunit dans ſon ſein la rage et les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs.
C'eſt lui qui, ſous la cendre et couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

(*b*) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londre il inſpira ce peuple de ſectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(*c*) Il y avait dans le poëme de la Ligue :

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous ſommes,
Souvent les ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
On ne diſtingue point le vrai zèle et le faux ;
Comme la vérité, l'erreur a ſes héros.
Le fanatique impie et le chrétien ſincère
Sont marqués quelquefois du même caractère.

(*d*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers et les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères,

Digitized by Google

Des vases pleins de sang et de serpens affreux:
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli de tout temps toutes les nations.
Aux magiques accens, &c.

(*e*) Dans toutes les éditions, et même dans celle de 1751, le chant était terminé par les vers suivans:

Insensés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abymes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le sceptre dans sa main, rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Fin des Variantes du Chant cinquième.

NOTES

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT SIXIEME.

(1) LE fixième et le feptième chant font ceux où M. de *Voltaire* a fait le plus de changemens. (*) Celui qui était le fixième dans la première édition de 1723, eft le feptième dans l'édition de Londres in-4°, et dans les autres qui l'ont fuivie; et le commencement de ce chant eft tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Comme on a plus d'égards dans un poëme épique à l'ordonnance du deffein qu'à la chronologie, on a placé, immédiatement après la mort de *Henri III*, les états de Paris qui ne fe tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'hiftoire, *Henri le grand*, affiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590 au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le fiége au mois de feptembre. La Ligue long-temps après, en 1593, affembla les états, pour élire un roi à la place du cardinal de *Bourbon*, qu'elle avait reconnu fous le nom de *Charles X*, et qui était mort depuis deux ans et demi : et la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit fon abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces événemens, on a fupprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu règne de *Charles*, cardinal de Bourbon : il eft aifé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme fur la fcène, eût été diminuer la gloire de *Henri IV*, le héros du poëme, et agir précifément contre le but de l'ouvrage : ce qui ferait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de *Bourbon*, ce n'était pas la peine de bleffer l'unité, fi effentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il ferait auffi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on paffe fous filence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, et le cardinal de *Bourbon*, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de

(*) Quand on imprima la Henriade en 1723, fous le nom de *la Ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, fur une copie qui fut dérobée à l'auteur, et qui fut beaucoup altérée à l'impreffion.


Digitized by Google

Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mémes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poësie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pouvais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire *Henri IV* amoureux de *Gabrielle d'Estrées* du vivant de *Henri III*, parce que la vie et la mort de *Henri III* n'ont rien de commun avec l'amour de *Henri IV* pour *Gabrielle d'Estrées*. Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris; ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hasard aurait pu les assembler avant le siége comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme; de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire: on ne saurait trop représenter cette règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps:
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue:
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai, &c.

(2) L'*inquisition*, que les ducs de *Guise* voulurent établir en France.

(3) *Potier de Blancménil*, président du parlement, dont il est question dans les quatrième et cinquième chants.

(4) C'est dans les guerres de Flandre, sous *Philippe II*, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

(5) On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le secrétaire d'Etat *le Blanc* était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) ON ne trouve pas ces vers dans les premières éditions. Dans celle de 1723, au lieu de *Potier* l'auteur avait mis d'*Aubrai*, perſonnage bien moins connu. Voici des vers qu'il adreſſait à ceux des Ligueurs qui voulaient donner le trône à un étranger.

Lorſque j'ai vu, dit-il, aſſemblés en ces lieux,
Les ſoutiens de l'Eglise, et nos chefs les plus braves,
J'ai cru voir des français, et non point des eſclaves.
Quoi! ſous un joug honteux, prompts à vous avilir,
Ne diſputez-vous donc que l'honneur de ſervir?
Ah! ſi de ſept cents ans les droits héréditaires
N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ſes pères;
Si, tant de fois vaincus et toujours moins ſoumis,
Nous comptons les Capets parmi nos ennemis;
Si le joug de Henri nous ſemble un joug trop rude,
Pourquoi faut-il ſi loin chercher la ſervitude,
Et rejeter nos rois, pour aller à genoux
Attendre qu'un tyran daigne régner ſur nous?
Pour vous qui deſtinez Mayenne au rang ſuprême, &c.

(*b*) On liſait dans l'édition de 1740 et dans les précédentes:

Le ſalpêtre enfoncé dans ces globes d'airain
Part, s'échauffe, s'embraſe, et s'écarte ſoudain;
La mort en mille éclats en ſort avec furie.

Digitized by Google

(*c*) Il y avait dans plusieurs éditions :

D'un œil ferme et stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1727 :

O fatal habitant de l'invisible monde !
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abyme, où descends-tu des cieux ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

Fin des Variantes du Chant sixième.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT SEPTIEME.

(1) Que l'on admette ou non l'attraction de M. *Newton*, toujours demeure-t-il certain que les globes céleftes, s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraiffent s'attirer et s'éviter.

(2) En Perfe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par *Zoroaftre*, et qui paraît moins folle que les autres fuperftitions humaines, puifqu'ils rendent un culte fecret au foleil, comme à une image du Créateur.

(3) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainfi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le foleil; on l'a mis ici dans un globe deftiné uniquement à cet ufage.

(4) Le parricide *Jacques Clément* fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraifon funèbre de *Henri III*. On mit fon portrait à Paris fur les autels avec l'euchariftie. Le cardinal de *Retz* rapporte que le jour des barricades, fous la minorité de *Louis XIV*, il vit un bourgeois portant un hauffe-col, fur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

(5) On compte plus de 950 millions d'hommes fur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions: fi la vingtième partie eft celle des élus, c'eft beaucoup; donc il y a actuellement fur terre 947 millions 500 mille hommes deftinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre-humain fe répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il fe trouve qu'à ne compter que 6000 ans, depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieufement: ce calcul méritait bien les larmes de *Henri IV*.

Digitized by Google

(6) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expreſſément dans *Virgile*.

(7) *Louis XII* eſt le ſeul roi qui ait eu le ſurnom de père du peuple.

(8) Sur ces entrefaites mourut *George d'Amboiſe*, qui fut juſtement aimé de la France et de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (*Mézerai, grande hiſtoire.*)

(9) Parmi pluſieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Guy de la Trimouille*, ſurnommé *le vaillant*, qui portait l'oriflamme, et qui refuſa l'épée de connétable ſous *Charles VI*.

Cliſſon (le connétable de) ſous *Charles VI*.

Montmorency. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette maiſon.

(10) *Gaſton de Foix*, duc de Nemours, neveu de *Louis XII*, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on liſait *Dunois*.

(11) *Gueſclin* (le connétable du *Gueſclin*.) Il ſauva la France ſous *Charles V*, conquit la Caſtille, mit *Henri de Tranſtamare* ſur le trône de *Pierre le cruel*, et fut connétable de France et de Caſtille.

(12) *Bayard* (*Pierre du Terrail*, ſurnommé le chevalier ſans peur et ſans reproche.) Il arma *François I* chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(13) *Jeanne d'Arc*, connue ſous le nom de la Pucelle d'Orléans, ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremi-ſur-Meuſe, qui, ſe trouvant une force de corps et une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le comte de *Dunois* pour rétablir les affaires de *Charles VII*. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorcière par un tribunal eccléſiaſtique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans; c'eſt *Monſtrelet*, auteur contemporain, qui parle.

Digitized by Google

„ Et l'an 1428 vint devers le roi *Charles* de France à „ Chinon où il ſe tenait, une pucelle, jeune fille âgée de „ vingt ans, nommée *Jeanne*, laquelle était vêtue et habillée „ en guiſe d'homme, et était des parties entre Bourgogne „ et Lorraine d'une ville nommée Droimi, à préſent Dom- „ remi, aſſez près de Vaucouleur; laquelle pucelle *Jeanne* „ fut grand eſpace de temps chambrière en une hôtellerie, „ et était hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, „ et faire telles autres apertiſes et habiletés que jeunes „ filles n'ont point accoutumé de faire; et fut miſe à voye, „ et envoyée devers le roi, par un chevalier nommé meſſire „ *Roger de Baudrencourt*, capitaine, de par le roi, de Vau- „ couleur, &c. „

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient beſoin d'un miracle; il ſuffit qu'on l'ait crue envoyée de DIEU, pour qu'un poëte ſoit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. *Mézerai* dit tout bonnement que *ſaint Michel*, *le prince de la milice céleſte*, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Français ont été trop crédules ſur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la feſant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher, que ſon courage et leurs défaites.

(14) Le cardinal *Mazarin* fut obligé de ſortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de *Richelieu* ſe maintint toujours, malgré ſes ennemis, et même malgré le roi qui était dégoûté de lui.

(15) Les opinions ſur *Colbert* ſont ſi oppoſées entre elles, ſes admirateurs l'ont placé ſi haut, ſes détracteurs l'ont enſuite tant rabaiſſé, qu'il n'exiſte peut-être pas un ſeul livre où il ſoit mis à ſa véritable place.

Pour juger un miniſtre, il faut examiner ſes lois et ſes opérations, les rapprocher des circonſtances, de l'hiſtoire de ſon temps, et ſurtout des lumières de ſes contemporains. Si un homme d'Etat a montré de l'humanité et de la juſtice; ſi, quoique gêné par les circonſtances et par les événemens, il a eu le bonheur du peuple pour premier objet; s'il a prouvé qu'il avait les mêmes lumières que les hommes éclairés de ſon ſiècle, on doit reſpecter ſa mémoire, et lui pardonner de n'avoir été ni ſupérieur aux événemens, ni au-deſſus de ſes contemporains.

Colbert, fils d'un marchand, d'abord commis d'un négociant, puis clerc de notaire, devint intendant du cardinal

Digitized by Google

Mazarin. *Fouquet* avait été furintendant dans les dernières années de la vie du cardinal ; fon adminiftration était également onéreufe et corrompue.

Des traitans inventaient de nouveaux offices, de nouveaux droits fur les confommations, réveillaient d'anciennes prétentions domaniales, inventaient des priviléges exclufifs, des lettres de maîtrife, fefaient revivre des arrérages d'impôts. *Fouquet* agréait ces projets, et en vendait le produit aux inventeurs moyennant une fomme payée comptant. Le gouvernement, alors très-faible, protégeait peu ces traitans; mais comme ils ne donnaient qu'une petite partie de la valeur de ce qu'on leur accordait, ils gagnaient encore beaucoup. Des parts dans les profits, ou une fomme d'argent, décidaient de la préférence que le premier miniftre et le furintendant accordaient aux fefeurs de projets. Ces emplois fubalternes, et les détails de cette corruption, furent la première école de *Colbert*. Le cardinal le recommanda, en mourant, au roi, comme un homme qui lui ferait utile.

Le premier foin de *Colbert* fut de chercher à perdre *Fouquet*. Il lui était aifé de montrer à *Louis XIV* que ce miniftre n'était qu'un homme vain, uniquement occupé de foutenir fes profufions par des moyens ruineux, et ne fachant qu'emprunter. Mais ce n'était pas fa difgrace, c'était fa perte que fes ennemis voulaient, parce que *Fouquet*, difgracié, eût pu éclairer le roi fur la conduite paffée de *Colbert* et des autres miniftres.

Cependant *Fouquet* était procureur-général, et ne pouvait être jugé que par le parlement. Ce droit n'eft, à la vérité, que le droit commun de tout citoyen ; mais il eft bien moins facile de le violer contre un procureur-général. On perfuada à *Fouquet* de vendre fa charge et d'en faire porter le prix au tréfor royal. La voix publique accufa *Colbert* de cette perfidie. On peignit enfuite *Fouquet* à *Louis XIV* comme un homme dangereux, qui avait fait fortifier Belle-ifle, qui avait des tréfors, des troupes, et des partifans. *Louis* le crut. L'indifcrétion de *Fouquet*, qui avait voulu acheter mademoifelle de *la Vallière* dans le temps même où elle réfiftait au roi, lui rendait le furintendant odieux.

La perte de *Fouquet* fût donc réfolue ; et l'on employa, pour l'arrêter, une diffimulation qu'on aurait à peine pardonnée à *Henri III*, s'il eût voulu faire arrêter le duc de *Guife ;* tant on avait trompé *Louis XIV* fur la prétendue puiffance du malheureux furintendant. Il fut jugé par des commiffaires ; *Séguier*, fon ennemi déclaré, fut un de fes

Digitized by Google

juges, ainsi que *Pussort*, allié de *Colbert*. *Le Tellier* le persécutait avec violence. On disait alors : *Le Tellier a plus d'envie que Fouquet soit pendu ; mais Colbert a plus peur qu'il ne le soit pas.* La commission ne prononça qu'un bannissement perpétuel ; ceux des juges qui, par leur fermeté, empêchèrent les autres d'aller plus loin, furent disgraciés ; et on obtint du roi que *Fouquet*, qui aurait pu du fond de sa retraite démasquer ses ennemis, serait mis dans une prison perpétuelle. C'est sous ces auspices que *Colbert* parvint au ministère.

Ses premières opérations furent la remise des arrérages des tailles. Le trésor ne sacrifiait, par cet arrangement, que ce qu'il ne pouvait espérer de recouvrer. A la vérité, on joignit à cette remise une diminution de tailles ; mais elle fut bientôt remplacée, et au-delà, sous une autre forme.

On retrancha le quatrième des rentes ; c'est-à-dire, qu'on fit banqueroute d'un quart de ce que le roi devait aux rentiers.

Depuis cette époque, on compta les années de l'administration de *Colbert* par des impôts et par des emprunts. Il est vrai que l'on prétend qu'il s'opposa aux emprunts : que même le premier président ayant proposé à *Louis XIV* un emprunt au lieu d'un impôt qu'il voulait établir, et le roi l'ayant accepté, *Colbert* dit au premier président : *Vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer.* Si ce trait est vrai, *Colbert* avait bien vu, mais il n'est pas plus excusable, à moins qu'on n'établisse comme un principe de morale, qu'il est permis à un ministre de faire le mal, lorsque ce mal lui est nécessaire pour conserver sa place.

Quant aux impôts, la forme la plus onéreuse au peuple fut constamment préférée. Le code des aides, celui des gabelles, que *Colbert* publia, sont un monument d'absurdité et de tyrannie : il est impossible de porter plus loin le mépris des hommes ; il est impossible que le ministre qui a écrit ce code eût conservé quelques sentimens d'humanité ou de justice : dans ses réglemens sur les manufactures, on érigea en loi ce qui n'était que l'avis des fabricans habiles sur la manière de fabriquer, et on soumit à des peines corporelles et infamantes les ouvriers qui ne se conformeraient pas à ces opinions. Enfin *Colbert*, n'ayant plus d'expédiens, imagina de faire une opération sur les petites monnaies, et de soumettre à des droits les denrées qui servent à la subsistance du petit peuple de Paris. Il mourut ; et son enterrement fut troublé par la populace que ces dernières opérations avaient révoltée, et qui voulait déchirer son corps.

Digitized by Google

Tel fut *Colbert;* et nous n'avons rien dit qui ne ſoit prouvé, ou par l'hiſtoire, ou par la ſuite même de ſes lois: comment donc cet homme eût-il une ſi grande réputation? comment M. de *Voltaire*, l'ami de l'humanité, l'a-t-il appelé le *premier des humains?* c'eſt ce qui nous reſte à expliquer.

Colbert établit de la régularité dans la recette des impôts, et de l'ordre dans les dépenſes. Cet ordre n'était pas de l'économie, les citoyens étaient toujours vexés; mais les vexations étaient moins arbitraires. Les grands, les propriétaires riches étaient ménagés, le peuple ſouffrait ſeul, et ſes cris, étouffés par une adminiſtration vigilante et rigoureuſe, n'étaient pas entendus au milieu des fêtes de la cour.

La France, depuis les malheurs de *François I* juſqu'à la paix des Pyrénées, avait été dans un état de trouble et de déſaſtre, ſes frontières menacées et envahies, les guerres de religion, les guerres des grands contre *Richelieu* et *Mazarin*, la puiſſance des ſeigneurs dans les provinces; toutes ces cauſes s'oppoſaient également à l'induſtrie du cultivateur et à celle de l'artiſan. Perſonne n'oſait et même ne pouvait faire d'avances, ni pour la culture, ni pour des entrepriſes de manufactures. Le commerce extérieur n'avait pu s'établir; le commerce intérieur était languiſſant. On commença à reſpirer après la paix des Pyrénées; les frontières étaient en ſureté, la paix régnait dans l'intérieur des provinces.

L'autorité du roi ne ſouffrait plus de partage, et les vexations particulières ceſſèrent d'être à craindre. Plus la nation avait été épuiſée, plus ſes progrès durent être rapides; et il était naturel qu'on attribuât à *Colbert* ce qui était l'ouvrage des circonſtances.

Colbert parut avoir encouragé le commerce et les manufactures, parce qu'il fit beaucoup de lois ſur ces objets, et qu'on liſait dans le préambule qu'elles avaient pour objet de favoriſer le commerce et les manufactures.

La France n'avait jamais eu de marine; elle en eut une ſous *Colbert*, non que ce miniſtre eût des connaiſſances dans la marine; mais il dépenſa beaucoup, et il eut le bonheur de trouver des officiers de mer habiles, audacieux, et entreprenans.

Pluſieurs français tentèrent des établiſſemens dans les deux Indes; et tantôt en les encourageant, tantôt en profitant de leur ruine, *Colbert* parvint à établir quelques colonies, qui, bien que faibles et mal adminiſtrées, paraiſſaient aux yeux des Français, alors peu inſtruits, avoir augmenté leur puiſſance et leurs richeſſes.

Digitized by Google

Enfin *Colbert*, en favorifant les beaux-arts, en protégeant gens de lettres, fe fit des partifans qui célébrèrent fes anges. La perfécution qu'il fufcita contre *Saint-Evremond*, clufion des graces de la cour, par laquelle *la Fontaine* fut ni de fon attachement pour *Fouquet*, la dureté de *Colbert* vers *Charles Perrault*, fon injuftice à l'égard de *Charles Patin*, onçaient une ame étroite et dure, peu fenfible aux arts, feulement frappée de la vanité de les protéger : mais à eine ces petiteffes furent-elles remarquées; l'académie des iences établie, de grands voyages utiles aux fciences, ntrepris aux frais du roi, l'obfervatoire conftruit, fubjuguèrent les efprits.

Colbert mourut, et fes fucceffeurs le firent regretter. Ils n'eurent pas d'autres principes d'adminiftration ; ils augmentèrent les impôts, et parurent moins occupés encore du bonheur du peuple. Les manufactures, le commerce, furent auffi mal adminiftrés et moins encouragés. La marine tomba; la première guerre qui fuivit fa mort fut mêlée de revers, et la feconde fut malheureufe.

Enfin, plus *Louvois* était haï, plus *Colbert*, fon rival, gagnait dans l'opinion ; fa conduite envers *Fouquet* fut prefque oubliée; on lui pardonna une fortune immenfe et le fafte de fa maifon de Sceaux, en les comparant à la fortune fcandaleufe d'*Emeri*, aux prodigalités de *Fouquet*, et aux richeffes des traitans de la guerre de la fucceffion.

A la mort de *Louis XIV* la réputation de *Colbert* augmenta encore : les principes de l'adminiftration des finances, du commerce, et des manufactures, étaient inconnus ; et lorfqu'on commença en France à s'occuper de ces objets, ce fut pour adopter fur ces matières l'opinion de *Colbert*.

On fe plaignait de n'avoir plus de marine, et fous lui la marine avait été floriffante.

On regrettait la magnificence de la cour de *Louis XIV*. On fentait les maux qu'avait caufés la rigueur exercée contre les proteftans, et l'on croyait que *Colbert* les avait protégés ; on était dégoûté de la guerre, et *Colbert* paffait pour s'être oppofé à la guerre.

Les dépenfes exceffives qu'il fefait pendant la paix, pour fatisfaire le goût de *Louis XIV*, paraiffaient des moyens de faire fleurir dans l'Etat les arts de luxe, d'animer les manufactures, de rendre les étrangers tributaires de notre induftrie.

Ce n'était pas après les opérations de *Law*, et le hauffement exceffif des monnaies, qu'on pouvait reprocher à *Colbert* les retranchemens des rentes, et une faible augmentation dans la valeur du marc d'argent.

Digitized by Google

M. de *Voltaire* trouva donc la réputation de *Colbert* établie, et il suivit l'opinion de son siècle : on ne peut lui en faire un reproche. Ce qui dans un homme occupé d'études politiques serait une preuve d'ignorance, ou d'un penchant secret pour des principes oppresseurs, n'est qu'une erreur très-pardonnable dans un écrivain qui a cru pouvoir s'en rapporter à l'opinion des hommes les plus éclairés de l'époque où il écrivait; et lorsque c'est l'amour des arts, de la paix, et de la tolérance, qui a inspiré cette erreur, il y aurait de l'injustice à ne point la pardonner. Depuis ce temps, la science de l'administration a fait des progrès, ou plutôt elle a été créée du moins en France, et *Colbert* a été traité avec d'autant plus de sévérité que l'enthousiasme avait été plus vif.

On aurait tort sans doute de lui reprocher d'avoir ignoré ce que personne ne savait de son temps. On doit louer son application au travail, son exactitude; mais ni sa conduite envers *Fouquet*, ni les moyens ruineux qu'il employa pour soutenir aux dépens du peuple le faste de la cour, ni la dureté de ses réglemens pour les manufactures, ni la barbarie du code des aides et des gabelles, ni les opérations sur les monnaies, ni les retranchemens des rentes, ne peuvent être excusés.

On peut le regarder comme un homme habile, mais non comme une homme de génie; ce nom ne convient, en politique, qu'à ceux qui s'élèvent au-dessus des opinions et des idées même des hommes éclairés de leur siècle. On peut moins encore le regarder comme un homme vertueux; car ce nom n'est dû qu'au ministre qui n'a jamais sacrifié ni la nation à la cour, ni la justice à ses intérêts. (*Note des éditeurs.*)

(16) Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand *Colbert*, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

(17) *Louis XIV.*

(18) L'académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

On lisait dans l'édition de 1723 :

Ici de mille esprits les efforts curieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux.

Digitized by Google

Deſcartes, répandant ſa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

Ces vers ſe retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut ans ce voyage en Angleterre que M. de *Voltaire* connut et dopta le ſyſtême de *Newton*, dans un temps où très-peu de nathématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus luſtres du continent l'attaquaient encore, où le ſage *Fontenelle* eprochait à ce ſyſtême de ramener les qualités occultes *que Deſcartes avait bannies de la phyſique.*

(19) *Louis de Bourbon*, appelé communément *le grand Condé*, et *Henri* vicomte de Turenne, ont été regardés comme es plus grands capitaines de leur temps; tous deux ont emporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même lans leurs défaites. Le génie du prince de *Condé* ſemblait, ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de *Turenne* pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de *Turenne* remporta des avantages ſur e grand *Condé* à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à a bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand-homme.

(20) Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marſaille, et obéit enſuite ſans murmurer au maréchal de *Villeroi*, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au roi, mourut en philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué ſon bien, et n'ayant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

(21) Le maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois ſiéges, et s'eſt trouvé à cent quarante actions; il a laiſſé douze volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des ſciences, et ui a fait plus d'honneur que perſonne, en feſant ſervir les mathématiques à l'avantage de ſa patrie.

(22) *François-Henri de Montmorenci*, qui prit le nom de *Luxembourg*, maréchal de France, duc et pair, gagna la

Digitized by Google

bataille de Caſſel, ſous les ordres de *Monſieur*, frère de *Louis XIV*, et remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la baſtille, et reçût mille dégoûts des miniſtres.

Au lieu du ſecond vers, on liſait dans quelques éditions:

Luxembourg de ſon nom remplit toute la terre.

(23) On s'était propoſé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de *Villars*.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où ſe poſta depuis le duc de *Marlborough*, lorſqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le maréchal de *Villars*, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux *ennemis*, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712, lorſque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait ſi *Louis XIV* quitterait Verſailles, le maréchal de *Villars* battit le prince *Eugène* à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiènes, fit lever le ſiége de Landrecie, prit Douay, Queſnoy, Bouchain, &c. à diſcrétion, et fit enſuite la paix à Raſtat au nom du roi, avec le même prince *Eugène*, plénipotentiaire de l'empereur.

On prétend que ce beau vers

Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,

ſe trouve dans les œuvres de l'abbé *Cottin*.

(24) Feu M. le duc de *Bourgogne*.

(25) Ce poëme fut compoſé dans l'enfance de *Louis XV*.

(26) Vrai portrait de *Philippe* duc d'Orléans, régent du royaume.

(27) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

Fin des Notes du Chant ſeptième.

Digitized by Google

VARIANTES
DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) TOUT le commencement de ce chant eſt entièrement différent dans les premières éditions.

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un ſilence profond régnait dans l'univers.
Henri, près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans ſon camp repoſait ſur ſes armes.
Un héros, deſcendu de la voûte des cieux,
Miniſtre de DIEU même, apparut à ſes yeux :
C'était ce ſaint guerrier, qui, loin du bord celtique,
Alla vaincre et mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui DIEU prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadême ;
Au front du nouveau prince il le poſa lui-même :
„ Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, et devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du temps qui nous ſépare a rapproché l'eſpace ;
Je reconnais mon ſang que DIEU vous a tranſmis ;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire ;
Poſſédez ma ſageſſe ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne et que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux :
Si DIEU ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui, marcher à ſa lumière ?

Digitized by Google

Mais qu'ils font encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où DIEU doit vous compter au rang de fes enfans!
Que vous éprouverez de faibleffes honteufes!
Et que vous marcherez dans des routes trompeufes!
Ofez fuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deftins. „
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière;
Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et divifer les airs.
Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Difpofa l'Eternel au premier jour du monde,
Eft un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat fe dérobe à nos profanes yeux;
C'eft là que le Très-Haut forme à fa reffemblance
Ces efprits immortels, enfans de fon effence,
Qui, foudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, et peuplent l'univers.
Là font après la mort nos ames replongées,
De leur prifon groffière à jamais dégagées;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en fon fein,
D'une courfe rapide elles volent foudain:
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorfque les aquilons, meffagers des hivers,
Ramènent la froidure et fifflent dans les airs;
Ainfi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paffagers les troupes innombrables.

(*b*) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers:

Leurs tourmens et leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme fans châtiment reftent fans récompenfe;
DIEU ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça fi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injufte maître,
Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs faintes fureurs,
Mais fur la fimple loi qui parle à tous les cœurs.

La

Digitized by Google

La nature ici-bas, fa fille et notre mère,
Nous inftruit en fon nom, nous guide, nous éclaire;
De l'inftinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enfeigne à rougir;
Mais pure en notre enfance, et par l'âge altérée,
Elle pleure fes fils dont elle eft ignorée:
Elle pleure; et fes cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Et dans l'édition de 1723, après ce vers:

Des mortels paffagers les troupes innombrables,

on lifait:

Un juge incorruptible, avec d'égales lois,
Y ramaffe à fes pieds les peuples et les rois.
Tout frémit devant lui; les morts, dans le filence,
Attendent en tremblant l'éternelle fentence;
Lui qui dans un moment voit, entend, connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abfout:
De fes miniftres faints la troupe inexorable
Sépare inceffamment l'innocent du coupable;
Donne aux uns des plaifirs, aux autres des tourmens,
Des vertus et du crime éternels monumens.
Mais d'où partent, grand DIEU, ces cris épouvantables?

(c) Au lieu de ce vers et des onze fuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723:

D'abord de tous côtés s'offrent fur leur paffage
Le défefpoir, la mort, la fureur, le carnage;
Et ces vices affreux, fuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rampant fe cache et s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait fiffler fes ferpens, et porte le trépas;

Digitized by Google

L'Avarice au teint pâle, et la Haine et l'Envie;
Le Menſonge, et ſurtout ſa ſœur l'Hypocriſie,
Qui, les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage et ſon venin.
Le faux zèle éclatant, &c.

(*d*) Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs?

Au lieu de ce vers et des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres que l'on lit dans l'édition de 1723:

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infame délateur;
Ceux même qui, nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe;
Ceux qui, livrés ſans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers ſont tournés:

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention et avec quelle ſévérité l'auteur a revu ſon ouvrage; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on lit ces vers, que l'auteur a ſupprimés dans les autres éditions; les voici donc:

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance, et reconnaît ſon fils:
Le héros attendri tombe aux pieds de ſon père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chère,

Digitized by Google

Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à sa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier, poursuivant ses desseins,
„ Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins,
Avançons; il est temps de vous faire connaître
Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, &c.

(*f*) M. de *Voltaire* avait changé ainsi les deux vers sur M. de *Vauban :*

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.

Mais dans les dernières éditions, il les a rétablis tels qu'ils étaient dans la première; ils rappellent ces vers d'Athalie :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit du faible rempart de nos portes d'airain.

(*g*) Au lieu de ce vers, et des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

De l'empire français douce et frêle espérance :
„ O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleuri, conservez sous nos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux !
Conduisez par la main son enfance docile :
Le sentier des vertus à cet âge est facile;
Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression;

Digitized by Google

Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire!
Age heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
Vit tranquille et soumis aux règles du devoir!
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître;
Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense;
Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant:
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chérisse les lois,
Bien pur, présent du ciel, et peu connu des rois;
Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri quatre et moi-même!

(*h*) Il y a dans l'édition de 1727:

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers:

Près de ce jeune roi, regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux;
Il unit les talens d'un sujet et d'un maître;
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Fin des Variantes du Chant septième.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(1) IL se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'Etat et royaume de France.

(2) *Les Lorrains.* Le chevalier d'*Aumale*, dont il est si souvent parlé, et son frère le duc étaient de la maison de *Lorraine*.

Charles-Emmanuel duc de *Nemours*, frère utérin du duc de *Mayenne*.

La Châtre était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appelait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet *la Châtre* fit sa paix depuis, et *Henri* lui confirma la dignité de maréchal de France.

(3) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrième chant, note 1.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de *Mayenne*, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de *Guise*, fils du *balafré*.

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre *Henri III*, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec *Henri IV*, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(4) Le comte d'*Egmont*, fils de l'amiral d'*Egmont*, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de *Horn*.

Le fils étant resté dans le parti de *Philippe II*, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de *Mayenne*, à la tête de dix huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'*Egmont* son père : *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

(5) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton et l'Eure, que se donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

(6) *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de *Pierre d'Aumont*, gentilhomme de la chambre, et de *Françoise de Sulli*, héritière de l'ancienne maison de *Sulli*. Il servit sous les rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, et *Henri IV*.

(7) *Henri de Gontaud de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à *Henri le grand* après la victoire : *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi*. Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernai.

(8) *Charles Gontaud de Biron*, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre *Henri IV*, et fut décapité dans la cour de la bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(9) Dans Britannicus, *Agrippine*, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à *Néron* des instituteurs vertueux, dit :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

(10) *Rosni*, depuis duc de *Sulli*, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de *Henri IV*, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Rosni en 1559, et mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu *Henri II* et *Louis XIV*. Il fut grand-voyer et grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, surintendant des finances, duc et pair et maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, et encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers ; il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de *Henri IV*.

Digitized by Google

Ils l'appelaient le *Négatif*, et l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître, et le moment de la mort de *Henri IV* fut celui de sa disgrace. Le roi *Louis XIII* le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient *Louis XIII* voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode passés depuis long-temps. Le duc de *Sulli*, qui s'en aperçut, dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me fesait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaires qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour.*

Il composa dans la solitude de *Sulli* des mémoires, dans lesquels règne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de *Marie de Médicis*.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi ;
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages ;
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages ;
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court ;
Adieu les amitiés et les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à *Henri IV* d'aller à la messe. Le cardinal du *Perron* l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit : *Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'Eglise romaine que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.*

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère ; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier DIEU qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de *Sulli* de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton ; il l'assura qu'il priait DIEU tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires.

Digitized by Google

Ce ſont les écrivains qui ſont la réputation des miniſtres. Pour les bien juger, il faudrait non-ſeulement connaître les principes de l'adminiſtration, mais encore avoir lu les lois, les réglemens que ces miniſtres ont faits, et ſavoir qu'elle a été l'influence de ces lois, de ces réglemens, ſur la nation entière, ſur les différentes provinces. Preſque perſonne ne prend cette peine; et on juge les miniſtres ſur la parole des hiſtoriens ou des écrivains politiques.

Sulli et *Colbert* en ſont un exemple frappant. Sous le règne de *Louis XIV*, les gens de lettres français étaient en général plongés dans une ignorance profonde ſur tout ce qui regardait l'adminiſtration d'un Etat; et les hommes qui ſe mêlaient d'affaires étaient hors d'état d'écrire deux phraſes qu'on pût lire. Le ſyſtême tourna vers ces objets les eſprits des hommes de tous les ordres. On s'occupa beaucoup de commerce; et comme *Colbert* avait fait un grand nombre de réglemens ſur les manufactures; comme il avait encouragé le commerce maritime, formé des compagnies, il devint dans tous les écrits le modèle des grands miniſtres. Cependant les ſciences politiques firent par-tout des progrès; on cherchait à les appuyer ſur des principes généraux et fixes, on en trouva quelques-uns. On obſerva dans l'adminiſtration de *Colbert* un grand nombre de défauts; mais on avait beſoin d'offrir un autre objet à l'admiration publique, et on choiſit *Sulli* : le choix était heureux. Miniſtre, confident, ami, d'un roi dont la mémoire eſt chérie et reſpectée, il avait conſervé la réputation d'un homme d'une vertu forte, d'une franchiſe auſtère; il avait été un ſévère économe du tréſor public : on oppoſa donc *Sulli* à *Colbert*. On alla plus loin; on ſuppoſa que chacun de ces miniſtres avait un ſyſtême d'adminiſtration, que ces ſyſtêmes étaient oppoſés; que l'un voulait favoriſer l'agriculture, tandis que l'autre la ſacrifiait à l'encouragement des manufactures. Mais il eſt facile, en liſant les lois qu'ils ont faites, de voir que ni l'un ni l'autre n'eurent jamais un ſyſtême : de leur temps il était même impoſſible d'en avoir. *Sulli* fut ſupérieur à *Colbert*, parce qu'il s'oppoſait avec courage aux dépenſes que *Henri* voulait faire par généroſité ou par faibleſſe; au lieu que *Colbert* flatta le goût de *Louis XIV* pour les fêtes et la pompe de la cour; que *Sulli* mérita la confiance de *Henri IV* en ſacrifiant pour lui ſes biens et ſon ſang; et que *Colbert*, après avoir gagné la confiance de *Mazarin*, en l'aidant à augmenter ſes tréſors, obtint celle de *Louis XIV*, en ſe rendant le délateur de *Fouquet* et l'inſtrument de ſa perte; que *Sulli*, terrible aux

courtiſans,

Digitized by Google

courtisans, voulait ménager le peuple; et que *Colbert* sacrifia toujours le peuple à la cour.

Sulli n'encouragea le commerce des blés que par des permissions particulières d'exporter, plus fréquentes à la vérité que du temps de *Colbert;* mais qu'il fesait aussi quelquefois acheter; conduite qu'un ministre, même très-corrompu, n'oserait avouer de nos jours.

Tous deux n'encouragèrent de même les manufactures que par des dons et des priviléges. Ils ne songèrent ni l'un ni l'autre à rendre moins onéreuses les lois fiscales: si elles furent moins dures sous *Sulli*, il faut moins en faire honneur à son caractère qu'aux circonstances, qui n'auraient point permis cet abus de l'autorité royale.

En un mot *Sulli* fut un homme vertueux pour son siècle, parce qu'on n'eut à lui reprocher aucune action regardée dans son siècle comme vile ou criminelle; mais on ne peut dire qu'il fut un grand ministre, et encore moins le proposer pour modèle. Un général, qui de nos jours ferait la guerre comme du *Guesclin*, ferait vraisemblablement battu.

Sulli eut des défauts et des faiblesses. Ami de *Henri IV*, il était trop jaloux de sa faveur; fier avec les grands ses égaux, il eut avec ses inférieurs toutes les petitesses de la vanité; sa probité était incorruptible; mais il aimait à s'enrichir, et ne négligea aucun des moyens regardés alors comme permis. Obligé de se retirer après la mort de *Henri IV*, il eut la faiblesse de regretter sa place, et de se conduire en quelques occasions comme s'il eût désiré d'avoir part au gouvernement incertain et orageux de *Louis XIII*. Il est vrai que le mot célèbre, cité par M. de *Voltaire*, est une belle réparation de cette faiblesse, si pourtant elle est aussi réelle que l'ont prétendu ses ennemis.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu: il avait conseillé à *Henri III* de ne point faire assassiner le duc de *Guise*, mais d'avoir le courage de le juger selon les lois.

Crillon était surnommé *le brave*. Il offrit à *Henri IV* de se battre contre ce même duc de *Guise*. C'est à ce *Crillon* que *Henri le grand* écrivit: *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas..... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

(11) *Henri de la Tour d'Orliegues*, vicomte de *Turenne*, maréchal de France. *Henri le grand* le maria à *Charlotte de la Mark*, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

(12) La souveraineté de Sedan, acquise par *Henri de Turenne*, fut perdue par *Fréderic Maurice*, duc de Bouillon, son fils; qui, ayant trempé dans la conspiration de *Cinq-Mars* contre *Louis XIII*, ou plutôt contre le cardinal de *Richelieu*, donna Sedan pour conserver sa vie: il eut, en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

(13) *Claude*, duc de *la Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(14) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple soldat, et finit par être connétable sous *Louis XIII*.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de *Verneuil*, fut tué à la bataille d'Ivry; *Feuquières* et *de Nesle*, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(15) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit *Henri IV* à la journée d'Ivry: *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

(16) La baïonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(17) *Duplessis-Mornai* eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(18) Le duc de *Biron* fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française que *Henri le grand* lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

(19) Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que *Henri IV* fut blessé: il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de *Henri le grand*, dans un poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale:

Digitized by Google

il sauva la vie au maréchal de *Biron* à Fontaine-Françaife. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties ; sans cela, il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry, mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cornettes Valonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'*Aumont* et par le duc de *la Trimouille*. Les siens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, *Duplessis-Mornai* lui écrivit : SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César ; c'est à nous à mourir pour votre majesté, et ce vous est gloire, à vous,* SIRE, *de vivre pour nous, et j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Fin des Notes du Chant huitième.

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris toujours injuste et toujours furieux,
De la mort de son roi rendait graces aux cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ses Etats pour la première fois.
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône sous leurs pas les routes applanies;
Un chef infatigable et plein de fermeté,
Instruit par le travail et par l'adversité;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France:
Il crut qu'il était temps d'envoyer un secours
Demandé si long-temps, et différé toujours.
Des rives de l'Escaut, sur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

(*b*) Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723 :

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée;
Attirant sur ses pas Mayenne et ses Ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

L'auteur les a retranchés, afin que ces mots *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

Digitized by Google

(*c*) Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723 :

Là, ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos;
Là, les nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger et le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphyrs habitaient ſur ces bords;
Cérès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Dans le fond des forêts les nymphes ſe cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.

(*d*) Voyez la variante (*g*).

(*e*) On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit:

Sanci, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la cour, au ſénat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine et d'Angenne;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornai, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles, et Feuquières,
Le malheureux de Neſle, et l'heureux Leſdiguières.

Nicolas de Harlai de Sanci fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hôtel du roi, ſurintendant des finances, et réunit ainſi en ſa perſonne, le miniſtère, la magiſtrature, et le commandement des armées. Il était fils de *Robert de Harlai*, conſeiller au parlement, et de *Jacqueline Morvilliers;* il naquit en 1546, et mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il ſe trouva dans le conſeil de *Henri III*, lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la Ligue; il propoſa de lever une armée

Digitized by Google

de Suiffes. Le confeil, qui favait que le roi n'avait pas un fou, fe moqua de lui : *Meffieurs*, dit Sanci, *puifque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits il ne s'en trouve pas un qui veuille le fecourir, je vous déclare que ce fera moi qui leverai cette armée.* On lui donna fur le champ la commiffion et point d'argent, et il partit pour la Suiffe. Jamais négociation ne fut fi fingulière: d'abord il perfuada aux Génevois et aux Suiffes de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il fe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie; enfuite il fut tellement gagner les Suiffes, qu'il engagea l'armée à marcher au fecours du roi. Ainfi on vit pour la première fois les Suiffes donner des hommes et de l'argent.

Sanci, dans cette négociation, dépenfa une partie de fes biens; il mit en gage fes pierreries; et entre autres ce fameux diamant, nommé *le Sanci*, qui eft à préfent à la couronne.

Ce diamant, qui paffait pour le plus beau de l'*Europe*, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, dom *Antoine*, chaffé de fon pays par *Philippe II*: dom *Antoine* s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une felle garnie de pierreries, et un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il eft queftion, eft un diamant affez large, qu'il mettait à fon chapeau et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il fe défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de *Sanci*, qui lui prêta quarante mille francs fur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette fomme, le diamant demeura à *Sanci*, qui fut honteux d'avoir, pour une fomme fi modique, une pièce d'un fi grand prix. Il envoya dix mille écus au roi dom *Antoine*, et eût pu même en donner davantage.

Sanci, étant furintendant des finances fous *Henri IV*, fut difgracié, au rapport de M. de *Thou*, parce qu'il avait dit à la ducheffe de *Beaufort* que fes enfans ne feraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de *Rofni*. *Sanci* même ne fut point difgracié, puifque le roi, en 1604, le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque temps après *Henri IV*, difant qu'il fallait être de la religion de fon prince. C'eft fur cela que d'*Aubigné*, qui ne l'aimait pas, compofa l'ingénieufe et mordante fatire intitulée: *La confeffion catholique de Sanci*, imprimée avec le journal de *Henri III*.

Digitized by Google

(*f*) Il y a dans l'édition de 1727 et les ſuivantes:

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie:
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie?
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté:
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Mornai revole au prince, il le ſuit, il l'eſcorte, &c.

(*g*) Cet épiſode eſt bien moins orné et moins touchant dans les premières éditions. Le voici tel qu'il ſe trouvait dans le poëme de la Ligue:

Du ſuperbe d'Aumont la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée;
D'Ailli portait par-tout l'horreur et le trépas,
Les Ligueurs ébranlés fuyaient devant ſes pas;
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans ſa courſe l'arrête.
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités;
La victoire et la mort volent à leurs côtés;
Ils s'attaquent cent fois et cent fois ſe repouſſent;
Leur courage s'augmente et leurs glaives s'émouſſent:
Défendus par leur caſque et par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier;
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux;
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière:
D'Ailli voit ſon viſage; ô déſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe; hélas! c'était ſon fils:
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes:
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à ſa gloire;

Digitized by Google

Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers :
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix fesait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Ciel, quels cris effrayans se font par-tout entendre!

(*h*) Dans l'édition de 1727 on lit :

Que vois-je? c'est ton roi qui vole à ton secours;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant;
D'Aumale à son aspect recule en frémissant :
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(*i*) Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
Esclave du tyran qui fit périr son père;
Malheureux, il n'osait sur un bord étranger
Chercher dans les combats la gloire et le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père et sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain;
Le fer étincelant, &c.

(*k*) Il y avait dans la première édition :

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie;
La Ligue en pâlissait, la guerre était finie;
Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Digitized by Google

Que vois-je ? au moment même, une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les dieux.

Mais ce que l'auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

(*l*) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre et non pas vous détruire ;
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer :
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, et dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lien, &c.

(*m*) Au lieu de ces quatre vers, on lit dans l'édition de 1740 :

C'eſt un Dieu bienfeſant, qui, laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſuccéder le calme aux horreurs de la guerre,
Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompenſe, et gagne tous les cœurs.

Fin des Variantes du Chant huitième.

Digitized by Google

NOTES
DU CHANT NEUVIEME.

(1) Cette defcription du temple de l'Amour, et la peinture de cette paffion perfonnifiée, font entierement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la fcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps paffé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Vénus* et comme un dieu de la fable, mais comme une paffion repréfentée avec tous les plaifirs et tous les défordres qui l'accompagnent.

(2) *Vauclufe*, *Valifclaufa*, près de Gordes en *Provence*, célèbre par le féjour que fit *Pétrarque* dans les *environs*. L'on voit même encore près de fa fource une maifon, qu'on appelle la maifon de *Pétrarque*.

(3) *Anet* fut bâti par *Henri II*, pour *Diane de Poitiers*, dont les chiffres font mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eft pas loin de la plaine d'Ivry.

(4) *Gabrielle d'Eftrées*, d'une ancienne maifon de Picardie, fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au feigneur de *Liancourt*, et depuis ducheffe de *Beaufort*, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles, il fe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il fe déguifa en payfan, paffa au travers des gardes ennemies et arriva chez elle, non fans courir rifque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiftoire des amours du grand *Alcandre*, écrite par une princeffe de *Conti*.

(5) *Cléopâtre* allant à Tarfe, où *Antoine* l'avait mandée, fit ce voyage fur un vaiffeau brillant d'or et orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de foie. *Cléopâtre* était habillée comme on repréfentait alors la déeffe *Vénus* ; fes femmes repréfentaient les Nymphes et les Graces ; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguifés en Amours. Elle avançait dans cet équipage fur le fleuve Cydnus, au fon de mille inftrumens de mufique. Tout le peuple de Tarfe la prit pour la déeffe. On quitta le tribunal d'*Antoine* pour courir au devant d'elle. Ce romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (*Plutarque.*)

Digitized by Google

VARIANTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) AU lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos ;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La Molleſſe entretient un ſilence paiſible :
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

(*b*) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

(*c*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont ſon pouvoir aimable éterniſa la veine ;
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ſes jours,
Sur ces bords enchantés ſoupirait ſes amours.

(*e*) Au lieu de ces vers, on liſait dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.
Elle entrait dans cet âge, &c.

Digitized by Google

(*f*) Dans l'édition de 1723 on lisait :

Au devant du monarque il conduisit ses pas.
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble et ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle.

(*g*) N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrées.

Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723 :

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs désarmer ce héros ;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes ;
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence ;
Il va trouver Sulli d'un vol léger et prompt,
Et lui dit de son roi la faiblesse et l'affront.
Non moins prudent ami, &c.

(*h*) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723:

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère :
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince, &c.

Fin des Variantes du Chant neuvième.

Digitized by Google

NOTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) LE chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de *Turenne* n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le ſieur de *Marivaux*, qui tenait pour les royaliſtes, et le ſieur *Claude de Marolles*, qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple et de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de *Henri III;* mais ce fut *Marolles* qui fut vainqueur.

(2) *Henri IV* bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(3) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts, conſeil qui fut exécuté, et qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(4) On fit la viſite, dit *Mézerai*, dans les logis des eccléſiaſtiques et dans les couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(5) Les Suiſſes qui étaient dans Paris à la ſolde du duc de *Mayenne*., y commirent des excès affreux, au rapport de tous les hiſtoriens du temps; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *barbares*, et non ſur leur nation, pleine de bon ſens et de droiture, et l'une des plus reſpectable nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

(6) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Digitized by Google

(7) *Henri IV* fut si bon qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit *Mézerai*) des rafraîchissemens à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en fesaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(8) Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et *Henri IV* n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme et non une histoire.

VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) Ces momens dangereux, perdus dans la mollesse.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723:

Le temps vole, et sa perte est toujours dangereuse;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégresse.
Déjà dans leur asile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

C'était après ces vers que M. de *Voltaire* plaçait les états de Paris et le discours de d'*Aubrai*. Voyez les notes du sixième chant dans l'édition de 1727; la marche du poëme est la même que dans les dernières éditions, mais les détails du combat de *Turenne* ont été très-embellis depuis l'édition de 1727.

Digitized by Google

b) Ils demandent l'affaut; mais l'augufte Louis.

Au lieu de ce vers et des treize qui le fuivent, oici ce que met l'édition de 1723 :

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint fes traits déjà tournés fur eux;
Il voulait les fauver de leur propre furie:
Haï de fes fujets, il aimait fa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux feuls voulaient fe perdre, &c.

Et depuis, jufque dans l'édition de 1740 :

Ils demandent l'affaut: le roi dans ce moment
Modéra leur courage et leur emportement;
Il fentit qu'il aimait, &c.

(*c*) Mais le faux zèle, hélas! qui ne faurait céder, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux de l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas en cette occafion
Ce que pouvaient les Seize et la religion.

(*d*) Après ce vers et les treize qui fuivent, il y avait dans l'edition de 1723 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le faint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait fur le héros dont il eft l'origine;
Touché de fa vertu, faifi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte fes douleurs.

(*e*) Au lieu de ces vers, on lifait dans l'édition de 1723 :

Par des coups effrayans fouvent ce Dieu jaloux
A fur les nations étendu fon courroux;

Digitized by Google

Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices.
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, et marche à ses côtés.
Le père des Bourbons, &c.

(*f*) Il y avait dans l'édition de 1727 :

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Eglise, &c.

Et dans celle de 1723 le poëme se terminait par ces vers :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle;
Ces rayons désirés enflamment ses esprits :
Il avance avec elle aux remparts de Paris :
Il parle, et les remparts tombent en sa présence;
Les Ligueurs éperdus implorent sa clémence;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.

Fin des Variantes du dixième et dernier Chant.

ESSAI

Digitized by Google

ESSAI
SUR LES GUERRES CIVILES
DE FRANCE. (a)

Henri le grand naquit en 1553 à Pau, petite ville, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, ſon père, était du ſang royal de France, et chef de la branche de *Bourbon*, (ce qui autrefois ſignifiait *bourbeux*) ainſi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*.

La maiſon de *Bourbon*, depuis *Louis IX* juſqu'à *Henri IV*, avait preſque toujours été négligée et réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de *Condé*, frère d'*Antoine de Navarre*, et oncle de *Henri le grand*, n'avait que ſix cents livres de rente de ſon patrimoine.

La mère de *Henri* était *Jeanne d'Albret*, fille de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, prince ſans mérite, mais bon homme, plutôt indolent

(a) L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorſqu'on imprima la Henriade à Londres.

Digitized by Google

que paiſible, qui ſoutint avec trop de réſignation la perte de ſon royaume, enlevé à ſon père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Eſpagne. *Jeanne*, fille d'un prince ſi faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn, et le vain titre de roi de Navarre.

Ce prince, qui vivait dans un temps de factions et de guerres civiles, où la fermeté d'eſprit eſt ſi néceſſaire, ne fit voir qu'incertitude et irréſolution dans ſa conduite. Il ne fut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, et ſans capacité pour l'emploi de général d'armée, il paſſa toute ſa vie à favoriſer ſes ennemis et à ruiner ſes ſerviteurs ; joué par *Catherine de Médicis*, amuſé et accablé par les *Guiſes*, et toujours dupe de lui-même. Il reçut une bleſſure mortelle au ſiége de Rouen, où il combattit pour la cauſe de ſes ennemis contre l'intérêt de ſa propre maiſon. Il fit voir en mourant le même eſprit inquiet et flottant qui l'avait agité pendant ſa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout oppoſé : pleine de courage et de réſolution, redoutée de la cour de France, chérie des proteſtans, eſtimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices

Digitized by Google

de l'intrigue et de la cabale. Une chofe remarquable eft qu'elle fe fit proteftante dans le même temps que fon époux redevint catholique, et fut auffi conftamment attachée à la nouvelle religion qu'*Antoine* était chancelant dans la fienne. Ce fut par-là qu'elle fe vit à la tête d'un parti, tandis que fon époux était le jouet de l'autre.

Jaloufe de l'éducation de fon fils, elle voulut feule en prendre le foin. *Henri* apporta en naiffant toutes les excellentes qualités de fa mère, et il les porta dans la fuite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de fon père qu'une certaine facilité d'humeur, qui, dans *Antoine*, dégénéra en incertitude et en faibleffe, mais qui dans *Henri* fut bienveillance et bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche et efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'efprit, et endurcit le cœur. Sa nourriture était groffière, et fes habits fimples et unis. Il alla toujours nu-tête. On l'envoyait à l'école avec de jeunes gens de même âge; il grimpait avec eux fur les rochers et fur le fommet des montagnes voifines, fuivant la coutume du pays et des temps.

Pendant qu'il était ainfi élevé au milieu de fes fujets, dans une forte d'égalité, fans laquelle il eft facile à un prince d'oublier qu'il

Digitized by Google

est né homme; la fortune ouvrit en France une scène sanglante, et au travers des débris d'un royaume presque détruit, et sur les cendres de plusieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans son ancienne splendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II roi de France, chef de la branche des *Valois*, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romanesques et périlleux divertissemens.

Il laissa quatre fils : *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, et le duc d'*Alençon*. Tous ces indignes descendans de *François I* montèrent successivement sur le trône, excepté le duc d'*Alençon*, et moururent heureusement à la fleur de leur âge, et sans postérité.

Le règne de *François II* fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions, et que commencèrent ces calamités, qui, pendant trente ans successivement, ravagèrent le royaume de France.

Il épousa la célèbre et malheureuse *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, que sa beauté et sa faiblesse conduisirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, et enfin à une mort déplorable. Elle était maîtresse absolue de son jeune époux, prince de dix-huit ans, sans

Digitized by Google

vices et ſans vertus, né avec un corps délicat et un eſprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle ſe livra ſans réſerve au duc de *Guiſe*, frère de ſa mère. Il influait ſur l'eſprit du roi par ſon moyen, et jetait par-là les fondemens de la grandeur de ſa propre maiſon. Ce fut dans ce temps que *Catherine de Médicis*, veuve du feu roi, et mère du roi régnant, laiſſa échapper les premières étincelles de ſon ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de *Henri II.* Mais ſe voyant incapable de l'emporter ſur l'eſprit de ſon fils, et ſur une jeune princeſſe qu'il aimait paſſionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur inſtrument, et de ſe ſervir de leur pouvoir pour établir ſon autorité, que de s'y oppoſer inutilement. Ainſi les *Guiſes* gouvernaient le roi et les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume: l'un en France eſt tou-toujours une ſuite néceſſaire de l'autre.

La maiſon de *Bourbon* gémiſſait ſous l'oppreſſion de la maiſon de *Lorraine*; et *Antoine*, roi de Navarre, ſouffrit tranquillement pluſieurs affronts d'une dangereuſe conſéquence. Le prince de *Condé* ſon frère, encore plus indignement traité, tâcha de ſecouer le joug, et s'aſſocia, pour ce grand deſſein, à l'amiral

Digitized by Google

de *Coligni*, chef de la maison de *Châtillon*. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. *Condé* était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; *Coligni* était d'une humeur plus posée, plus mesurée dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux et l'esprit de factions pouvaient le permettre.

Les protestans commençaient alors à devenir nombreux : ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de *Luther* et de *Calvin*, la politique de plusieurs princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les protestans avaient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier le prosélytes. Leur secte croissait au milieu des échafauds et des

Digitized by Google

tortures. *Condé*, *Coligni*, les deux frères de *Coligni*, leurs partisans, et tous ceux qui étaient tyrannisés par les *Guises*, embrassèrent en même temps la religion protestante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, et leurs intérêts, qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion et dans l'Etat.

La première entreprise fut un complot pour arrêter les *Guises* à Amboise, et pour s'assurer de la personne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardiesse, et conduit avec secret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les *Guises* punirent les conspirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, et les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de sept cents protestans furent exécutés; *Condé* fut fait prisonnier, et accusé de lèse-majesté. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Pendant le cours de son procès, *Antoine*, roi de Navarre, son frère, leva en Guienne, à la sollicitation de sa femme et de *Coligni*, un grand nombre de gentilshommes, tant protestans que catholiques, attachés à sa maison, Il traversa la Gascogne avec son armée; mais sur un simple message qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il*

Digitized by Google

faut que j'obéisse, dit-il ; *mais j'obtiendrai votre pardon du roi. Allez, et demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux capitaine : *notre sureté est au bout de nos épées.* Là-dessus la noblesse qui le suivait s'en retourna avec mépris et indignation.

Antoine continua sa route et arriva à la cour. Il y sollicita pour la vie de son frère, n'étant pas sûr de la sienne. Il allait tous les jours chez le duc et chez le cardinal de *Guise*, qui le recevaient assis et couverts pendant qu'il était debout et nu-tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de *Condé*, lorsque le roi tomba tout d'un coup malade, et mourut. Les circonstances et la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'est point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que *François II* avait été empoisonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de *Condé* fut mis en liberté : son parti commença à respirer ; la religion protestante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des *Guises* baissa, sans cependant être abattue ; *Antoine de Navarre* recouvra une ombre d'autorité dont il se contenta ; *Marie Stuart* fut renvoyée en Ecosse ; et *Catherine de Médicis*, qui commença alors à jouer le premier rôle

sur

Digitized by Google

ur le théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de *Charles IX*, son second ils.

Elle se trouva elle-même embarrassée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, et partagée entre deux religions et différentes factions, qui étaient aux prises l'une avec l'autre, et se disputaient le pouvoir souverain.

Cette princesse résolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était possible. Elle nourrit la haine des *Condés* contre les *Guises*; elle jeta la semence des guerres civiles; indifférente et impartiale entre Rome et Genève, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les *Guises*, qui étaient zélés catholiques, parce que *Condé* et *Coligni* étaient protestans, furent long-temps à la tête des troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées; le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable *Anne de Montmorenci* fut tué à la journée de Saint-Denis, dans la soixante et quatorzième année de son âge. *François* duc de *Guise* fut assassiné par *Poltrot* au siége d'Orléans. *Henri III*, alors duc d'Anjou, grand prince dans sa jeunesse, quoique roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre *Condé*, et celle de Moncontour contre *Coligni*.

Digitized by Google

La conduite de *Condé*, et sa mort funeste à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à son ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, sur lequel était monté un de ses officiers. Le prince, sans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui : *Messieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux est plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, poursuivit-il, *le prince de Condé, avec une jambe cassée et le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puisque vous le suivez*. Le succès ne répondit point à son courage : il perdit la bataille ; toute son armée fut mise en déroute. Son cheval ayant été tué sous lui, il se tint tout seul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cause de la douleur que lui causait son mal, mais toujours intrépide, et le visage tourné du côté de l'ennemi. *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, passa par là quand ce prince infortuné était en cet état, et demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de *Condé*, il le tua de sang froid.

Après la mort de *Condé*, *Coligni* eut sur les bras tout le fardeau du parti. *Jeanne d'Albret*, alors veuve, confia son fils à ses soins. Le jeune

Digitized by Google

Henri, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, et partagea les fatigues de la guerre. Le travail et les adversités furent ses guides et ses maîtres.

Sa mère et l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Eglise de Rome, et d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de *Catherine de Médicis*.

Catherine était déjà débarrassée de plusieurs de ses rivaux. *François* duc de *Guise*, qui était le plus dangereux et le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût de même parti, avait été assassiné devant Orléans. *Henri de Guise* son fils, qui joua depuis un si grand rôle dans le monde, était alors fort jeune. Le prince de *Condé* était mort. *Charles IX*, fils de *Catherine*, avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le duc d'*Anjou*, qui fut depuis *Henri III*, était absolument dans ses intérêts ; elle ne craignait d'autres ennemis que *Jeanne d'Albret*, *Coligni*, et les protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous, et rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le roi, et même le duc d'*Anjou*, sur son dessein. Tout fut concerté ; et les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée aux protestans. *Coligni*, fatigué de la

Digitized by Google

guerre civile, l'accepta avec chaleur. *Charles*, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune *Henri de Navarre*. *Jeanne d'Albret*, trompée par des apparences si séduisantes, vint à la cour avec son fils, *Coligni* et tous les chefs des protestans. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manières obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les sermens si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par *Catherine* et par le roi. Le reste de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux et de mascarades. Enfin, une nuit, qui fut la veille de la Saint-Barthelemi, au mois d'août 1572, le signal fut donné à minuit. Toutes les maisons des protestans furent forcées et ouvertes en même temps. L'amiral de *Coligni*, alarmé du tumulte, sauta de son lit. Une troupe d'assassins entra dans sa chambre ; un certain *Besme*, lorrain, qui avait été élevé domestique dans la maison de *Guise*, était à leur tête ; il plongea son épée dans le sein de l'amiral, et lui donna un coup de revers sur le visage.

Le jeune *Henri* duc de *Guise*, qui forma ensuite la ligue catholique, et qui fut depuis assassiné à Blois, était à la porte de la maison de *Coligni*, attendant la fin de l'assassinat, et cria tout haut : *Besme*, *cela est-il fait ?* Immédiatement après, les assassins jetèrent le corps

Digitized by Google

par la fenêtre. *Coligni* tomba et expira aux pieds de *Guiſe*, qui lui marcha ſur le corps ; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la perſécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France ; mais il y fut pouſſé par l'eſprit de vengeance, qui, bien qu'il ne ſoit pas en général ſi cruel que le faux zèle pour la religion, mène ſouvent à de plus grandes baſſeſſes.

Cependant tous les amis de *Coligni* étaient attaqués dans Paris ; hommes, enfans, tout était maſſacré ſans diſtinction : toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main, et une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, et les encourageaient au nom de DIEU à n'épargner ni parens ni amis.

Le maréchal de *Tavanes*, ſoldat ignorant et ſuperſtitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux ſoldats : *Du ſang, du ſang ; la ſaignée eſt auſſi ſalutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai.*

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage : car le prince de Navarre logeait au louvre, et tous ſes domeſtiques étaient proteſtans. Quelques-uns d'entre eux furent tués dans leurs lits avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyaient tout nus, et étaient pourſuivis

Digitized by Google

par les ſoldats ſur les eſcaliers de tous les appartemens du palais, et même juſqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de *Henri de Navarre*, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour ſon époux et pour elle-même, ſaiſie d'horreur et à demi-morte, ſauta bruſquement de ſon lit pour aller ſe jeter aux pieds du roi ſon frère. A peine eut-elle ouvert la porte de ſa chambre, que quelques-uns de ſes domeſtiques proteſtans coururent s'y réfugier. Les ſoldats entrèrent après eux, et les pourſuivirent en préſence de la princeſſe. *Un d'eux*, qui s'était caché ſous ſon lit, y fut tué; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ſes pieds; elle fut elle-même couverte de ſang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à cauſe de ſon air noble, de ſa politeſſe, et d'un certain tour heureux qui régnait dans ſa converſation. C'était le comte de *la Rochefoucauld*, biſaïeul du marquis de *Montendre*, qui eſt venu en Angleterre pendant une perſécution moins cruelle, mais auſſi injuſte. *La Rochefoucauld* avait paſſé la ſoirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'eſſor à ſon imagination. Le roi ſentit quelques remords, et fut touché d'une ſorte de compaſſion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, et de coucher dans ſa

chambre; mais *la Rochefoucauld* répondit qu'il voulait aller trouver ſa femme. Le roi ne l'en preſſa pas davantage, et dit: *Qu'on le laiſſe aller; je vois bien que* DIEU *a réſolu ſa mort.* Ce jeune homme fut maſſacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce maſſacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune *la Force* eſt un exemple illuſtre de ce que les hommes appellent *deſtinée.* C'était un enfant de dix ans. Son père, ſon frère aîné, et lui, furent arrêtés en même temps par les ſoldats du duc d'*Anjou.* Ces meurtriers tombèrent ſur tous les trois tumultuairement, et les frappèrent au haſard. Le père et les enfans, couverts de ſang, tombèrent à la renverſe les uns ſur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, et le jour ſuivant il fut délivré de tout danger. Une vie, ſi miraculeuſement conſervée, dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de *la Force*, oncle de la ducheſſe de *la Force* qui eſt préſentement en Angleterre.

Cependant pluſieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traverſaient à la nage, pour gagner le faubourg Saint-Germain. Le roi les aperçut de ſa fenêtre, qui avait vue ſur la rivière: ce qui eſt preſque incroyable, quoique cela ne ſoit que trop vrai, il tira ſur eux avec une

Digitized by Google

carabine. *Catherine de Médicis*, ſans trouble, et avec un air ſerein et tranquille, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue ſur la ville, enhardiſſait les aſſaſſins, et riait d'entendre les ſoupirs des mourans et les cris de ceux qui étaient maſſacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curioſité effrontée, digne des abominations de ce ſiècle; elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé *Soubiſe*, qui avait été ſoupçonné d'impuiſſance, et qui venait d'être aſſaſſiné ſous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du ſang de la nation, eſſaya quelques jours après de couvrir un forfait ſi énorme par les formalités des lois. Pour juſtifier ce maſſacre, ils imputèrent calomnieuſement à l'amiral une conſpiration qui ne fut crue de perſonne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de *Coligni*. Son corps fut pendu par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce ſpectacle horrible. Un de ſes courtiſans l'avertiſſant de ſe retirer, parce que le corps ſentait mauvais; le roi répondit: *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce

Digitized by Google

qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'il y a à Rome dans le vatican un tableau où eſt repréſenté le maſſacre de la Saint-Barthelemi, avec ces paroles : *Le pape approuve la mort de Coligni.*

Le jeune *Henri de Navarre* fut épargné plutôt par politique que par compaſſion, de la part de *Catherine*, qui le retint priſonnier juſqu'à la mort du roi, pour être caution de la ſoumiſſion des proteſtans qui voudraient ſe révolter.

Jeanne d'Albret était morte ſubitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être ſa mort eût été naturelle, ce n'eſt pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoiſonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un, entre autres, appelé *Montmorin*, gouverneur d'Auvergne, écrivit à ſa majeſté la lettre ſuivante, qui mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

SIRE,

» J'ai reçu un ordre, ſous le ſceau de
» votre majeſté, de faire mourir tous les pro-
» teſtans qui ſont dans ma province. Je

Digitized by Google

» respecte trop votre majesté pour ne pas
» croire que ces lettres sont supposées ; et si,
» ce qu'à DIEU ne plaise, l'ordre est vérita-
» blement émané d'elle, je la respecte aussi
» trop pour lui obéir. »

Ces massacres portèrent au cœur des protestans la rage et l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts et plus redoutables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang coulait toujours, et perçait au travers les pores de sa peau ; maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art et l'habileté des médecins, et qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de *Charles*, son frère le duc d'*Anjou* avait été élu roi de Pologne. Il devait son élévation à la réputation qu'il avait acquise étant général, et qu'il perdit en montant sur le trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frère, il s'enfuit de Pologne, et se hâta de venir en France, se mettre en possession du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ses souverains, et inondé du sang de

Digitized by Google

ſes habitans. Il ne trouva, en arrivant, que partis et troubles qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors roi de Navarre, ſe mit à la tête des proteſtans, et donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de *Guiſe* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ſes grandes et dangereuſes qualités. Il avait un génie encore plus entreprénant que ſon père; il ſemblait d'ailleurs avoir une heureuſe occaſion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont ſon père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'*Anjou*, alors *Henri III*, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cauſe de ſes infirmités qui étaient les ſuites des débauches de ſa jeuneſſe. Le duc d'*Alençon*, qui avait pris le nom de duc d'*Anjou*, était mort en 1584, et *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne. *Guiſe* eſſaya de ſe l'aſſurer à lui-même, du moins après la mort de *Henri III*, et de l'enlever à la maiſon des *Capets*, comme les *Capets* l'avaient uſurpée ſur la maiſon de *Charlemagne*, et comme le père de *Charlemagne* l'avait ravie à ſon légitime ſouverain.

Jamais ſi hardi projet ne parut ſi bien et ſi heureuſement concerté. *Henri de Navarre*, et toute la maiſon de *Bourbon* était proteſtante. *Guiſe* commença à ſe concilier la bienveillance

Digitized by Google

de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *sainte Ligue*, contre les protestans, pour la sureté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le pape *Sixte V* donna sa bénédiction à la *Ligue*, et la protégea comme une nouvelle milice romaine. *Philippe II*, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces, et de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi *Henri III*, toujours ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques; assiégé d'ennemis secrets et déclarés; et inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource, pour se tirer de cet embarras, était peut-être de se joindre avec *Henri de Navarre*, dont la fidélité, le courage et l'esprit infatigable, étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de *Guise*,

Digitized by Google

et qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les proteſtans : ce qui eût mis un grand poids de plus dans ſa balance.

Le roi, dominé par *Guiſe* dont il ſe déſiait, mais qu'il n'oſait offenſer, intimidé par le pape, trahi par ſon conſeil et par ſa mauvaiſe politique, prit un parti tout oppoſé. Il ſe mit lui-même à la tête de la ſainte Ligue. Dans l'eſpérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec *Guiſe* ſon ſujet rebelle, contre ſon ſucceſſeur et ſon beau-frère, que la nature et la bonne politique lui déſignaient pour ſon allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gaſcogne une petite armée, tandis qu'un grand corps de troupes accourait à ſon ſecours de la part des princes proteſtans d'Allemagne ; il était déjà ſur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois, et ſe débaraſſer de *Guiſe*. Dans ce deſſein, il envoya le Lorrain avec une très-petite et très-faible armée contre les Allemands, par leſquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps *Joyeuſe*, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la nobleſſe française, et avec la plus puiſſante armée qu'on eût vue depuis *François I.* Il échoua dans tous ces deſſeins. *Henri de Navarre* défit entièrement à Coutras cette armée ſi

Digitized by Google

redoutable, et *Guise* remporta la victoire sur les Allemands.

Le Navarrois ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume, et son secours au roi. Mais quoique vainqueur, il se vit refusé, le roi craignant plus ses propres sujets que ce prince.

Guise retourna victorieux à Paris, et y fut reçu comme le sauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, et le roi plus méprisé; en sorte que *Guise* semblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands.

Le roi, sollicité de toutes parts, sortit, mais trop tard, de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la Ligue; il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus séditieux; il osa défendre à *Guise* l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. *Guise*, au mépris de ses ordres, vint à Paris; les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent arrêtés, et lui-même fut emprisonné dans son palais.

Rarement les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si *Guise* avait entrepris dans ce jour sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laissa échapper après l'avoir assiégé, et en fit ainsi trop ou trop peu.

Digitized by Google

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume. Ces états ressemblaient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation ; mais leurs opérations etaient différentes. Comme ils étaient rarement assemblés, ils n'avaient point de règles pour se conduire. C'était en général une assemblée de gens incapables, faute d'expérience, de savoir prendre de justes mesures : ce qui formait une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son souverain de sa capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un corps qui représentait la nation. *Henri* et lui se réconcilièrent solemnellement ; ils allèrent ensemble au même autel ; ils y communièrent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir ; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir *Guise*, et *Guise* de faire détrôner le roi.

Guise avait été suffisamment averti de se défier de *Henri* ; mais il le méprisait trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité : le roi avait résolu de se venger de lui et de son frère le cardinal de *Guise*, le compagnon de ses ambitieux desseins, et le plus hardi promoteur de la Ligue. Le roi fit lui-même provision de

Digitized by Google

poignards, qu'il diſtribua à quelques gaſcons qui s'étaient offerts d'être les miniſtres de ſa vengeance. Ils tuèrent *Guiſe* dans le cabinet du roi; mais ces mêmes hommes, qui avaient tué le duc, ne voulurent point tremper leurs mains dans le ſang de ſon frère, parce qu'il était prêtre et cardinal; comme ſi la vie d'un homme qui porte une robe longue et un rabat était plus ſacrée que celle d'un homme qui porte un habit court et une épée.

Le roi trouva quatre ſoldats qui, au rapport du jéſuite *Maimbourg*, n'étant pas ſi ſcrupuleux que les gaſcons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut ſous l'appartement de *Catherine de Médicis* que les deux frères furent tués; mais elle ignorait parfaitement le deſſein de ſon fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, et étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la juſtice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée : mais manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un affreux aſſaſſinat, et ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des *Guiſes* fortifia la Ligue, comme la mort de *Coligni* avait fortifié les proteſtans.

Pluſieurs

Digitized by Google

usieurs villes de France se révoltèrent ouver-ment contre le roi.

Il vint d'abord à Paris; mais il en trouva s portes fermées, et tous les habitans sous les mes.

Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du feu uc de *Guise*, était alors dans Paris. Il avait :é éclipsé par la gloire de *Guise* pendant sa ie; mais après sa mort, le roi le trouva aussi angereux ennemi que son frère. Il avait toutes :s grandes qualités, auxquelles il ne manqua ue l'éclat et le lustre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux lans Paris. Le grand nom de *Guise*, leur nagnificence, leur libéralité, leur zèle appa-ent pour la religion catholique, les avait endus les délices de la ville. Prêtres, bour-geois, femmes, magistrats, tout se ligua forte-ment avec *Mayenne* pour poursuivre une ven-geance qui leur paraissait légitime.

La veuve du duc présenta une requête au parlement contre les meurtriers de son mari. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la justice; deux conseillers furent nommés pour informer des circonstances du crime; mais le parlement n'alla pas plus loin, les princi-paux étant singulièrement attachés aux intérêts du roi.

Digitized by Google

La sorbonne ne suivit point cet exemple de modération : soixante-dix docteurs publièrent un écrit, par lequel ils déclarèrent *Henri de Valois* déchu de son droit à la couronne, et ses sujets dispensés du serment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces bourgeois de Paris, nommés *les Seize*, non à cause de leur nombre, puisqu'ils étaient quarante, mais à cause des seize quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus considérable de tous ces bourgeois était un certain *le Clerc*, qui avait usurpé le grand nom de *Bussi* C'était un citoyen hardi, et un méchant soldat, comme tous ses compagnons. Ces *Seize* avaient acquis une autorité absolue, et devinrent dans la suite aussi insupportables à *Mayenne* qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, et assuraient, de la part de DIEU, que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms sacrés et dangereux de *Jéhu* et de *Judith*, et tous ces assassinats consacrés par l'écriture sainte, frappaient par-tout les oreilles de la nation. Dans cette affreuse extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le secours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refusé. Ce prince fut plus

Digitized by Google

ſenſible à la gloire de protéger ſon beau-frère et ſon roi, qu'à la victoire qu'il avait remportée ſur lui.

Il mena ſon armée au roi ; mais avant que ſes troupes fuſſent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un ſeul page. Le roi fut étonné de ce trait de généroſité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puiſſante armée. La ville n'était point en état de ſe défendre. La Ligue touchait au moment de ſa ruine entière, lorſqu'un jeune religieux de l'ordre de Saint-Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était *Jacques Clément* ; il était né dans un village de Bourgogne, appelé *Sorbonne*, et alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété, et ſon eſprit noir et mélancolique, ſe laiſsèrent bientôt entraîner au fanatiſme, par les importunes clameurs des prêtres. Il ſe chargea d'être le libérateur et le martyr de la ſainte Ligue. Il communiqua ſon projet à ſes amis et à ſes ſupérieurs : tous l'encouragèrent et le canoniſèrent d'avance. *Clément* ſe prépara à ſon parricide par des jeûnes et par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il ſe confeſſa, reçut les ſacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint-Cloud, où était le quartier du roi, et demanda à être préſenté à ce prince, ſous prétexte de lui révéler un ſecret,

Digitized by Google

dont il lui importait d'être promptement inſtruit. Ayant été conduit devant ſa majeſté, il ſe proſterna avec une modeſte rougeur ſur le front, et il lui remit une lettre qu'il diſait être écrite par *Achille de Harlai*, premier préſident. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, et laiſſe le couteau dans la place. Enſuite, avec un regard aſſuré, et les mains ſur ſa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paiſiblement les ſuites de ſon aſſaſſinat. Le roi ſe lève, arrache le couteau de ſon ventre, et en frappe le meurtrier au front. Pluſieurs courtiſans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtaſſent le moine pour l'interroger, et tâcher de découvrir ſes complices ; mais ils le tuèrent ſur le champ, avec une précipitation qui les fit ſoupçonner d'avoir été trop inſtruits de ſon deſſein. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de ſa naiſſance, reconnu d'une partie de l'armée, et abandonné par l'autre.

Le duc d'*Epernon*, et quelques autres, quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la meſſe. Ils eſpéraient ſecrétement que le renverſement du royaume, l'objet de leurs déſirs et de leur eſpérance, leur donnerait occaſion de ſe rendre ſouverains dans leur pays.

Digitized by Google

Cependant le meurtre de *Clément* fut approuvé à Rome, et adoré à Paris. La sainte Ligue reconnut pour son roi le cardinal de *Bourbon*, vieux prêtre, oncle de *Henri IV*, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maison de *Bourbon*, mais les hérétiques que sa haine poursuivait.

Ainsi le duc de *Mayenne* fut assez sage pour ne pas usurper le titre de *roi*; et cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de *Bourbon*, appelé *roi* par la Ligue, fut gardé prisonnier par *Henri IV* le reste de sa vie, qui dura encore deux ans. La Ligue, plus appuyée que jamais par le pape, secourue des Espagnols, et forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de sa grandeur; et fesait sentir à *Henri IV* cette haine que le faux zèle inspire, et ce mépris que font naître les heureux succès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent, et une petite armée; mais son courage, son activité, sa politique, suppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna plusieurs batailles, et entre autres, celle d'Ivry sur le duc de *Mayenne*, une des plus remarquables qui ait jamais été donnée. Les deux généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, et les soldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commises de part et d'autre.

Digitized by Google

Henri fut enfin redevable de la victoire à la ſupériorité de ſes connaiſſances et de ſa valeur: mais il avoua que *Mayenne* avait rempli tous les devoirs d'un grand général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cauſe qu'il ſoutenait.*

Il ſe montra, après la victoire, auſſi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Inſtruit que le pouvoir diminue ſouvent quand on en fait un uſage trop étendu, et qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du ſoldat armé contre l'ennemi ; il eut ſoin des bleſſés, et donna la liberté à pluſieurs perſonnes. Cependant *tant* de valeur et tant de généroſité ne touchèrent point les Ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues la querelle de toute l'Europe. Le roi *Philippe II* était vivement engagé à défendre la Ligue : la reine *Eliſabeth* donnait toutes ſortes de ſecours à *Henri*, non parce qu'il était proteſtant, mais parce qu'il était ennemi de *Philippe II*, dont il lui était dangereux de laiſſer croître le pouvoir. Elle envoya à *Henri* cinq mille hommes, ſous le commandement du comte d'*Eſſex* ſon favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différens ſuccès. Il prit d'aſſaut tous les faubourgs de Paris dans un ſeul jour. Il eût peut-être pris de même la ville, s'il n'eût penſé qu'à la

Digitized by Google

conquérir ; mais il craignit de donner sa capitale en proie aux soldats, et de ruiner une ville qu'il avait envie de sauver. Il assiégea Paris ; il leva le siége, il le recommença ; enfin il le bloqua, et coupa toutes les communications à la ville, dans l'espérance que les Parisiens seraient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais *Mayenne*, les prêtres, et les Seize, tournèrent les esprits avec tant d'art, les envenimèrent si fort contre les hérétiques, et remplirent leur imagination de tant de fanatisme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de se rendre et d'obéir.

Les moines et les religieux donnèrent un spectacle, qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espèce de revue militaire, marchant par rang et de file, et portant des armes rouillées par-dessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge *Marie*, branlant des épées, et criant qu'ils étaient tous prêts à combattre et à mourir pour la défense de la foi ; en sorte que les bourgeois, voyant leurs confesseurs armés, croyaient effectivement soutenir la cause de DIEU.

Quoi qu'il en soit, la disette dégénéra en famine universelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les

Digitized by Google

ſermons des prêtres et que les miracles imaginaires des moines, qui, par ce pieux artifice, avaient dans leurs couvens toutes choſes en abondance, tandis que toute la ville était ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pariſiens, trompés d'abord par l'eſpérance d'un prompt ſecours, chantaient dans les rues des ballades et des lampons contre *Henri* : folie qu'on ne pourrait attribuer à quelqu'autre nation avec vraiſemblance, mais qui eſt aſſez conforme au génie des Français, même dans un état ſi affreux. Cette courte et déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle et la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'eſpace d'un mois. Les malheureux citoyens, preſſés par la famine, eſſayèrent de faire une eſpèce de pain avec les os des morts, leſquels étant briſés et bouillis formaient une ſorte de gelée. Mais cette nourriture, ſi peu naturelle, ne ſervait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, et cela eſt atteſté par les témoignages les plus authentiques, qu'une femme tua et mangea ſon propre enfant. Au reſte, l'inflexible opiniâtreté des Pariſiens était égale à leur misère. *Henri* eut plus de compaſſion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes : ſon bon naturel l'emporta ſur ſon intérêt particulier.

Il

Il souffrit que ses soldats vendissent en parculier toutes sortes de provisions à la ville. ιinsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore u, que les assiégés étaient nourris par les ssiégeans. C'était un spectacle bien singulier, ue de voir les soldats qui, du fond de leurs ranchées, envoyaient des vivres aux citoyens pui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. ?lusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un ıloyau pour une fille; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des baquets, et des baquets qui remontaient pleins de provisions. Par-là une licence hors de saison régna parmi les officiers; les soldats amassèrent beaucoup d'argent; les assiégés furent soulagés; et le roi perdit la ville; car dans le même temps une armée d'Espagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le siége et d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers et de tous les hasards de la guerre; jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du royaume, il revint une troisième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le cardinal de *Bourbon*, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris, qui nomma les états-généraux du royaume pour procéder à l'élection

Digitized by Google

d'un nouveau roi. L'Efpagne influait fortement fur ces états ; *Mayenne* avait un parti confidérable qui voulait le mettre fur le trône. Enfin *Henri*, ennuyé de la cruelle néceffité de faire éternellement la guerre à fes fujets, et fachant d'ailleurs que ce n'était pas fa perfonne, mais fa religion qu'ils haïffaient, réfolut de rentrer au giron de l'Eglife romaine. Peu de femaines après, Paris lui ouvrit fes portes. Ce qui avait été impoffible à fa valeur et à fa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la meffe, et en recevant l'abfolution du pape.

Tout le peuple, changé dans ce jour falutaire,
Reconnaît fon vrai roi, fon vainqueur, et fon père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juftement défarmée
Rome adopta Bourbon ; Rome s'en vit aimée.
La Difcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et foumettant enfin fon cœur et fes provinces,
Fut le meilleur fujet du plus jufte des princes.

HENRIADE, *fin du dernier chant.*

Digitized by Google

DISSERTATION
SUR LA MORT
DE HENRI IV.

Le plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV*, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, et on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la diſſertation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions et par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand

Digitized by Google

prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; et la calomnie passant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis.* On ne s'avise guère de douter que le pape *Alexandre VI* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, et pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime et à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guichardin : L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape ; vous

Digitized by Google

'ez trop cru votre haine et les actions de ſa e. Il avait, à la vérité, exercé des ven-:ances cruelles et perfides contre des ennemis ıſſi perfides et auſſi cruels que lui; de-là ɔus concluez qu'un pape de ſoixante et douze ıs n'eſt pas mort d'une façon naturelle; vous rétendez, ſur des rapports vagues, qu'un ieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis ıors de plus d'un million de ducats d'or, oulut empoiſonner quelques cardinaux pour 'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier tait-il un objet ſi important? Ces effets étaient ıreſque toujours enlevés par les valets-de-hambre avant que les papes puſſent en ſaiſir juelques dépouilles. Comment pouvez-vous roire qu'un homme prudent ait voulu haſar-ler, pour un auſſi petit gain, une action auſſi nfame, une action qui demandait des com-plices, et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a point le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de ſon père; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père et le fils ſont malades en même temps, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à

Digitized by Google

douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître: mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge; il prononce les arrêts de la poſtérité; il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sulli* au ſujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent compoſés par des ſecrétaires du duc de *Sulli*, alors diſgracié par *Marie de Médicis;* on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de *Henri IV* feſait maîtreſſe du royaume, et ſur le duc d'*Epernon* qui ſervit à la faire déclarer régente. *Mézerai*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; et celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de *Condé* fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? faut-il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite, oncle du duc de *Lerme*, tout le conſeil eſpagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV*, madame de *Verneuil*, et le duc d'*Epernon*. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe

Digitized by Google

le ſoit; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc d'*Epernon* qui l'a ſéduit dans Paris; lui que *Ravaillac* appelait *catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, et qui voulait qu'on le réſervât à la queſtion et au ſupplice.

Il y a des preuves, dit *Mézerai*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin*, et d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé? Je conçois bien qu'un ſcélérat, aſſocié à d'autres ſcélérats, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* juſque dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit,

Digitized by Google

un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs? comment, dans l'horreur des tortures, n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? n'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape; j'ai eu des viſions, des révélations; j'ai cru ſervir* DIEU: *je reconnais que je me ſuis trompé, et que je ſuis coupable d'un crime horrible; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires *François Ravaillac*,

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit, à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la Ligue?

Digitized by Google

Ses complices étaient la superstition et la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Poltrot* qui assassina le duc de *Guise*; c'étaient les maximes de *Balthasar Gerard*, assassin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant; et il suffisait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de sa religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV* le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le roi des Philistins; *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras; *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès, qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance, qui dominait, par la connaissance du cœur humain, et par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut

Digitized by Google

furtout s'en tenir à ces confeffions faites à la mort devant des juges. Ces confeffions prouvent expreffément que *Jean Châtel* avait commis fon parricide dans l'efpérance d'être moins damné, et *Ravaillac* dans l'efpérance d'être fauvé.

Il le faut avouer, ces monftres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* fe recommande en pleurant à *St François* fon patron et à tous les faints ; il fe confeffe avant de recevoir la queftion; il charge deux docteurs auxquels il s'eft confeffé, d'affurer le greffier que jamais il n'a parlé à perfonne du deffein de *tuer le* roi; il avoue feulement qu'il a parlé au père d'*Aubigni*, jéfuite, de quelques vifions qu'il a eues, et le père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en fouvient pas ; enfin le criminel jure jufqu'au dernier moment, fur fa damnation éternelle, qu'il eft feul coupable; et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raifons? font-ce là des preuves fuffifantes ?

Cependant l'éditeur du fixième tome des mémoires de *Condé* infifte encore ; il recherche un paffage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perfuader que le coup que je ferais ferait bien reçu du peuple, puifqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement, ces paroles ne font point rapportées

dans le procès-verbal de l'exécution ; ſecondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort*. Il voyait le contraire, et les regrets du peuple ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique ; il pouvait bien dire *on m'a trompé*. En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? qui l'a dit à M. de *l'Étoile* ? un bruit de ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux, qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes *in-fol.* des mémoires du feu marquis de *Dangeau :* j'y trouvai ces propres paroles : » La reine » d'Eſpagne, *Marie-Louiſe d'Orléans*, eſt morte » empoiſonnée par le marquis de *Mansfeld ;* » le poiſon avait été mis dans une tourte » d'anguilles ; la comteſſe de *Pernits*, qui » mangea la deſſerte de la reine, en eſt morte » auſſi ; trois caméristes en ont été malades ;

Digitized by Google

» le roi l'a dit ce ſoir à ſon petit couvert. » Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, et rapporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois caméristes malades, et non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui feſait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet-de-chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur; que de calomnies alors ſous preſſe! que de menſonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.* (*)

(*) Nous joindrons ici un extrait du procès criminel de *Ravaillac*, qui peut ſervir de preuve à ce qu'on vient de lire.

Digitized by Google

Extrait du procès criminel fait à François Ravaillac.

Du 19 mai 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, et que la cour a assez d'argumens suffisans par les interrogatoires et réponses au procès; qu'il n'y a nullement apparence qu'il y ait été induit par argent, ou suscité par gens ambitieux du sceptre de France; car si tant est qu'il eût été porté par argent ou autrement, il semble qu'il ne fût pas venu jusqu'à trois fois, et à trois voyages exprès d'Angoulême à Paris, distans l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conseil au roi de ranger à l'Eglise catholique et romaine ceux de la prétendue réformée, gens du tout contraires à la volonté de DIEU et de son Eglise; parce que qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il se laisse malheureusement corrompre pour assassiner son prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverses fois, ainsi que le sieur de *la Force* a reconnu, depuis l'homicide commis par l'accusé, avoir été dans le louvre, et prié instamment de le faire parler au roi; à quoi ledit sieur de *la Force* aurait répondu qu'il était un papaute et catholique à gros grain,

Digitized by Google

lui disant s'il connaissait M. d'*Epernon*; et l'accusé lui répondit qu'oui, et que c'était un catholique à gros grain; et ayant dit au sieur de *la Force* qu'étant catholique, apostolique et romain, et voulant tel vivre et mourir, il le supplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à sa majesté l'intention où il était depuis si long-temps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à sa majesté, il se serait désisté tout-à-fait de cette mauvaise volonté.

Enquis si de lors qu'il fit ses voyages pour parler au roi, et lui conseiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protesté à son curé que, si sa majesté ne voulait accorder ce dont l'accusé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis.

A dit que non; et que s'il l'avait projeté, s'en était désisté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avait changé sa mauvaise intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angoulême, le jour de pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre assez qu'il était parti en cette résolution de faire ce qu'il a fait.

A dit qu'il est véritable.

Digitized by Google

Enquis ſi le jour de pâques et de ſon départ il fit la ſainte communion ; a dit que non, et l'avait faite le premier dimanche de carême ; mais néanmoins, qu'il fit célébrer le ſacrifice de la ſainte meſſe à l'égliſe Saint-Paul d'Angoulême ſa paroiſſe, comme ſe reconnaiſſant indigne d'approcher de ce très-ſaint et très-auguſte ſacrement, plein de myſtère et d'incompréhenſible vertu, parce qu'il ſe ſentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi, et en tel état ne voulait s'approcher de la ſainte table.

...... Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit *Dubois* ?

A dit que non ; qu'il eſt bien vrai que lui accuſé étant couché dans un grenier au-deſſus de la chambre dudit *Dubois*, dans lequel grenier étaient auſſi couchées d'autres perſonnes, il entendit à l'heure de minuit ledit *Dubois* qui le priait de deſcendre dans ſa chambre, s'exclamant avec grands cris : *Ravaillac, mon ami, deſcends en bas, je ſuis mort ; mon Dieu, ayez pitié de moi :* alors l'accuſé voulut deſcendre ; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui pour la crainte qu'ils avaient ; de ſorte qu'il ne deſcendit point ; et le lendemain il demanda audit *Dubois* qui l'avait mû de crier ainſi ? à quoi il lui fit réponſe qu'il avait vu dans ſa

Digitized by Google

chambre un chien d'une excessive grosseur et fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant sur son lit; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait pensé mourir, et avait appelé l'accusé à son secours : à quoi l'accusé fit réponse que, pour renverser ses visions, il devait avoir recours à la sainte communion ou à la célébration de la messe, et furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la messe, pour armer la grace de DIEU contre les visions de satan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien.

A dit que non; et de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ses réponses, cette vérité serait attestée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de descendre, qui étaient l'hôtesse de la maison et une sienne cousine qui le prièrent de n'y point aller, à cause qu'elles avaient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer son malheureux dessein, ne voulant recevoir la communion le jour de pâques, parce que c'était le moyen de s'en divertir; duquel moyen n'ayant usé, et s'étant ainsi éloigné de la sainte communion, il a continué en sa méchante entreprise.

A

Digitized by Google

A dit que ce qui l'empêcha de communier ıt qu'il avait pris cette résolution le jour de âques pour venir tuer le roi; mais aurait uï la sainte messe auparavant de partir, royant que la communion réelle de sa mère tait suffisante pour elle et pour lui.

Remontré, que lui ayant cette mauvaise ntention de commettre cet acte, il était en péché et en danger de damnation, ne pouvant participer à la grace de DIEU et communion des fideles chrétiens pendant qu'il avait cette mauvaise volonté, dont se devait départir pour être en la grace de DIEU.

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement et particulier, contraire à la volonté de DIEU, auteur de tout bien et vérité, contraire au diable, père du mensonge, mais que maintenant, à la remontrance que lui fesons, il reconnaît qu'il n'a pu résister à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher du mal; et qu'à présent qu'il a déclaré la vérité entière, sans rien retenir et cacher, il espérait que DIEU tout benin et miséricordieux lui ferait pardon et rémission de ses péchés, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession et absolution sacerdotale, que les hommes pour l'offenser, priant la sacrée Vierge, *St Pierre*,

Digitized by Google

St Paul, *St François*, (en pleurant) *St Bernard*, et toute la cour céleste du paradis, requérir être ses avocats envers sa sacrée majesté, afin qu'elle impose sa croix entre sa mort et jugement de son ame et l'enfer; par ainsi requiert et espère être participant des mérites de la passion de notre Sauveur JESUS-CHRIST, le priant bien très-humblement lui faire la grace d'être associé aux mérites de tous les trésors qu'il a infus en sa puissance apostolique, lorsqu'il a dit : *Tu es Petrus.*

Extrait du procès-verbal de la question.

Du 27 mai.

ARRET de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ses complices, ferait appliqué à la question; et le serment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, et s'en rédimer par la connaissance de la vérité qui l'avait induit, persuadé et fortifié au méchant acte, à qui il en avait conféré et communiqué.

A dit que par la damnation de son ame, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui qui l'ait su, et persisté, &c......

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

Gg 2

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CET Essai avait d'abord été composé en anglais par l'auteur lorsqu'il était à *Londres*, en 1726; on le traduisit en français à Paris: cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade; mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français: il a été revu et augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

Digitized by Google

ESSAI SUR LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des peuples.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques, qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques

Digitized by Google

on entaſſait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraie, en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres? La voie par laquelle on a ſi long-temps enſeigné l'art de penſer eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſurtout en fait de poëſie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère; auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport; et quand même leurs règles feraient juſtes, combien peu feraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, *le Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, et feraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et

Digitized by Google

ion pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* les règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'Iliade et celui de l'Odyssée, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'Enéïde. Ils ont fait à-peu-près comme les astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, et créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans, et qui se croient tels, venait vous dire : *Le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'Iliade d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le diable et par sa femme en un jour, et est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce poëme

Digitized by Google

cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, et beaucoup de perſonnes le préfèrent à *Homère* avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe ? non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'Oedipe de *Sophocle*, le Cinna de *Corneille*, l'Athalie de *Racine*, le Céſar de *Shakeſpeare*, le Caton d'*Addiſſon*, la Mérope du marquis *Scipion Maffei*, le Roland de *Quinault*, ſont toutes de belles *tragédies*, et j'oſe dire, toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en eſt point des arts, et ſurtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins, diffèrent. Que

dis-je ?

Digitized by Google

dis-je ? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manières tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* et de *Cariſſimi* : des airs perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européanes. Mais ſans aller ſi loin, un français accoutumé à nos opéra ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un italien à l'opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée ; que le caractère des deux langues eſt très-différent ; que ni l'accent ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le théâtre tragique, et doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, et en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* et de *Cicéron* que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la tragédie chez les Grecs? un chœur, qui demeurait preſque toujours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre la tragédie eſt véritablement une action; et ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un ſtyle naturel, avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs et ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poëſie épique? Le mot *épique* vient du grec Ἔπος, qui ſignifie *diſcours*: l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil; et comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Digitized by Google

Le poëme épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée*; qu'il y ait un principal perſonnage ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur la mer; ſur le rivage d'Afrique, comme dans la Louiſiade; dans l'Amérique, comme dans l'Araucana; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le paradis de *Milton*; il n'importe: le poëme ſera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite, Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au paradis perdu de *Milton*, appelez-le, ſi vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable, en ſon genre, que l'Iliade.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux pièces de M. *Congrève* ou à celles de *Caldéron*, parce qu'elles

Digitized by Google

ne ſont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe. Un homme, qui n'a lu que les auteurs claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes ; et celui, qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, et que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion et de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, et ſur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé ſur le jugement, et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une et ſimple*, qui ſe développe aiſément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte et proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intéreſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; et un

Digitized by Google

poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſera inſipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet inſtinct qu'on nomme *goût* ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les nations ? il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthènes*, *Virgile*, *Cicéron* ont, en quelque manière, réuni ſous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une ſeule république des lettres ; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays, à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs et leurs fruits ſont échauffés et mûris par le même ſoleil ;

Digitized by Google

mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol, à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des écrivains espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulières aux Anglais; ils sont surtout amoureux des allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils hasardent peu; ils n'ont ni la force anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ses jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison en Italie ces vers imités de *Lucrèce* dans la troisième stance du premier chant de la Jérusalem.

Digitized by Google

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un poëme épique français. Nous lisons avec plaisir dans *Montagne* qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, et qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizième de la Jérusalem, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Sicchè tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre vers italiens sont très-touchans et très-naturels ; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en français. ,, Elle ,, voulait crier : Cruel, pourquoi me laisses-tu ,, seule ? mais la douleur ferma le chemin à

Digitized by Google

» ſa voix; et ces paroles douloureuſes recu-
» lèrent avec plus d'amertume, et retentirent
» ſur ſon cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé; c'eſt au premier livre, dans la deſcription de Satan et des enfers.

——— Round he throws his baleful eyes
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild,
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful shades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

» Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux,
» dans leſquels ſont peints le déſeſpoir et
» l'horreur, avec l'orgueil et l'irréconciliable
» haine. Il voit d'un coup d'œil auſſi loin que
» les regards des chérubins peuvent percer, ce
» ſéjour épouvantable, ces déſerts déſolés,
» ce donjon immenſe, enflammé comme une

Digitized by Google

» fournaiſe énorme. Mais de ces *flammes il ne* » *ſortait point de lumières; ce ſont des ténèbres* » *viſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir » des ſpectacles de déſolation, des régions de » douleur, dont jamais n'approchent le repos » ni la paix, où l'on ne connaît point l'eſpé» rance connue par-tout ailleurs. »

Antonio de Solis, dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montezume* conſultait ſes dieux était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad* : » Où laiſſaient » entrer ſeulement autant de jour qu'il en » fallait pour voir l'obſcurité. » Ces ténèbres viſibles de *Milton* ne ſont point condamnées en Angleterre, et les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions; l'exactitude françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme, comme le père *Bourdaloue*, prêche

devant une assemblée de la communion anglicane, et qu'animant, par un geste noble, un discours pathétique, il s'écrie : „ Oui, Chré„ tiens, vous étiez bien disposés ; mais le „ sang de cette veuve que vous avez aban„ donnée ; mais le sang de ce pauvre que „ vous avez laissé opprimer ; mais le sang de „ ces misérables dont vous n'avez pas pris „ en main la cause ; ce sang retombera sur „ vous ; et vos bonnes dispositions ne servi„ ront qu'à rendre sa voix plus forte pour „ demander à DIEU vengeance de votre „ infidélité. Ah ! mes chers Auditeurs, &c. „ Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais : car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées, et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points, et récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Digitized by Google

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Elles diſent que la raiſon et les paſſions ſont par-tout les mêmes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont dans tout pays un nez, deux yeux et une bouche : cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie ; ni une beauté turque à la Chine : et ce qu'il y a de plus aimable en Aſie et en Europe, ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des lois générales, des arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* et *Homère*; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* et *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue. La religion, qui eſt preſque toujours

Digitized by Google

le fondement de la poëſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes, n'ont pas la moindre reſſemblance; notre philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homére* nous repréſente ſes dieux s'enivrans de nectar, et rians ſans fin de la mauvaiſe grace dont *Vulcain* leur ſert à boire; cela était bon de ſon temps, où les dieux étaient ce que les fées ſont dans le nôtre: mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter, dans un poëme, une troupe d'anges et de ſaints buvans et rians à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait, après *Virgile*, introduire des harpies enlevant le dîner de ſon héros, et qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle: et ne feſons pas cette injuſtice à la nature humaine et à nous

Digitized by Google

mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sureté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jérusalem du *Tasse*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* est en Portugal, ce que *Milton* est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, et même un grand avantage, pour un homme qui pense, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des siècles, et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, grecs, romains, italiens, anglais; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leur pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessin. Je ne ferai que proposer : il doit juger; et son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu qui nous fait

Digitized by Google

méprifer tout ce qui n'eft pas dans nos mœurs. Il verra la naiffance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra enfuite fortir comme de fes ruines ; il le fuivra dans tous fes changemens ; il diftinguera ce qui eft *beauté* dans tous les temps , et chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un pays et qu'on méprife dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariftote* ce qu'il doit penfer d'un auteur anglais ou portugais, ni à M. *Perrault* comment il doit juger de l'Iliade. Il ne fe laiffera point tyrannifer par *Scaliger* ni par *le Boffu ;* mais il tirera fes règles de la nature, et des exemples qu'il aura devant les yeux ; et il jugera entre les Dieux d'*Homère* et le Dieu de *Milton* , entre *Calypfo* et *Didon*, entre *Armide* et *Eve.*

Si les nations de l'Europe , au lieu de fe méprifer injuftement les unes les autres, voulaient faire une attention moins fuperficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voifins; non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obfervations, naîtrait ce goût général qu'on cherche fi inutilement.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ère chrétienne; il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troie, et que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* floriſſait deux générations après la guerre de Troie; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiége, et il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe et d'Aſie qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* et *Achille*.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage,) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire et des fables de ſon temps. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour hiſtoriens et pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Héſiode* et *Homère* qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre, dans ces temps-là, était une choſe auſſi rare

Digitized by Google

qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire in-folio de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux, et l'hiſtoire des grands-hommes, étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-temps en vers chez les Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut, juſqu'à *Hérodote*, d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent en aucun temps de poëſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que, long-temps après ſa mort, on lui a érigé des ſtatues et élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes, et que celui dont la poſtérité a fait un dieu, a vécu mépriſé et mépriſable; deux choſes compatibles.

L'Iliade, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de dieux et de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes;

Digitized by Google

hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère :* on lui impute l'extravagance de ſes dieux et la groſſièreté de ſes héros. C'eſt reprocher à un peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la théologie païenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus*, ſont de ſon invention ; quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette religion que nous lui reprochons ? Et ſi ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiècle qui avait trouvé des allégories ſi juſtes et ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſièreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans

Digitized by Google

une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec *Achille*; *Achille* et *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII*, roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui fesaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse *Nausica* qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes, et celles du roi et de la reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers; cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté, dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que, par cette supériorité seule, les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se fesaient une gloire d'être robustes : leurs plaisirs étaient des exercices violens : ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner

Digitized by Google

dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre, leur ennui et leur inutilité. En un mot, *Homère* avait à repréſenter un *Ajax* et un *Hector*, non un courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des poëmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, et d'oſer juger du prix de ſes ouvrages : mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres, pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu, dans tous les ſiècles, des ſavans, des *raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poëſie eſt depuis quelque temps un grand ſujet de diſpute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens et des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode, et beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux*

Digitized by Google

accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne ſavait pas la langue grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion et de fineſſe, que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de *la Motte* était d'une femme d'eſprit, et celui de madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance de la langue grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre, toute remplie de la ſuperſtition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, et que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les chants de l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui ſoit tombé

ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, Pertharite, Suréna, Agéſilas, après avoir donné Cinna et Polyeucte; mais Suréna et Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions et de fautes groſſières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; et le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakeſpeare*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la ſalle de comédie auſſi remplie à l'Andromaque de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philips*, ou au Caton d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes pièces de *Shakeſpeare*. Ces pièces ſont des monſtres en tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années; on y baptiſe au premier acte le héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquième; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux et de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpeare*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une nation

ſi éclairée pouvait admirer un auteur ſi extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raiſon ; et qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, et ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient, comme moi, les fautes groſſières de leur auteur favori ; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de ſa réputation. Les auteurs qui ſont venus après lui, ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'auteur de Caton, et ſes talens qui en ont fait un ſecrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakeſpeare*. Tel eſt le privilége du génie d'invention ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans règle ; il s'égare dans ſa carrière ; mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon et qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homère* : il a créé ſon art, et l'a laiſſé imparfait : c'eſt un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de *Deſmarets*, la Pucelle de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade ; comme le

Digitized by Google

Pirame de *Pradon* eſt plus exact que le Cid de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles; autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur les colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homère* eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui*. Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, et au quatrième il arrive au bout de la terre*. Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il perſonnifie les prières; *elles ſont filles du maître des Dieux; elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, et ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancelans; elles ſuivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe*. C'eſt ici ſans doute

Digitized by Google

qu'on ne peut ſurtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie françaiſe, qui, dans ſa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau paſſage, et le raccourcit ainſi en deux vers :

On apaiſe les Dieux ; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. de *la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination ; et ſi cet académicien, ſi ingénieux, a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère ;* mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés : il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré et trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte ;* en vain avec tout l'art poſſible et ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu ; et *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y

a

Digitized by Google

a point de beauté poëtique, et *que faute d'elle on a inventé de grands mots*, *comme* fatal laurier, bel aſtre, *et que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que madame *Dacier*, n'a point lu *Homère*; c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme! heureux qui peindrait les détails comme lui! et c'eſt préciſément par ces détails que la poëſie charme les hommes.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle est pleine de puérilités et de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon et de feseur de prédictions, qui devine qu'un poulain *qu'on avait* envoyé à *Auguste*, était né d'une jument malade; et qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusque-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* et de *Crassus*. Les ides d'octobre, qui étaient le quinze de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance: *octobris Maro consecravit idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans,

Digitized by Google

t mourut à Brindes, comme il allait en Grèce ›our mettre, dans la retraite, la dernière main son Enéide, qu'il avait été onze ans à ompofer.

Il eft le feul de tous les poëtes épiques qui ıit joui de fa réputation pendant fa vie. Les uffrages et l'amitié d'*Augufte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne fervirent pas peu, fans doute, à diriger les jugemens de fes contemporains, qui peut-être fans cela ne lui auraient pas rendu fi-tôt juftice. Quoi qu'il en foit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de fes vers, tout le peuple fe leva avec des acclamations; honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modefte, et même timide. Il fe dérobait très-fouvent, en rougiffant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarraffé de fa gloire; fes mœurs étaient fimples; il négligeait fa perfonne et fes habillemens; mais cette négligence était aimable. Il fefait les délices de fes amis par cette fimplicité, qui s'accorde fi bien avec le génie, et qui femble être donnée aux véritables grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens font bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux

Digitized by Google

extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le philoſophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poëſie?

Horace et lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguſte* a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* et à l'empereur même. On ſait qu'il ordonna, par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon Enéide, dont il n'était point ſatisfait; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant; ils ſont beaux et ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba vobis
Tam dirum mandare neſas? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur muſa Maronis?

Digitized by Google

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poëme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiége de Troie; car en vérité il n'eſt pas croyable qu'*Homère* et *Virgile* ſe ſoient ſoumis par haſard à cette règle bizarre que le père *le Boſſu* a prétendu établir; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, et de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le poëme, avant de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiècle; ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, et un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu* ſera sûr de n'être jamais lu; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre: car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez enſuite

Digitized by Google

quelque événement dans l'hiftoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de néceffité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enfuite obligé de détruire ?

Virgile raffembla donc dans fon poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plufieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnaffe*. Cet *hiftorien* trace exactement le cours de la navigation d'*Enée;* il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Afcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs affiettes*, *&c.* Pour la métamorphofe des vaiffeaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnaffe* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend foin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition : *Prifca fides facto, fed fama perennis.* Il femble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu fe l'excufer à lui-même en fe rappelant la croyance publique. Si on confidérait dans cette vue plufieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ferait moins prompt à le condamner.

N'eft-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour

Digitized by Google

un héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, et qui ſe conſerve encore avec ſoi dans cette ville? Un anglais qui chanterait le roi *Arthur* n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin*? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité en riant de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement : un ſeul lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, et qui, ſelon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle comme lui du ſiége de Troie; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de

Digitized by Google

cette ville, que dans toute l'Iliade d'*Homère*. On nous crie que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* et de *Calypso*; qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jeté dans son Iliade: au lieu que dans l'Enéide, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, et le fidèle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, et rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, et *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le poëte

Digitized by Google

grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal héros ; et comme ſon talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait qu'il ne fallait point affaiblir ſon principal perſonnage, et le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée* qu'il a voulu, et qu'il a dû nous attacher ; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint-Evremond dit qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai qu'*Enée* paſſe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi, au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* et de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Digitized by Google

Je viens à la grande et univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration, pour ce grand génie, ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, et que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatrième, et le ſixième livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur et la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guère que deſcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers chants de

Digitized by Google

Enéide ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile*. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat, eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'Enéide, c'eſt qu'on eſt tenté, en les liſant, de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins et les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, et même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambaſſade au roi latin pour obtenir un aſile; le bon vieux roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne lui demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle; encore ne commence-t-elle

Digitized by Google

que par hasard, et par une aventure commune et petite. *Turnus*, en combattant pour sa maîtresse, est tué impitoyablement par *Enée*; la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort; et le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne sait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant *Turnus* et *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi *Latinus* au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur; je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père et la mère de *Lavinie*, cette jeune princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin; ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël*; et je ne puis pas dire comme *le Corrège*: *Son Pittor anche io.*

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* et *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, et *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade et de l'Enéide ; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité ; il ne doit à perſonne ni ſes beautés ni ſes défauts, et mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers : il naquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un eſpagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, et qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*,

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poësie, et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitaient tous deux, était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, et en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de sa Pharsale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami et rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse

Digitized by Google

entreprife. La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le fiècle éclairé, politique, et peu fuperftitieux, où vivaient *Céfar* et *Lucain*, la folidité de fon fujet, ôtaient à fon génie toute liberté d'invention fabuleufe. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains, du temps de *Céfar*, étaient des perfonnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence*, et *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaifon des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, et les plus puiffans hommes qui aient jamais été, difputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a ofé s'écarter de l'hiftoire : par-là il a rendu fon poëme fec et aride. Il a voulu fuppléer au défaut d'invention par la grandeur des fentimens ; mais il a caché trop fouvent fa féchereffe fous de l'enflure. Ainfi il eft arrivé qu'*Achille* et *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, font devenus grands dans *Homère* et dans *Virgile*; et que *Céfar* et *Pompée* font petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans fon poëme aucune defcription brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, et de ne rien dire de trop ; il n'a ni fon élégance ni fon harmonie,

Digitized by Google

Mais auſſi vous trouvez dans la Pharſale des beautés qui ne ſont ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de ſes déclamations ampoulées, il y a de ces penſées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eſt rempli; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, et la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluſte*; en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une ſeule ligne telle que celle-ci en parlant de *Céſar*, *nil actum reputans*, *ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile et *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'*Enée* et d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces héros fabuleux: ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait, dont il n'avait preſque rien à dire. Il fallait qu'il ſe jetât ſur les louanges de *Caſtor*, de Pollux et d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus*, vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée*: les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux

d'imagination.

Digitized by Google

d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui apporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, ſont perſuadés qu'un poëme ne ſaurait ſubſiſter ſans divinités, parce que l'Iliade en eſt pleine ; mais ces divinités ſont ſi peu eſſentielles au poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, et peut-être dans aucun poëte, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce ſtoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons DIEU par-tout ; par-tout il parle à nous,
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.

Digitized by Google

Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, et ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet être ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choſes futures ;
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à les chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile.* Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me ſemble que je vois un portique hardi et immenſe qui me conduit à des ruines.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

Après que l'empire romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent ; et lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces temps-là, est un composé bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, se polit la première ; ensuite l'espagnole, puis la française et l'anglaise se perfectionnèrent.

La poësie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* et *Pétrarque* écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable ; chose étrange

Digitized by Google

que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques*, dans les temps qu'ils ne savaient pas lire; ce qui prouve, en passant, que la poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, *le Tasse* était encore au berceau lorsque *le Trissin*, auteur de la fameuse Sophonisbe, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit, pour son sujet, l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire sous l'empire de Justinien.* Son plan est sage et régulier: mais la poësie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta *le Tasse.*

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu, et d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition, et la prétendue solidité des affaires, à son goût pour les lettres;

Digitized by Google

bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vu quitter, et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère*, et cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie sur *Homère* pour marcher, et tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. *Le Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata* » Elle commence » par se baigner dans sa belle chambre ; elle » met une chemise blanche ; et après une » longue énumération de tous les affiquets » d'une toilette, elle va trouver l'empereur, » qui est assis sur un gazon dans un petit » jardin ; elle lui fait une menterie avec beau- » coup d'agaceries, et enfin *Justinien le diede* » *un bascio.*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette ; e sorridendo disse :
Signor mio dolce, or che volete fare ?
Che se venisse alcuno in questo luogo,

Digitized by Google

E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze,
Chiudiam gli usci, e sopra il vostro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'imperator rispose: Alma mia vita,
Non dubitate della vista altrui;
Che qui non può venir persona umana
Se non per la mia stanza, ed io la chiusi
Come qui venni, e hò la chiave a canto;
E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,
Che vien in esso dalle stanze vostre;
Perchè giammai non lo lasciaste aperto.
E detto questo, subito abbracciolla;
Poi si colcar nella minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

» L'empereur lui donna un doux baiser, » lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, et » lui dit en souriant : Mon doux Seigneur, » que voulez-vous faire ? Si quelqu'un entrait » ici, et nous découvrait, je serais si honteuse » que je n'oserais plus lever les yeux. Allons » dans notre appartement, fermons les portes, » mettons-nous sur le lit, et puis faites ce que » vous voudrez. L'empereur lui répondit : » Ma chère ame, ne craignez point d'être » aperçue. Personne ne peut entrer ici que

Digitized by Google

» par ma chambre ; je l'ai fermée, et j'en ai » la clef dans ma poche. Je préfume que vous » avez auffi fermé la porte de votre apparte- » ment qui entre dans le mien ; car vous ne » le laiffez jamais ouvert. Après avoir ainfi » parlé, il l'embraffe, et la jette fur l'herbe » tendre, qui femble partager leurs plaifirs, » et qui fe couronne de fleurs. » Ainfi ce qui eft écrit noblement dans *Homère* devient auffi bas et auffi dégoûtant dans *le Triffin*, que les careffes d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le Triffin femble n'avoir copié *Homère* que dans le détail des defcriptions : il eft très exact à peindre les habillemens et les meubles de fes héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer feulement fes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne, en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier et fenfé, quoique faible, et qui ait ofé fecouer le joug de la rime. De plus, il eft le feul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans fes ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que *le Triſſin*, en Italie, ſuivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, *le Camouens*, en Portugal, ouvrait une carrière toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ſes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais*.

Camouens, d'une ancienne famille portugaiſe, naquit en Eſpagne, dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* et d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II*, régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône et des grands deſſeins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à ſuivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vaſco de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama*, et ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui,

paſsèrent

Digitized by Google

paſsèrent pour des inſenſés qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un déſir vague de voyager et de faire fortune, l'éclat que feſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, et ſurtout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, et il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils commençaient à bâtir la ville de Macao.

Digitized by Google

Ce fut là qu'il compofa fon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula Lufiade; titre qui a peu de rapport au fujet, et qui, à proprement parler, fignifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de là retournant enfuite à Goa, il fit naufrage fur les côtes de la Chine, et fe fauva, dit-on, en nageant d'une main, et tenant de l'autre fon poëme, feul bien qui lui reftait. De retour à Goa, il fut mis en prifon; il n'en fortit que pour effuyer un plus grand malheur, celui de fuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec fon poëme pour toute reffource. Il obtint une petite penfion d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui; mais on ceffa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre fecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paffa le refte de fa vie, et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empreffa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes fe difputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiffance. Ainfi il éprouva en tout le fort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après fa mort. Tant d'exemples

Digitized by Google

doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune et qu'on vit heureux.

Le ſujet de la Luſiade, traité par un eſprit auſſi vif que *le Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fond de ſon poëme n'eſt ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : ,, Je chante ces
,, hommes au-deſſus du vulgaire, qui, des
,, rives occidentales de la Luſitanie, portés
,, ſur des mers qui n'avaient point encore vu
,, de vaiſſeaux, allèrent étonner la Trapo-
,, bane de leur audace : eux dont le courage
,, patient à ſouffrir des travaux au-delà des
,, forces humaines, établit un nouvel empire
,, ſous un ciel inconnu et ſous d'autres étoiles.
,, Qu'on ne vante plus les voyages du fameux
,, troyen qui porta ſes dieux en Italie; ni ceux
,, du ſage grec qui revit Ithaque après vingt
,, ans d'abſence; ni ceux d'*Alexandre*, cet
,, impétueux conquérant. Diſparaiſſez, dra-
,, peaux que *Trajan* déployait ſur les fron-
,, tières de l'Inde : voici un homme à qui
,, *Neptune* a abandonné ſon trident : voici des
,, travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres.

Digitized by Google

» Et vous, Nymphes du Tage, si jamais
» vous m'avez inspiré des sons doux et tou-
» chans, si j'ai chanté les rives de votre aima-
» ble fleuve ; donnez-moi aujourd'hui des
» accens fiers et hardis ; qu'ils aient la force
» et la clarté de votre cours ; qu'ils soient
» purs comme vos ondes, et que désormais
» le dieu des vers préfère vos eaux à celles
» de la fontaine sacrée. »

Le poëte conduit la flotte portugaise à l'embouchure du Gange ; il décrit, en passant, les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entre-mêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisième chant la mort de la célèbre *Inès de Castro*, épouse du roi dom *Pedro*, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans et mieux écrits. La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les temps et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout-à-coup

Digitized by Google

un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer ; ſa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui : ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce dieu, eſt le gardien de cet Océan dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie italien ; c'eſt une île enchantée, qui ſort de la mer pour le rafraîchiſſement de *Gama* et de ſa flotte. Cette île a ſervi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par *le Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus*, aidée des conſeils du Père éternel, et ſecondée en même temps des flèches de *Cupidon*, rend les Néréides amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une Néréide ; *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon paſſage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre, et lui prédit les deſtinées du Portugal.

Digitized by Google

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette île, et des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* eſt la déeſſe, et où des nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce poëme *Vénus* ſignifie la *ſainte Vierge*, et que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppoſe pas ; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, et que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* et la vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, et *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce

Digitized by Google

grand défaut eût dû faire tomber ce poëme; mais la poëſie du ſtyle, et l'imagination dans l'expreſſion, l'ont ſoutenu; de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronèſe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des ſoldats ſuiſſes dans des ſujets de l'ancien teſtament.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir conté ſes aventures au roi de Melinde, lui dit: *O Roi, jugez ſi Ulyſſe et Enée ont voyagé auſſi loin que moi, et couru autant de périls:* comme ſi un barbare africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* et ſon *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails: mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme liberata* dans le temps que la Lusiade du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il disait que *le Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; *le Tasse* était autant au-dessus de *Camouens* que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. *Le Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long-temps balancée, et qui lui est encore préféré par bien des italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit et relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerai point des comédies de l'Avare et du Joueur en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'Iliade et

Digitized by Google

l'Enéide. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, et celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres et des géans que des héros, et d'outrer la nature que de la ſuivre. (*)

Le Taſſe naquit à Sorrento en 1544 le 11 mars, de *Bernardo Taſſo* et de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres de l'Italie, et avait été long-temps une des plus puiſſantes. Sa grand'mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une noble vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre; mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même; avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait

(*) Voyez l'article EPOPÉE dans le *Dictionnaire philoſophique*.

Digitized by Google

reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il feſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du prince de Salerne, et qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la poëſie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en philoſophie et en théologie. C'était alors un grand honneur, car on regardait comme ſavant un homme qui ſavait par cœur la logique d'*Ariſtote*, et ce bel art de diſputer pour et contre en termes inintelligibles, ſur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étaient point de ſon goût, compoſa, à l'âge de dix-ſept ans, ſon poëme de Renaud, qui fut comme le précurſeur de ſa Jéruſalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la poëſie. Il fut reçu dans l'académie des *Aetherei* de Padoue ſous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il ſe repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit et dans les autres, où ſon inclination ne l'avait pas appelé.

Digitized by Google

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de Ferrare, et crut qu'être logé et nourri chez un prince pour lequel il fesait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du cardinal d'*Este*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, disent les historiens italiens, *avec les distinctions dues à son mérite, et revint, à Ferrare comblé d'honneurs et de biens*. Mais ces biens et ces honneurs, tant vantés, se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc, et que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, et qui fit passer pour fou, un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godefroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité : J'ai vécu assez pour le bonheur et pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations.

Digitized by Google

Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père, ſans patrie, ſans bien, ſans famille; perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitaient ſes talens; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même; et ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare *juſquà* Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avait, et dont il eſpérait quelque ſecours, mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, et le rejeta dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *ſainte Vierge* et de *ſainte Scholaſtique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manſo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eſt que *le Taſſe* avait la fièvre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire des malheurs réels, fut attaquée de

Digitized by Google

tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune, mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII*, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui, surtout en France, et qui était alors très-sérieuse et très-honorable en Italie. *Le Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape: *Je désire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient et admiraient *le Tasse*, se chargèrent de l'appareil du couronnement; il devait se faire au capitole; chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes! *Le Tasse*

Digitized by Google

tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse.* La Jérusalem délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce; et on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* et d'*Homère*, malgré ses fautes et malgré la critique de *Despréaux*.

La Jérusalem paraît, à quelques égards, être d'après l'Iliade : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie; si *Renaud* est une copie d'*Achille* et *Godefroi* d'*Agamemnon*, j'ose dire que *le Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits et mieux soutenus; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de

Digitized by Google

diftinguer les différentes efpèces de vertus, de vices et de paffions, qui ailleurs femblent être les mêmes. Ainfi *Godefroi* eft prudent et modéré; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle; la généreufe valeur de *Tancrède* eft oppofée à la fureur d'*Argant*; l'amour dans *Armide* eft un mélange de coquetterie et d'emportement; dans *Herminie* c'eft une tendreffe douce et aimable. Il n'y a pas jufqu'à l'ermite *Pierre* qui ne faffe un perfonnage dans le tableau, et un beau contrafte avec l'enchanteur *Ifmeno*; et ces deux figures font affurément au-deffus de *Calchas* et de *Taltibius*. *Renaud* eft une imitation d'*Achille*; mais fes fautes font plus excufables; fon caractère eft plus aimable; fon loifir eft mieux employé. *Achille* éblouit, et *Renaud* intéreffe.

Je ne fais fi *Homère* a bien ou mal fait d'infpirer tant de compaffion pour *Priam* l'ennemi des Grecs: mais c'eft fans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur fe ferait intéreffé pour les mahométans contre les chrétiens; on ferait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir, du fond de l'Europe, défoler un pays fur lequel ils n'avaient aucun droit, et maffacrer de fang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

Digitized by Google

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des princes quittaient leurs Etats, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant pour aller se battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, et partaient pour la Terre sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses et la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe ni d'âge: mais quand ils arrivèrent au saint Sépulcre, ces monstres ornés de croix blanches, encore toutes dégoûtantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer, après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre et se frappèrent la poitrine; tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui, sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infideles

Digitized by Google

infideles, une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. *Le Tasse* l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats, il excite la sensibilité par degrés, il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque partout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la Jérusalem environ deux cents vers où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a aussi bien des endroits

qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode qui ne tient en rien au reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talisman que fait le sorcier *Ismeno* avec une image de la Vierge *Marie*, et de l'histoire d'*Olindo* et de *Sophronia*. Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction; si *Olindo* et *Sophronia*, près d'être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut, et disaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du poëme; mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sophronie* et *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'est aux mahométans.

Il y a dans l'épisode d'*Armide*, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphosés en poissons, et un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux

yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du temps du *Tasse* ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire *Locke* ou *Addisson*, sera étrangement surpris de trouver dans la Jérusalem un sorcier chrétien qui tire *Renaud* des mains des sorciers mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* et son compagnon à un vieux et saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon, vers une vieille qui les transporte aussitôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, et ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand besoin. Encore ces imaginations, dignes des contes de fées, n'appartiennent-elles pas au *Tasse* ; elles sont copiées de l'*Arioste*, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est-là surtout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*. —

Digitized by Google

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *R.naud?* Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, et qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſitôt, et ſe plongent dans l'abyme : mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU ; et ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, et bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'ermite *Pierre* et le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Digitized by Google

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa Pharſale, un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens et des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* et la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Sylvani, nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis et humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit ſuperos mirata vetuſtas,
Illis et volucres metuunt inſiſtère ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mæſta Deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis;
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris,

Digitized by Google

Numina sic metuunt : tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cælum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, et aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed, expensâ Superorum et Cæsaris irâ,
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, et fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tum primùm posuere comas, et fronde carentes

Digitized by Google

Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos ?

Voici la traduction de *Brebeuf*; on sait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain* ; il gâte souvent son original en voulant le surpasser ; mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, et des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre, et les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les sylvains, et les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices ;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offensent la nature en révérant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres ;
On voit fumer la terre ; on voit rougir les arbres ;
Tout y ressent l'horreur, et même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.

Digitized by Google

Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, et n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages;
La mouſſe et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects et les vœux :
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſoufrée
La forêt eſt couverte, et n'eſt pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux et de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage et ſi ſombre,
Laiſſent à ces démons ſon horreur et ſon ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges;
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges:
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;

Et

Et de tous les ſoldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les ſiens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des chênes et des ifs, auſſi vieux que leur mère,
Des pins et des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent;
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, et terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharſale n'eſt pas comparable à la Jéruſalem délivrée; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel eſt au-deſſus de celle d'un héros imaginaire, et combien les penſées fortes

Digitized by Google

et solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poëtiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poësie épique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, représente le corps et l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* est l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato. Armide* et *Ismeno* sont les tentations qui assiégent nos ames ; les charmes, les illusions de la forêt enchantée représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que *le Tasse* ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même comme les commentateurs ont fait avec *Homère* et avec *Virgile*. Il se suppose des vues et des

Digitized by Google

desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son poëme ; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, et si je l'ose dire, dans l'esprit de la religion. Les processions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieuses sont représentés, dans la Jérusalem délivrée, sous une forme respectable. Telle est la force de la poësie, qui sait ennoblir tout, et étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* et d'*Alecton*, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzébut* et *Astaroth* ; nous rions du mot de *diable*, nous respectons celui de *furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du feizième fiècle l'Efpagne produifit un poëme épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auffi-bien que par la fingularité du fujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Dom *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien II*, fut élevé dans la maifon de *Philippe II*, et combattit à la bataille de Saint-Quentin où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir fes affaires au dedans, retourna en Efpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une infatiable avidité du vrai favoir, c'eft-à-dire de connaître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et féjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chili avaient pris les armes contre les Efpagnols leurs conquérans. Je dirai en paffant que cette tentative des Américains, pour recouvrer leur liberté, eft traitée de rebellion par les auteurs

Digitized by Google

efpagnols. La paffion qu'il avait pour la gloire, et le défir de voir et d'entreprendre des chofes fingulières, l'entraînèrent dans ce pays du nouveau monde. Il alla au Chili à la tête de quelques troupes, et il y refta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chili, du côté du Sud, eft une petite contrée montagneufe nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuftes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenfe de leur liberté avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains; et ils furent les derniers que les Efpagnols foumirent. *Alonzo* foutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes: il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la feule récompenfe fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes fous l'obéiffance du roi d'Efpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deffein d'immortalifer fes ennemis en s'immortalifant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte; il employa les intervalles de loifir que la guerre lui laiffait à en chanter les événemens; et faute de papier, il écrivit la première partie de fon poëme fur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enfuite

Digitized by Google

bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chili, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par-delà l'autre tropique, et où les héros sont des sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées *neuves*. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

" Les Araucaniens, dit-il, furent bien
" étonnés de voir des créatures pareilles à
" des hommes, portant du feu dans leurs
" mains, et montés sur des monstres, qui
" combattaient sous eux ; ils les prirent
" d'abord pour des Dieux descendus du ciel,
" armés du tonnerre, et suivis de la destruc-
" tion ; et alors ils se soumirent, quoiqu'avec
" peine. Mais dans la suite, s'étant familiarisés
" avec leurs conquérans, ils connurent leurs
" passions et leurs vices, et jugèrent que
" c'étaient des hommes. Alors, honteux d'avoir
" succombé sous des mortels semblables à eux,
" ils jurèrent de laver leur erreur dans le sang

» de ceux qui l'avaient produite, et d'exercer
» ſur eux une vengeance exemplaire, terrible
» et mémorable. »

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'Iliade, et qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'Araucana eſt une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* et *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux ſauvages vante ſon mérite et ſes exploits ; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont près d'en venir aux mains. Alors un de ces caciques nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le héros grec, fait la harangue ſuivante :

» Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie,
» le déſir ambitieux de commander n'eſt point
» ce qui m'engage à vous parler. Je ne me
» plains pas que vous diſputiez avec tant de
» chaleur un honneur qui peut-être ſerait dû
» à ma vieilleſſe, et qui ornerait mon déclin.
» C'eſt ma tendreſſe pour vous, c'eſt l'amour

Digitized by Google

» que je dois à ma patrie, qui me sollicite à
» vous demander attention pour ma faible
» voix. Hélas! comment pouvons-nous avoir
» assez bonne opinion de nous-mêmes pour
» prétendre à quelque grandeur, et pour
» ambitionner des titres fastueux, nous qui
» avons été les malheureux sujets et les esclaves
» des Espagnols? Votre colère, Caciques,
» votre fureur ne devraient-elles pas s'exercer
» plutôt contre nos tyrans? Pourquoi tournez-
» vous contre vous-mêmes ces armes, qui
» pourraient exterminer vos ennemis et venger
» notre patrie? Ah! si vous voulez périr,
» cherchez une mort qui vous procure de la
» gloire. D'une main brisez un joug honteux,
» et de l'autre attaquez les Espagnols, et ne
» répandez pas dans une querelle stérile les
» précieux restes d'un sang que les Dieux vous
» ont laissé pour vous venger. J'applaudis,
» je l'avoue, à la fière émulation de vos cou-
» rages: ce même orgueil que je condamne,
» augmente l'espoir que je conçois. Mais que
» votre valeur aveugle ne combatte pas contre
» elle-même, et ne se serve pas de ses propres
» forces pour détruire le pays qu'elle doit
» défendre. Si vous êtes résolus de ne point
» cesser vos querelles, trempez vos glaives
» dans mon sang glacé. J'ai vécu trop long-
» temps: heureux qui meurt sans voir ses

Digitized by Google

„ compatriotes malheureux, et malheureux
„ par leur faute ! Ecoutez donc ce que j'ofe
„ vous propofer. Votre valeur, ô Caciques,
„ eft égale ; vous êtes tous également illuftres
„ par votre naiffance, par votre pouvoir,
„ par vos richeffes, par vos exploits : vos ames
„ font également dignes de commander, égale-
„ ment capables de fubjuguer l'univers. Ce
„ font ces préfens céleftes qui caufent vos
„ querelles. Vous manquez de chef, et chacun
„ de vous mérite de l'être ; ainfi puifqu'il
„ n'y a aucune différence entre vos courages,
„ que la force du corps décide ce que l'égalité
„ de vos vertus n'aurait jamais décidé, &c. „
Le vieillard propofe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groffe poutre et de déférer à qui en foutiendrait le poids plus long-temps, l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eft de comparer enfemble des chofes de même nature, oppofez le difcours de *Neftor* à celui de *Colocolo* ; et renonçant à cette adoration que nos efprits, juftement préoccupés, rendent au grand nom d'*Homère*, pefez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raifon.

Après qu'*Achille*, inftruit et infpiré par *Minerve* déeffe de la fageffe, a donné à

Agamemnon les noms d'*ivrogne* et de *chien*; le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros et parle ainsi : » Quelle » satisfaction sera-ce aux Troyens, lorsqu'ils » entendront parler de vos discordes? Votre » jeunesse doit respecter mes années et se » soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois » des héros supérieurs à vous. Non, mes yeux » ne verront jamais des hommes semblables » à l'invincible *Pirythoüs*, au brave *Cineus*, au » divin *Thésée*, &c... J'ai été à la guerre » avec eux, et quoique je fusse jeune, mon » éloquence persuasive avait du pouvoir sur » leurs esprits. Ils écoutaient *Nestor*; jeunes » guerriers, écoutez donc les avis que vous » donne ma vieillesse. *Atride*, vous ne devez » pas garder l'esclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, » vous ne devez pas traiter avec hauteur le » chef de l'armée. *Achille* est le plus grand, » le plus courageux des guerriers : *Agamemnon* » est le plus grand des rois, &c. » Sa harangue fut infructueuse; *Agamemnon* loua son éloquence et méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles; combien l'amour du pays l'anime; combien les sentimens de la vraie

Digitized by Google

gloire pénètrent ſon cœur; avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur; avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des princes grecs, que de les rabaiſſer et de les mettre au-deſſous de leurs aïeux; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor* qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux et impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte et meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* et le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui ſouffre volontiers qu'on lui préfère ſon inférieur pour le courage; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſupporter, ſans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Digitized by Google

Il eſt vrai que ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſin. Ce poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui eſt un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; et pour paſſer le temps, il fait naître entre eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, et principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens hiſtoriens ; et afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, et de reſtituer à la reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un auteur, qui ne ſait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Digitized by Google

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cérvantes* de dire que l'Araucana peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur eſpagnol. Le véritable et ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, et à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible : mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE IX.

MILTON.

On trouvera ici, touchant *Milton*, quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon Paradis perdu. Il n'eſt pas étonnant, qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée

Digitized by Google

Adam ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, et dédiée à *Marie de Médicis* reine de France. Le ſujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient DIEU le père, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le ſerpent, la mort et les ſept péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſin.

La ſcène s'ouvre par un chœur d'anges, et *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères: „ Que l'arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du „ firmament; que les ſept planètes ſoient les „ ſept notes de notre muſique, que le temps „ batte exactement la meſure; que les vents „ jouent de l'orgue, &c. „. Toute la pièce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guère mieux alors; que la Mort de ſaint Jean-Baptiſte et cent autres pièces ſont écrites dans ce ſtyle; mais que nous n'avions ni *Paſtor-fido* ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept péchés mortels danſant avec le diable*, ſont

Digitized by Google

aſſurément le comble de l'extravagance et de la ſottiſe ; mais *l'univers rendu malheureux par la faibleſſe d'un homme, les bontés et les vengeances du créateur, la ſource de nos malheurs et de nos crimes*, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſurtout dans ce ſujet, je ne ſais quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre et triſte qui ne convient pas mal à l'imagination anglaiſe. *Milton* conçut le deſſein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en compoſa même un acte et demi. Ce fait m'a été aſſuré par des gens de lettres qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième chant de ſon poëme épique. C'eſt lorſque cét Eſprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortait des mains du créateur.

» Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, et dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît et s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit ;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas ! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.

Digitized by Google

„ Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
„ Je ſuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume ; et enfin au lieu d'une tragédie qui, après tout, n'eût été que bizarre et non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, et il n'y eut point d'égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwell*, et, par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé républicain

fut

Digitized by Google

fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, et du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur roi, et pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaise* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle et ne fut si mal plaidée de part et d'autre. *Saumaise* défendit en pédant le parti d'un roi mort sur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de *Saumaise* et de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son père; mais il fut déclaré, par l'acte même de l'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet

Digitized by Google

ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux-esprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle et sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, et dans laquelle on ne goûtait que les poësies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satires du comte de *Rochester* et l'esprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin, *Thompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage qui a valu depuis, plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Thompson*. Encore ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme:

Digitized by Google

édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres. et *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Somers* et le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Thompson* à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre M. *Addisson* écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* et d'*Homère:* les Anglais commencèrent à se le persuader, et la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans *le Tasse* la description de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conseil des démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères ; c'est nourrir son génie et l'accroître du génie

Digitized by Google

des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre *le Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba, &c....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans *le Taſſe* eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encore vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* et d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* et d'*Armide*, les diables de *Milton* et du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le Paradis perdu aura toujours: la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées, qu'un être puiſſant

Digitized by Google

et jaloux, rend par fa féduction coupables et malheureufes; la feconde eft la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur difait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le fujet était le diable combattant contre DIEU, et un ferpent qui perfuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire fur ce fujet autre chofe que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* & de *Shakefpeare*. M. *du Pré de Saint-Maur* donna une traduction en profe françaife de ce poëme fingulier. On fut étonné de trouver dans un fujet qui paraît fi ftérile, une fi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeftueux avec lefquels il ofe peindre DIEU, et le caractère encore plus brillant qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaifir la defcription du jardin d'*Adam* et d'*Eve*. En effet, il eft à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour eft regardé comme une faibleffe; dans *Milton* feul il eft une vertu. Le poëte a fu lever d'une main chafte le voile qui couvre ailleurs les plaifirs de cette paffion; il tranfporte le lecteur dans le jardin de délices; il femble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* et *Eve* font remplis : il ne s'élève pas au-deffus de la nature humaine,

Digitized by Google

mais au-dessus de la nature humaine corrompue; et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poësie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le diable parle trop souvent et trop long-temps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* s'apprête à sortir de l'abyme; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu*

Digitized by Google

donc, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père? Je ſuis le Péché*, réplique ce monſtre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je ſortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes enſemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte; j'étais groſſe quand ta bataille ſe donna dans le ciel; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus père; il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent, et qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante et abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer; il laiſſe les diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx et du Léthé: les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns diſputent ſur la grace et ſur la prédeſtination. Cependant *Satan* voyage dans les eſpaces imaginaires: il tombe dans le vide, et il tomberait encore ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons et les ſcapulaires des moines.

Digitized by Google

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté ; et il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais anges a paru auſſi, aux connaiſſeurs, un épiſode où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage ; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, et qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit *ni* goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſroth*, d'*Aſtaroth*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*, en parlant de ſes dieux, les caractériſait par leurs attributs qu'on connaiſſait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond *Niſroth*, *Moloc* et *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues et inutiles harangues, et ſurtout les plaiſanteries de ſes héros : comment ſouffrir dans *Milton* les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui ſe donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé

Digitized by Google

jugé que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Sàtan*, et d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive que, lorſque je ne ſais quel ange a coupé en deux je ne ſais quel diable, les deux parties du diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le père envoie ſes fideles anges combattre, réduire et punir les rebelles. „ Allez, dit DIEU à *Michel* et à *Gabriel*, „ pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extré- „ mités du ciel ; précipitez-les, loin de DIEU „ et de leur bonheur, dans le Tartare qui „ ouvre déjà ſon brûlant chaos pour les en- „ gloutir. „ Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile? Il parle ; et n'eſt point obéi : il veut vaincre, et on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa préface ſur l'Enéide, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* et notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de

Digitized by Google

Milton qui ont fait dire à ce même *Dryden*; que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* et de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en anglais un petit Eſſai (*) ſur la poëſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eſt arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le Paradis perdu eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, et de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, et qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne ſais même ſi nous en avons

(*) C'eſt en partie celui-ci même, qui, en pluſieurs endroits, eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

Digitized by Google

aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, et effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer, ſur ce point, notre ſtérilité, et notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée: mais il y a peu de juſtice à juger la France ſur les *Chapelain*, les *le Moine*, les *Deſmarets*, les *Caſſaigne* et les *Scudéri*. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, et ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelque autre écrit un peu eſtimé. La comédie

Digitized by Google

des Viſionnaires de *Deſmarets* eſt le ſeul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en ſon temps quelque réputation; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les Viſionnaires de *Deſmarets* étaient réellement une très-mauvaiſe pièce, auſſi-bien que la Mariamne de *Triſtan* et l'Amour tyrannique de *Scudéri*, qui ne devaient leur réputation paſſagère qu'au mauvais goût du ſiècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au Télémaque le titre de poëme épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la proſe. Le Télémaque eſt un roman moral, écrit, à la vérité, dans le ſtyle dont on aurait dû ſe ſervir pour traduire *Homère* en proſe: mais l'illuſtre auteur du Télémaque avait trop de goût, était trop ſavant et trop juſte pour appeler ſon roman du nom de poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre poëſie, et que de longs diſcours politiques et économiques ne plairaient aſſurément pas en vers français. Quiconque connaîtra

Digitized by Google

bien le goût de notre nation, ſentira qu'il ſerait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut diſtinguer les citoyens en ſept claſſes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau et point de médaille; la troiſième de verd avec une médaille, ſans anneau et ſans frange, &c. et enfin donner aux eſclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon et un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails dans leſquels *Mentor* daigne entrer, feraient auſſi indignes d'un poëme épique qu'ils le ſont d'un miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé long-temps notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la poëſie épique. Il eſt vrai que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la brièveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poëtiques et plus harmonieuſes que celles de

(*) Livre XII.

Digitized by Google

l'Europe moderne; mais fans entrer dans un plus long détail, il eft aifé de finir cette difpute en deux mots. Il eft certain que notre langue eft plus forte que l'italienne, et plus douce que l'anglaife. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques; il eft donc clair que fi nous n'en avions pas, ce ne ferait pas la faute de la langue françaife.

On s'en eft auffi pris à la gène de la rime, et avec encore moins de raifon. La Jérufalem et le Roland furieux font rimés, font beaucoup plus longs que l'Enéide, et ont de plus l'uniformité des ftances; et non-feulement tous les vers, mais prefque tous les mots finiffent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes fans dégoût, et le plaifir qu'ils font, empêche qu'on ne fente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eft plus difficile à un français qu'à un autre de faire un poëme épique; mais ce n'eft ni à caufe de la rime, ni à caufe de la féchereffe de notre langue. Oferai-je le dire? c'eft que de toutes les nations polies la nôtre eft la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui font les plus à la mode en France, font les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ftyle naturel, qui approche affez de celui de la converfation. *Defpréaux* n'a jamais traité que des

Digitized by Google

ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; et lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poëſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles lettres, a encore été un nouveau frein pour la poëſie. Notre nation, regardée comme ſi légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* et les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, et s'ils font pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du paganiſme et de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints : *Vénus* et *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs et latins : ſainte *Geneviève*, St *Denis*, St *Roch* et St *Chriſtophe* ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les

queues des diables ne ſont, tout au plus, que des ſujets de raillerie; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable; mais bien des idées qui feraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma Henriade feu M. *Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : „ Vous entre„ prenez un ouvrage qui n'eſt pas fait pour „ notre nation; *les Français n'ont pas la tête* „ *épique.* „ Ce furent ſes propres paroles, et il ajouta : „ Quand vous écririez auſſi-bien „ que MM. *Racine* et *Deſpréaux*, ce ſera beau„ coup ſi on vous lit. „

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage et exact, qui règne dans le ſiècle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent; c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, et au temps ſeul de déſarmer l'envie.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS LE VOLUME DE LA HENRIADE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Fin de la Table de la Henriade.

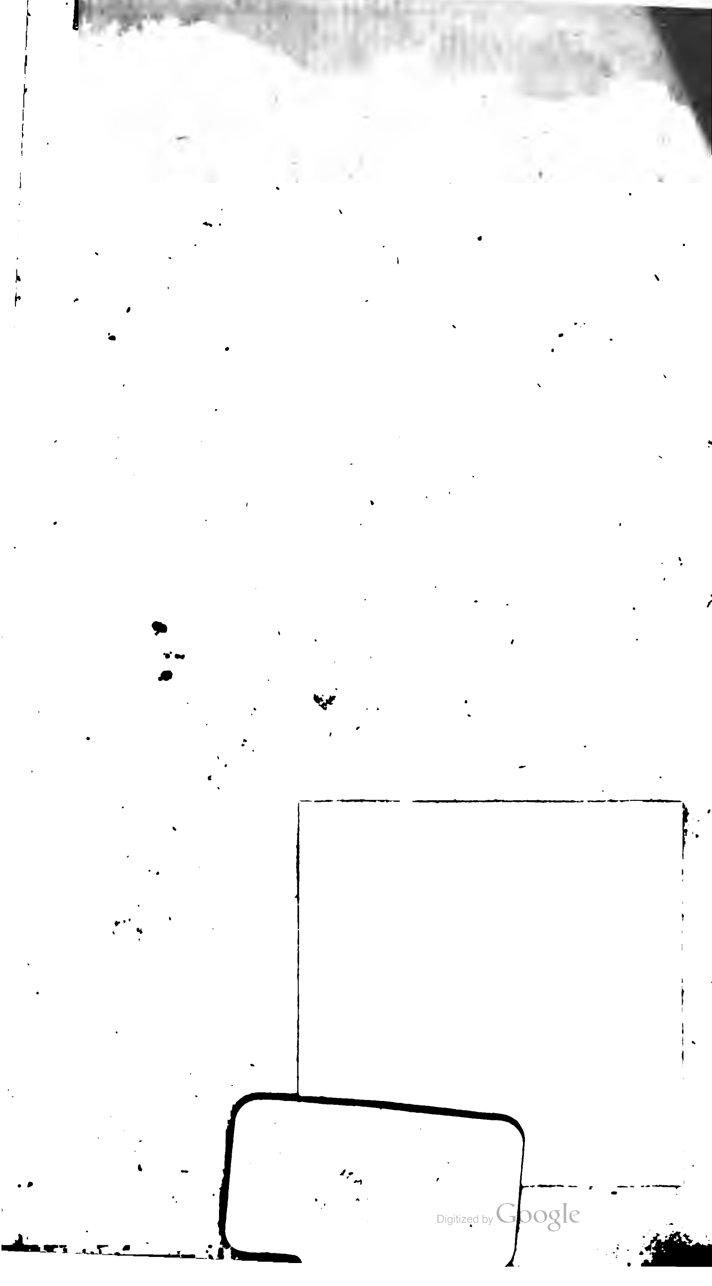
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google